

GEORGE JACKSON

LES FRERES DE SOLEDAD

Lettres de prison de George Jackson

Titre original : SOLEDAD BROTHER
THE PRISON LETTERS OF GEORGE JACKSON
Traduit de l'anglais par Catherine Roux

Introduction de Jean Genet

[Conforme à l'édition Gallimard, Coll. Folio, 1977.]

A l'enfant-homme, grand, mauvais, charmant, à l'enfant noir, aux yeux brillants, Jonathan Peter Jackson, qui mourut le 7 août 1970, armé de son courage et d'un fusil ; à celui qui fut mon frère, mon camarade, mon ami — au vrai révolutionnaire, au communiste noir pleinement conscient, au guérillero qui mourut le doigt sur la détente en combattant l'iniquité. A cet enfant-homme redoutable, à sa merveilleuse mère Georgia Bea, à Angela Y. Davis, ma douce amie, je dédie ce recueil de lettres ; à la destruction de leurs ennemis, je dédie ma vie.

George Jackson est une légende vivante qui s'est très vite propagée dans tout le système pénitentiaire américain. Tous les détenus à qui j'ai parlé, tous les condamnés qui ont séjourné un certain temps dans les prisons de Californie, ont entendu parler de George et le tiennent en haute estime. Même quelques détenus blancs « racistes » ont pour lui du respect parce qu'ils le considèrent comme un homme parfaitement loyal. Ils savent qu'il fait exactement ce qu'il dit qu'il va faire. Ils savent que George est vraiment un homme. George a repoussé même la possibilité de sortir de prison parce qu'il refuse de porter atteinte à sa propre intégrité ou à l'intégrité de ses camarades détenus. Il refuse toute compromission qui pourrait lui valoir des avantages personnels. Il s'est dressé pour la lutte et il a accepté de payer le prix. George est un vrai révolutionnaire.

Huey P. Newton
30 juin 1970
San Luis Obispo, Californie.

PREFACE⁽¹⁾

George Jackson, l'auteur de ces lettres, né à Chicago, a passé son enfance dans les ghettos noirs de Chicago et de Los Angeles. Son père, Robert Lester Jackson, a travaillé dur pour nourrir sa famille, cumulant le plus souvent deux emplois ; il a envoyé ses enfants à l'école catholique, où les frais sont peu élevés et où l'enseignement est d'un niveau légèrement supérieur à celui que dispensent les écoles gratuites de l'Etat. Mais, comme beaucoup de jeunes Noirs élevés dans le ghetto, George n'a pas tardé à avoir des ennuis avec la police ; il n'était encore qu'un adolescent lorsqu'il fut accusé de délits mineurs et dut quitter l'école. En 1960, à l'âge de dix-huit ans, il fut déclaré coupable de complicité de vol pour avoir conduit la voiture dans laquelle il devait fuir avec un camarade après que celui-ci eut dérobé soixante-dix dollars dans une station-service.

(1) Les éditeurs expriment leur gratitude à Eve Pell et à Mary Clemmey, qui ont fourni les informations permettant d'écrire cette préface et de rédiger les notes de bas de page des lettres de George Jackson.

Mal conseillé, il plaida coupable, se fiant à la promesse qui lui avait été faite selon laquelle il n'encourait qu'une peine légère d'un an ou moins, à purger dans une prison du comté ; au lieu de cela, il fut condamné à une peine « minimum un an — maximum à vie » et envoyé dans une prison d'Etat.

Cette condamnation, qui est pratiquement une condamnation à vie, envoie un homme en prison pour une durée minimum d'un an et laisse à une commission de libération sur parole, qui se réunit une fois par an, le soin de décider quand le prisonnier devra être remis en liberté. Avec ce système, la libération dépend des jugements portés par les autorités sur la conduite du prisonnier ; mais, dans ces prisons, les détenus sont constamment exposés à des brutalités et à des humiliations et un violent racisme règne en permanence. Le prisonnier qui tente de résister à ces traitements dégradants est pénalisé et perd ses chances d'être libéré ! La libération de Jackson fut repoussée d'année en année. Son camarade fut relâché en 1963.

Il existe en Californie plusieurs prisons d'Etat pour les hommes adultes. Certaines, comme Chino, Duel Vocational Institute à Tracy (D.V.I.), ou California Men's Colony à San Luis Obispo (C.M.C.), sont des établissements à « sécurité moyenne ou minimum », situés dans des endroits relativement agréables. D'autres, comme San Quentin, Soledad et Folsom, sont des prisons à « sécurité moyenne ou maximum » comportant des centres de redressement pour les détenus particulièrement rebelles. Ces centres de redressement comportent eux-mêmes des installations correspondant à divers degrés de punition : les prisonniers soumis au régime de « sécurité maximum » sont séparés des autres détenus ; sont prévus, en outre, des régimes d'isolement, de réclusion et, enfin, des cachots.

Pour avoir une idée des conditions de vie à Soledad, il suffit de se reporter à l'opinion exprimée en 1966 par le tribunal départemental. L'enquête du tribunal établit que les autorités de la prison avaient « perdu toute notion élémentaire de décence en laissant prévaloir des conditions de détention scandaleuses et dégradantes ». Le prisonnier dont le cas avait déclenché l'enquête était enfermé dans un cachot sans aération, dont le sol et les murs de ciment étaient couverts des déjections des précédents occupants. Pendant les huit premiers jours, il était demeuré nu sans aucun moyen de se

laver. Le cachot ne contenait aucun meuble, ni d'autre installation sanitaire qu'un trou par terre. Une autre enquête dans cette même prison, en 1970, menée par des juristes californiens, révéla que les gardiens encourageaient les conflits raciaux entre détenus et fournissaient des armes à leurs favoris. Ils poussaient les prisonniers blancs à jeter des excréments dans les cellules des prisonniers noirs et à mêler à leur nourriture de l'urine, du verre pilé ou de la poudre à récurer, tandis qu'eux-mêmes trouvaient tout naturel de provoquer les détenus par des injures racistes. Les rapports de la prison sur Jackson montrent comment celui-ci réagit à ces traitements : il refusa de « devenir moins qu'une bête » et choisit de ne pas céder, de préserver son identité d'homme et de Noir. Tout comme Eldridge Cleaver et Malcolm X, il fut amené à une prise de conscience politique par son expérience de la prison et il appartient à cette nouvelle génération de prisonniers qui, par leur esprit réfractaire et leurs protestations, ont attiré l'attention sur les abominables conditions de vie de certains détenus dans les prisons américaines. Ces hommes ne se conçoivent plus comme des coupables, mais comme des révolutionnaires combattant une société injuste.

La chronologie sommaire ci-dessous donne une idée de ce que fut sa vie durant les dix années qui viennent de s'écouler, de 1960 à 1970 :

Février 1961 : il est envoyé de la prison de Los Angeles au centre de réception de Chino (sécurité minimum).

Mai 1961 : Soledad.

Avril 1962 : Il est envoyé à San Quentin et soumis au régime de l'isolement sous l'inculpation, douteuse, d'avoir pris part à un conflit racial.

Mai 1962 : Envoyé au Duel Vocational Institute (D.V.I.) à Tracy.

Décembre 1962 : Retour à San Quentin — régime de l'isolement.

Décembre 1962 à janvier 1969 : San Quentin, où sa libération fut constamment refusée et où il passa à plusieurs reprises du régime ordinaire au régime de l'isolement, sous l'accusation de prétendues attaques qui étaient en fait des réactions à des « propos racistes » ou à des menaces de lynchage. Les dates les plus importantes de ces accusations sont : février 1964 et novembre 1964 ; avril 1965 et juin 1965 ; septembre 1966 ; janvier, mars et juin 1967 (en juin, il eut la rotule brisée au cours d'un combat avec des gardiens qui battaient un autre prisonnier).

Janvier 1969 : Renvoyé à Soledad.

Juillet 1969 : En isolement à Soledad.

Durant tout ce temps, Jackson lut beaucoup et se maintint en contact étroit avec sa famille. Bien que son courrier fût régulièrement censuré par les autorités de la prison, il écrivit régulièrement à ses parents. Ses lettres de 1964 à 1969 (les premières furent détruites) forment la majeure partie de ce volume. Sa famille vivait à Los Angeles où elle était venue s'installer après avoir quitté Chicago en 1956. A la fin de 1969, lorsque furent écrites les dernières

lettres à sa famille figurant ici, son jeune frère Jonathan avait seize ans et suivait les cours de la Blair High School de Pasadena, après avoir quitté l'école catholique en 1967. Ses sœurs : Penny, vingt-cinq ans, et Frances, vingt-sept ans, travaillaient et vivaient à la maison. Sa sœur aînée, Delora, vingt-neuf ans, était mariée pour la seconde fois et avait deux enfants.

La décennie 1969-1970 fut marquée aux Etats-Unis par le développement et l'évolution des mouvements pour les droits civiques. Des « sit-ins », manifestations non violentes dont le principe est l'inertie, on passa aux émeutes urbaines sanglantes ; cette période vit également naître des groupes révolutionnaires noirs comme celui des Black Panthers. Les opinions politiques de Jackson se sont formées dans la solitude de la prison, mais en corrélation avec des événements extérieurs ; il est donc préférable de rappeler ici quelques dates :

1960 : « sit-ins » dans les institutions du Sud où était appliquée la ségrégation.

1961 : « freedom-rides », démonstrations (sous forme de marches) contre la ségrégation dans le Sud.

1961 : trois militants des droits civiques, Andrew Goodman, Michael Schwerner et James Chaney, sont battus, assassinés et mutilés dans le Mississippi par des extrémistes blancs. Chaney, qui était noir, subit les pires mutilations.

1965 : Malcolm X assassiné par des extrémistes noirs.

1965 : émeutes à Selma, Alabama, et à Watts, Los Angeles.

1966 : formation du parti des Black Panthers à Oakland, Californie, par Huey Newton, Bobby Seale et d'autres.

1966 : Ronald Reagan, conservateur, est élu gouverneur de Californie.

1967 : importantes émeutes urbaines dans les ghettos noirs à travers tout le pays, dont la plus notable à Detroit.

1967-1968 : Huey Newton, cofondateur et ministre de la Défense du parti des Black Panthers, est accusé d'avoir tué un officier de police d'Oakland ; il est déclaré coupable de meurtre.

1968 : Eldridge Cleaver publie *Soul on Ice* et s'exile.

1968 : Bunchy Carter, membre éminent du parti des Black Panthers, est abattu par un Noir « nationaliste ».

1968 : avril : assassinat de Martin Luther King. — juin : assassinat de Robert Kennedy. — octobre : la Convention du parti démocrate de Chicago provoque des émeutes et une violente répression policière. — décembre : Richard Nixon, républicain conservateur, est élu président.

1969 : l'action policière contre les Panthers démarre. Descentes de police dans tous les quartiers généraux des Panthers. Mark Clark et Fred Hampton sont tués dans leurs lits.

1970 : mai : révision du procès de Newton par une cour d'appel, après deux ans et demi d'emprisonnement.

Dans les dernières années de cette décennie, Jackson avait acquis, auprès des autorités de la prison, la réputation d'être un militant politique notoire. Un violent racisme sévissait à Soledad, où il était détenu, et les prisonniers étaient séparés en groupes, selon leur race.

Le 13 janvier 1970, une nouvelle cour intérieure destinée à l'exercice fut ouverte dans l'aile O. Depuis plusieurs semaines, détenus et gardiens blancs adressaient aux Noirs qui devaient avoir accès à cette cour des propos sarcastiques et méprisants. Or, par mesure exceptionnelle, un groupe mixte de dix Blancs et de sept Noirs fut choisi pour l'utiliser la première fois. Certains de ces Noirs étaient connus pour leur activité politique ; beaucoup des Blancs étaient résolument racistes. Tous furent fouillés avant d'aller dans la cour et un gardien armé d'une mitrailleuse semi-automatique fut placé dans une tourelle. Comme il était facile de la prévoir, une bagarre éclata entre Blancs et Noirs, et pratiquement sans avertissement, le gardien (un tireur d'élite) ouvrit le feu, tuant trois prisonniers noirs et blessant un Blanc à l'aine. L'un des Noirs fut laissé à terre, perdant tout son sang, et mourut d'hémorragie, alors que cette cour avait un mur mitoyen avec l'infirmerie de la prison. Une vague de protestation s'éleva parmi la population de la prison ; la plupart des prisonniers noirs, beaucoup de Blancs et de Mexicains, commencèrent une grève de la faim pour manifester leur indignation mais, au bout de trois jours, un Grand Jury local fit savoir que la fusillade avait été un « homicide justifié ». De manière tout à fait inusitée, le « district attorney » local avait annoncé, avant même que le Grand Jury se fût réuni, qu'il admettrait l'« homicide justifié ». Les Noirs ne furent pas autorisés à témoigner devant le Jury et aucun d'eux ne put voir le procès-verbal des débats.

Une demi-heure après la diffusion de ce verdict à la radio de la prison, un gardien blanc fut découvert mourant dans l'aile Y, l'aile où était Jackson. Il avait apparemment été battu et jeté d'un étage supérieur. Tous les détenus de l'aile Y furent enfermés dans leurs cellules et sommairement interrogés ; peu après, cinq Noirs furent transférés au quartier de la réclusion. Tous étaient connus pour leur activité politique. Quelques jours plus tard, trois d'entre eux : George Jackson, vingt-huit ans, John Clutchette, vingt-trois ans et Fleeta Drumgo, vingt-quatre ans, furent accusés du meurtre. Comme sa première condamnation pour vol de soixante-dix dollars était pratiquement une peine à vie, cette nouvelle charge entraîne automatiquement pour Jackson la peine de mort (conformément à l'article 4500 du Code pénal de Californie).

Trois détenus noirs faisant l'objet de provocations sont abattus par un gardien blanc et celui-ci est complètement mis hors de cause. Un gardien blanc est par la suite tué et trois prisonniers noirs risquent la chambre à gaz. La criante injustice de ce parallèle s'est manifestée tout au long du procès de ces trois hommes (que l'on a finalement désignés du nom de

Soledad Brothers — les frères⁽¹⁾ de Soledad). Ce procès a duré des mois et se poursuivait encore lorsque furent écrites les dernières lettres de ce volume. Au début, les prisonniers ne furent pas autorisés à prévenir leurs familles ; ils n'obtinrent des avocats pour leur défense qu'après que John Clutchette eut réussi à faire passer en fraude un appel désespéré à sa mère. Sur la recommandation de Huey Newton, George Jackson obtint d'être représenté par l'avocate Fay Stender, qui avait déjà assuré la défense de Newton, avec Charles Garry. Elle fit appel à son tour à un autre avocat, John Thorne, pour défendre Jackson et trouva des avocats à Drumgo et à Clutchette : Richard Silver et Floyd Silliman. Ce fut elle également qui reconnut le talent littéraire de Jackson et prit les dispositions nécessaires pour faire publier ses lettres. Beaucoup des dernières lettres de ce recueil lui furent adressées alors qu'elle travaillait à sa défense. La tâche des avocats n'a pas été facile. Bien que tous soient honorablement connus — et blancs —, ils ont dû faire face, dans la défense de leurs clients, à une constante opposition et aux nombreux obstacles soulevés par le tribunal. On refusa tout d'abord de leur laisser rencontrer les témoins (qui avaient été, à dessein, dispersés dans d'autres prisons de l'Etat). Lorsque, finalement, ils obtinrent la permission de les voir, ils se trouvèrent en face d'hommes craintifs et pleins d'appréhension. On refusa de leur laisser voir le lieu du crime jusqu'à ce que fût achevée la construction d'un escalier supplémentaire qui rendait très difficile une évaluation de la valeur des récits des témoins oculaires. On refusa de leur communiquer les rapports de la prison, particulièrement ceux concernant la fusillade du 13 janvier, bien que l'accusation ait eu librement accès à ces documents. En dépit de la présomption d'innocence dont devaient bénéficier leurs clients conformément à la loi, les accusés furent amenés au tribunal les mains et les pieds enchaînés. Malgré tous ces obstacles et d'autres encore, les avocats sont parvenus à remporter une importante victoire légale : ils amenèrent le premier juge, le juge Gordon Campbell, à se disqualifier lui-même par son parti pris et ses préjugés et, en juin, ils obtinrent que l'affaire fût portée devant un tribunal de San Francisco au lieu d'être jugée dans le comté de Monterey, non loin de Soledad, où la presse locale avait déjà déclaré que ces hommes étaient coupables et méritaient la peine de mort. En même temps, les défenseurs trouvaient des appuis de plus en plus nombreux en Californie. Des comités de soutien furent formés à San Francisco et à Los Angeles. La personne désignée par la lettre « Z » dans les lettres de la fin du volume est un membre du groupe de San Francisco. Angela Davis qui, de son côté, protestait contre sa révocation de l'Université de Californie pour appartenance au parti communiste, devint l'un des membres les plus éminents du Comité de défense de Los Angeles.

⁽¹⁾ Les Noirs s'appellent entre eux « frère » et « sœur ». Nous garderons ces expressions ; elles désigneront les Noirs ou les peuples de couleur. (N.d.T.)

Elle ne put obtenir l'autorisation de voir George, mais elle se lia d'amitié avec sa famille et surtout avec son jeune frère Jonathan qui était encore à la High School. Jonathan adorait son frère, en qui il voyait un héros et, au cours des premiers mois de 1970, il ressentit de plus en plus vivement l'injustice du long emprisonnement de George et fut profondément affecté par l'accusation de meurtre portée contre lui. Dans un article publié par le journal de son école en juin, il écrivait : « Les gens ont dit que j'étais obsédé par l'affaire de mon frère et par le mouvement en général... Cela est vrai. Je n'ai plus souvent l'occasion de rire. Je n'ai qu'une question à poser, à vous tous et à ceux qui pensent comme vous : que feriez-vous s'il s'agissait de votre frère ? »

Au cours de ce même mois de juin, George fut transféré à San Quentin, à vingt-quatre kilomètres au nord de San Francisco et, environ six semaines plus tard, le 7 août, Jonathan se rendit à pied au tribunal de San Raphael, où se déroulait le procès d'un autre prisonnier de San Quentin. Après être demeuré assis quelques minutes dans la salle du tribunal, il se leva, sortit de sous sa veste une carabine pliante et dit : « Ca suffit comme ça, vous tous, maintenant, c'est moi qui décide. » Il prit quelques petits pistolets dans un sac en papier qu'il avait apporté avec lui et les jeta au prisonnier et à deux témoins. Les trois hommes se joignirent à lui et, emmenant avec eux comme otages le juge, le district attorney et trois femmes prises parmi les jurés, ils sortirent du tribunal et se dirigèrent vers une camionnette garée à l'extérieur. En quittant le tribunal, Jonathan cria : « Nous sommes les révolutionnaires. Libérez les Frères de Soledad à midi et demi. » Tout était calme lorsque la camionnette commença à démarrer mais, soudain, un tir de barrage éclata, déclenché par plusieurs policiers qui avaient apparemment gagné le parc à voitures. Le juge fut tué (par le pistolet que tenait appuyé contre son cou l'un des auteurs du rapt ou par les balles des policiers, ce point est demeuré obscur). Jonathan Jackson et deux des prisonniers tombèrent sous les balles. George Jackson a choisi de dédier ce recueil de lettres à son jeune frère. La sollicitude inquiète qu'il portait à Jonathan transparaît tout au long de ce livre, où on le voit veiller sur le développement du jeune garçon depuis le temps où il était un enfant de dix ans jusqu'à celui où il était un adolescent de dix-sept ans.

On alléguait quelques jours plus tard que les armes utilisées lors du rapt des otages auraient été achetées au nom d'Angela Davis. Or, en Californie, une loi prévoit qu'un conspirateur est tout aussi coupable que celui qui transgresse ouvertement la loi. Un mandat d'amener fut donc délivré contre elle, bien qu'il n'y eût aucune preuve de sa complicité, hormis le fait que les armes paraissaient lui appartenir. Ces armes, sauf une, avaient été achetées plusieurs mois auparavant. Angela disparut et son nom figura bientôt sur la liste des dix personnes le plus activement recherchées par le F.B.I., liste où l'on ne trouve habituellement que les noms des plus dangereux criminels. Sa photo fut

affichée, surmontée de la mention : « Recherchée pour meurtre et rapt » et suivie de ces mots : « Individu extrêmement dangereux », termes consacrés pour indiquer qu'il s'agit d'un criminel que l'on a toute licence de tuer pour l'empêcher de fuir. Il convient de rappeler que la suspension d'Angela de l'Université de Californie de Los Angeles (U.C.L.A.), mesure indéfendable du point de vue légal ou constitutionnel, a suffisamment démontré que ses chances d'être équitablement admise à s'expliquer étaient vraiment minimes. L'inscription de son nom sur la liste des dix criminels recherchés par la police a encore aggravé son cas. Elle a d'ailleurs été arrêtée à New York quelques semaines plus tard.

Depuis la tentative désespérée faite par Jonathan pour le libérer, l'affaire de George s'est heurtée à l'hostilité croissante du ministère public et du tribunal. En septembre, l'accusation, par une mesure sans précédent que ne sanctionne aucun règlement, demanda et obtint le changement du lieu du procès et son transfert à San Diego, ville où se tient une importante base militaire et qui passe pour être l'un des lieux les plus conservateurs de tout l'Etat de Californie.

Lorsque ce livre fut publié en Amérique, la défense protestait contre ce changement de lieu et l'intérêt de plus en plus grand que le public portait à cette affaire valait à George Jackson et aux Soledad Brothers de trouver des appuis dans le monde entier.

1970.

Les Frères de Soledad — Lettres de prison de George Jackson, a été publié pour la première fois aux Etats-Unis en 1970, et dans sa traduction française en mai 1971. Le samedi 21 août 1971, George Jackson a été tué dans une « tentative d'évasion » de la prison de San Quentin, en Californie. Trois autres détenus et trois gardiens ont également trouvé la mort.

INTRODUCTION

Tout écrivain authentique découvre non seulement un style nouveau, mais une composition du récit qui n'est qu'à lui-même, et que généralement il épuise, dont il tire à lui seul tous les effets. On étonnerait beaucoup de personnes en leur disant que le récit épistolaire était capable de nous réserver un mode d'expression résolument moderne, or, il a suffi de juxtaposer (et de mettre bout à bout) un certain nombre de lettres de Jackson pour obtenir un saisissant poème d'amour et de combat.

Mais le plus surprenant, quand nous lisons ces lettres d'un jeune Noir enterré dans la prison de Soledad, c'est qu'elles reflètent parfaitement le chemin parcouru par leur auteur — lettres d'abord un peu maladroites à sa mère et à son frère, lettres à son avocate qui deviennent un extraordinaire développement, sorte d'essai et de poème confondus, enfin les dernières lettres, d'une délicatesse extrême et dont on ne connaît pas le destinataire. Et, de la première lettre à la dernière,

rien n'a été voulu, écrit ni composé afin de construire un livre ; cependant le livre est là, dur, certain, et je le répète, à la fois arme de combat pour une libération et poème d'amour. En cela je ne vois aucun miracle, sauf celui de la vérité même, qui s'expose toute nue.

Donc Jackson est poète, mais il encourt la peine de mort. Parlons d'elle.

Une Cour de justice, un certain nombre de jurés, protégés par des gardes en uniforme, par la police en civil, par de nombreux mouchards, par toute la société blanche américaine, va décider si lui et ses frères ont tué le gardien de la prison. Les jurés répondront par oui ou par non.

S'ils répondent par oui, une très curieuse opération va commencer. Les juges devront prononcer une condamnation, une sentence, un verdict. Soit : la mort, la prison à vie, ou à temps. Quelle est donc cette opération intellectuelle qui transforme un acte simple (un meurtre, s'il eut lieu), en quelque chose de tout à fait différent : une autre mort, ou la prison à vie ou à temps ?

Comment se trouvent reliés ces deux faits : le meurtre primordial et hypothétique et la sentence prononcée, personne ne le sachant, personne ne l'a encore dit. C'est que les tribunaux, qu'ils soient en Amérique ou ailleurs, sont des tribunaux d'autorité, d'une autorité fruste, qui s'accommode très bien de l'arbitraire.

Pourtant, cette sentence, si elle est prononcée, devra être vécue. Elle le sera par les Soledad Brothers, par Jackson, et vécue de cette façon : soit en allant de sa cellule à la chambre à gaz, soit en vivant pendant trente ans ou vingt ans dans une autre cellule.

Un gardien est découvert, assassiné.

Un jury répond oui ou non pour indiquer le meurtrier.

Le meurtrier meurt à son tour, ou vit, pendant trente ans dans une cellule afin de justifier une sentence *prononcée*.

Il faut que le lecteur n'oublie pas que Jackson est en danger de mort, s'il veut comprendre la portée de ce livre comme arme de combat.

Si une même complicité noue les œuvres écrites en prison ou dans les asiles (Sade et Artaud se rejoignent dans la même nécessité de trouver en eux-mêmes ce qui, pense-t-on, doit les conduire à la gloire, c'est-à-dire, malgré les murs, les fossés, les geôliers et la magistrature, dans la lumière, dans des consciences non asservies), ces œuvres ne se rencontrent pas dans ce qu'on nomme encore la déchéance : se cherchant elles-mêmes à partir de cette déchéance exigée par la répression sociale, elles se découvrent des points communs dans l'audace de leur entreprise, dans la vigueur et la justesse de leurs idées et de leurs visions. Dans les bagnes plus qu'ailleurs, il est indispensable de refuser le laisser-aller. On ne peut pas subir des peines aussi monstrueuses que l'absence de liberté, sans exiger de son esprit et de son corps un travail à

la fois délicat et brutal, capable de « gauchir » le prisonnier vers une direction qui l'éloigne toujours plus du monde social. Mais...

On pourrait penser que le lieu de l'absolue malédiction, la prison ou le bagne, et, en leur centre le cachot, seraient capables, à cause de la misère, d'opérer sur ceux qui y sont enfermés, une sorte de solidarité, exigée par cette misère même, un accord bienheureux où toutes les distinctions sociales entretenues à l'air libre, s'aboliraient.

La prison ni le bagne ne servent à rien, se dit-on, qu'au moins ils aient le pouvoir d'arracher à tous les prisonniers les misérables différences sociales, et, surveillés par un cordon de gardes, blancs ou noirs mais armés, que se développent derrière les murailles, dans l'ombre, des rapports nouveaux entre les détenus, qu'ils aient été ceci ou cela durant leurs moments de liberté ?

Voilà un espoir idéaliste dont il faut se garder ou se défaire : le livre de Jackson nous l'apprend brutalement, en prison, au cachot, la peau blanche des détenus se propose comme moyen de complicité avec la peau blanche des gardiens, de telle sorte que les gardiens blancs s'activent pour surveiller un enfer où sont enfermés des Blancs, à l'intérieur duquel les prisonniers blancs s'activent pour entretenir un autre enfer où sont enfermés les détenus noirs. Or, la sécurité des gardiens, leur indépendance, le temps qu'ils passent en surveillance étant coupé par des visites à la ville et par leur vie de famille, laissent un certain répit aux détenus blancs ; mais l'obligation pour ces détenus d'être constamment en prison, de n'être jamais distraits par l'extérieur, tout leur temps et toute leur imagination leur servent à entretenir l'enfer où ils tiennent captifs les prisonniers noirs.

Peu de détenus, en général, échappent à la tendance d'une complicité avec quelques gardiens : il faut voir là une sorte de nostalgie du monde social dont on est coupé (nostalgie qui fait que le prisonnier se raccroche à ce qui semble, dans sa prison, le plus voisin de l'ordre social : le gardien. Quant à celui-ci, les motifs qui lui font accepter le jeu entre certains détenus et lui, ces motifs sont si nombreux et si troubles !). Et cela n'aurait pas une trop grande importance, quand la signification en est l'abattement ou une faiblesse, provisoires, capables de se reprendre, de cesser brusquement — à l'occasion d'une mutinerie par exemple, — mais aux Etats-Unis c'est autre chose : la complicité des détenus blancs avec les gardiens a pour conséquence d'apporter et de l'entretenir au plus haut degré, ce qui fait le fond des rapports entre Blancs et Noirs : le racisme.

Ce racisme est épars, diffus, sournois, morose, hautain, hypocrite, dans toute l'Amérique ; il est un endroit où l'on espérait qu'il devrait cesser, mais au contraire c'est là qu'il atteint sa plus grande cruauté, où il s'exaspère à chaque seconde, où il travaille directement les corps et les âmes, où le racisme est en quelque sorte un concentré de racisme : les prisons américaines, et semble-t-il, parmi les prisons

américaines, celle de Soledad, et, en son centre, le cachot de Soledad.

Si, par inadvertance, le racisme disparaissait de la surface des Etats-Unis, on pourrait alors le rechercher, intact et plus dense, dans l'un de ces cachots. Il est là, secret et non secret, explicable et mystérieux, imbécile et plus complexe qu'un œil de tigre, absence de vie et source de douleurs, masse nulle et charge de radiations, exposé à tous et cependant caché. On peut dire que le racisme est là, enfin pur, ramassé sur lui-même, rayonnant, prêt à jaillir.

L'extravagante aventure de l'Amérique blanche, qui est l'expansion victorieuse de l'Angleterre victorienne, va sans doute s'exténuant, elle va se dissoudre et s'effacer en laissant voir enfin ce qui la dévore avec allégresse, la nation noire qui s'y trouvait prise, traversée elle-même de courants, de mouvements libérateurs, provoquant de longs cris de misère et de joie. Ce qui me semble nouveau, dans cette littérature noire, c'est qu'on n'y découvre presque plus les échos des grandes prophéties judaïques. De Richard Wright à Jackson, les Noirs se dépouillent de tous les lambeaux presbytériens et bibliques : leurs voix sont de plus en plus nues, de plus en plus noires, de plus en plus accusatrices, implacables, arrachant d'elles toutes références aux cyniques escamotages de l'entreprise et de l'emprise religieuses. Elles sont de plus en plus singulières, et singulière aussi cette façon qu'elles ont toutes d'opérer un mouvement de conversion pour dénoncer la malédiction non d'être Noirs, mais captifs.

C'est nouveaux ?

Incontestablement.

Le style de Jackson est net, bien timbré, simple et souple, sa pensée est pareille. Seulement la colère les éclaire, et une sorte de joie dans la colère.

Un livre écrit en prison — et dans n'importe quel lieu de réclusion — s'adresse peut-être davantage à des lecteurs non réprouvés, qui jamais n'ont été et n'iront en prison, et c'est pour cela que d'une certaine manière un livre pareil s'avance d'une démarche oblique, sinon, je sais que celui qui l'écrit n'aurait qu'à prendre pour les jeter sur le papier, les mots interdits, maudits, les mots ensanglantés, les mots crachés avec la bave, déchargés avec le sperme, les mots calomniés, réprouvés, les mots non écrits — comme l'ultime nom de Dieu — les mots dangereux, cadencés, les mots qui n'appartiennent pas au vocabulaire, parce que s'ils étaient écrits là, en entier, non estropiés par les points de suspension, ils diraient trop vite la suffocante misère de la solitude non acceptée et qui n'est fouaillée que par ce dont on la prive : le sexe et la liberté.

Il est donc prudent que tout écrit qui nous arrive de ce lieu infernal, nous en arrive comme mutilé, élagué de ses ornements trop tumultueux.

C'est donc derrière une grille, seule acceptée par eux, que ses lecteurs, s'ils l'osent, devineront l'infamie d'une situation qu'un vocabulaire honnête

ne sait restituer, mais derrière les mots admis, discerne les autres !

Si le prisonnier est un Noir capturé par des Blancs, à cette trame difficile s'ajoute un troisième motif, la haine. Non la haine assez confuse et diffuse de l'ordre social ou du destin, mais la haine très précise de l'homme blanc. Ici encore, le prisonnier doit se servir du langage même, des mots, de la syntaxe de son ennemi alors qu'il sent le besoin d'une langue séparée qui n'appartiendrait qu'à sa nation. Le voilà une fois de plus dans une situation hypocrite et malheureuse : toutes ses hantises sexuelles, il ne pourrait les dire que poliment, selon une syntaxe permettant la lecture, et sa haine de l'homme blanc il ne peut la dire qu'au moyen de cette langue qui appartient également au Noir et au Blanc mais sur laquelle le Blanc étend sa juridiction de grammairien, et c'est peut-être une nouvelle source d'angoisse pour le Noir de penser que s'il écrit un chef-d'œuvre, c'est la langue de l'ennemi, c'est le trésor de l'ennemi, qui s'enrichiront d'un joyau supplémentaire, haineusement et amoureuxment ciselé par le Noir.

Il n'a donc qu'une ressource : accepter cette langue mais la corrompre si habilement que les Blancs s'y laisseront prendre. L'accepter dans sa richesse, augmenter encore sa richesse, et faire passer en elle toutes les hantises et toute la haine du Blanc. C'est un travail.

Et c'est un travail qui semble être contredit par celui du révolutionnaire.

L'entreprise révolutionnaire du Noir américain, semble-t-il, ne peut naître que dans le ressentiment et la haine, c'est-à-dire en refusant avec dégoût, avec rage, mais radicalement, les valeurs vénérées par les Blancs, cependant que cette entreprise ne peut se continuer qu'à partir d'un langage commun, d'abord refusé, enfin accepté où les mots ne serviront plus les notions enseignées par les Blancs, mais des notions nouvelles. Dans l'œuvre révolutionnaire écrite par un Noir en prison, il doit donc rester des traces du passage orgiaque et haineux, traversé dans la solitude imposée.

Sorti du délire, arrivé à une froide réflexion révolutionnaire, Sade gardait encore quelque chose de ce délire obsessionnel qui pourtant l'aura conduit à la lucidité révolutionnaire.

Cela se dessine aussi dans les lettres qui vont suivre.

Emprisonné, Jackson doit sans doute rester attentif à fortifier en lui ce qui l'oppose aux Blancs, et à élaborer une réflexion si aiguë qu'elle vaudra pour tous les hommes.

Il était presque prévisible, qu'arrivé à cette étape du dévoilement de lui-même par lui-même, sa réflexion révolutionnaire rencontre, en s'accordant à elle, le Black Panther Party. C'est donc sans ambage et sans mystère qu'au cours de ses dernières lettres, il le nomme et s'y réfère. Pour moi, qui ai vécu avec les Panthers, j'y vois Jackson à sa place, luttant au milieu d'eux, avec la même conviction et le même talent que ses deux frères inculpés de meurtre : Huey Newton et Bobby Seale.

Si l'on accepte cette idée, que l'entreprise révolutionnaire d'un homme ou d'un peuple a sa source en leur génie poétique, ou, plus justement, que cette entreprise est la conclusion inévitable du génie poétique, il ne faut rien rejeter de ce qui permet l'exaltation poétique. Certains détails de cette œuvre vous paraîtront immoraux, c'est parce que l'œuvre toute entière refuse votre morale, parce que la poésie contient à la fois la possibilité d'une morale révolutionnaire, et ce qui paraît la contredire.

Enfin, tout jeune Noir américain qui écrit, se cherche et s'éprouve, et quelquefois, au centre de lui-même, en son propre cœur, rencontre un Blanc qu'il doit anéantir.

Mais revenons à l'étonnante cohérence de la vie de Jackson et de son œuvre non *voulue*. Il y a là tout de même une chose assez troublante : au même moment qu'il vivait sa vie (une sorte de mort ou de plus haute vie) sans qu'il s'en rende compte, par des lettres et quelques notations dans ses lettres, il écrivait aussi sa légende, c'est-à-dire qu'il nous donnait, sans l'avoir voulu, de lui-même et de sa vie, une image mythique, je veux dire dépassant sa personne physique et sa vie banale pour se projeter dans la gloire à l'aide d'une arme de combat (son livre) et d'un poème d'amour.

Mais j'ai trop longtemps vécu en prison pour n'avoir pas reconnu, dès qu'on m'en eût traduit à San Francisco les premières pages, l'odeur et le grain très particuliers de ce qui fut écrit dans un cachot, derrière des murs, des gardes, empoisonné par la haine, car, ce que je ne savais pas encore avec une telle intensité c'est la haine de l'Américain blanc pour le Noir au point que je me demande si tout homme blanc de ce pays, quand il plante un arbre, ne voit pas à ses branches, des *nègres* pendus.

Quand ce livre paraîtra, Jackson qui l'écrivit, sera encore dans sa cellule de Soledad, avec ses frères de Soledad. Il faut lire ce qui suit, comme un manifeste, comme un tract, comme un appel à la révolte, puisqu'il est cela d'abord.

Il est trop évident que les systèmes législatifs et judiciaires aux Etats-Unis, furent établis de façon à protéger une minorité capitaliste, et en mordant un peu, l'ensemble de la population blanche, mais ces systèmes infernaux sont encore dressés contre le Noir. On sait depuis longtemps que le Noir est d'emblée, nativement, le coupable. On peut être sûr qu'à l'aide de leur violence, leur intelligence, leur poésie, tout ce qu'ils ont accumulé pendant des siècles en observant en silence et presque en secret leurs anciens maîtres, si les Noirs n'entreprennent pas eux-mêmes leur libération, les Blancs ne bougeront pas.

Mais déjà Huey Newton, Bobby Seale, les membres du Black Panther Party, Jackson, et d'autres, ont cessé de se plaindre. Le temps, pour eux, des blues est passé. Ils mettent au point, chacun selon ses moyens, une réflexion révolutionnaire. Et leurs yeux sont clairs.

Je n'ai pas dit bleus.

Jean Genet
Brésil, juillet 1970.

Autobiographie et une lettre de l'aile O

10 juin 1970.

Cher Greg⁽¹⁾,

Je n'ai probablement pas assez travaillé à rédiger ceci, mais le temps me manque — tout le temps.

Je pourrais atténuer un peu les aspects de ma vie, mais alors ce ne serait plus moi. Le fait important, c'est qu'à la maison et à l'école, j'étais constamment en état d'opposition.

Toute ma vie, j'ai joué la comédie à ma famille ; pour moi, la réalité, c'était la rue. Je ne faisais rien d'autre que feindre avec les bonnes sœurs et les curés ; si je servais la messe, c'était pour avoir l'occasion de voler le vin de messe ; si je chantais dans les chœurs, c'était parce qu'on m'y forçait. Lorsque nous allions en tournées dans les écoles catholiques des riches Blancs, nous étions toujours bien traités, bien nourris et récompensés par des cadeaux. Le vieux Père Brown me détestait, mais il me mettait toujours au premier rang quand nous étions en représentation. Je ne sais pas exactement pourquoi ; j'étais le plus vilain, le plus maigrichon des petits gringalets du groupe.

Les hommes noirs nés aux Etats-Unis et assez chanceux pour être encore en vie à l'âge de dix-huit ans sont conditionnés à considérer l'emprisonnement comme inéluctable. A la plupart d'entre nous, la prison apparaît simplement comme une phase toujours prochaine dans une série d'humiliations. Etre né esclave dans une classe asservie de la société et n'avoir jamais éprouvé l'existence d'aucun fondement réel permettant un quelconque espoir m'avait préparé aux accidents traumatisants qui conduisent progressivement les Noirs jusqu'aux portes des prisons. J'étais prêt pour la prison. Ce n'était plus qu'une question mineure de mise au point.

A l'origine, il y a toujours la Mère ; la mienne m'aimait. Parce qu'elle m'aimait et parce qu'elle redoutait pour moi le destin de tous les enfants mâles des mères esclaves, elle a tenté de me comprimer, de me cacher, de me refouler, de me tenir captif dans sa matrice. Les conflits et les contradictions qui me suivront jusqu'à la tombe ont commencé là, dans la matrice. Ce sentiment d'être prisonnier... c'est une chose à laquelle cet esclave ne se fera jamais, une chose que je ne pouvais tout simplement pas supporter alors, que je ne peux pas supporter maintenant, que je ne supporterai jamais.

On m'a demandé de m'expliquer moi-même « brièvement » avant que le monde ne me règle mon compte. Ce n'est pas facile parce que je ne reconnais pas de caractère unique à une vie ; la notion d'individualisme est trop étroitement liée à la culture décadente du capitalisme. Je me suis toujours efforcé de voir, au-delà des barrières

⁽¹⁾ Le directeur littéraire de la maison d'édition qui demanda à Jackson de rédiger son autobiographie.

artificielles érigées par d'autres, la part ancienne commune à tous nos cerveaux ; j'ai essayé de retrouver l'état d'esprit qui était autrefois celui de tous les Noirs. Mais alors, comment puis-je expliquer l'esclave fugitif sans faire intervenir la notion de singularité ?

J'ai été pris et jeté en prison à dix-huit ans parce que je ne pouvais pas m'adapter à ce monde. Le rapport que la police a rédigé sur mes activités semble concerner dix hommes : j'y suis étiqueté à la fois comme brigand, voleur, cambrioleur, joueur, vagabond, drogué, terroriste, artiste fugueur, révolutionnaire communiste et meurtrier.

Je suis né à la fin de la grande crise économique. La crise finissait parce que la seconde grande guerre de conquête des marchés coloniaux commençait aux U.S.A. Je me suis arraché à la matrice maternelle, en dépit des efforts de ma mère pour m'y retenir, le 23 septembre 1941. Je me suis senti libre.

Ma mère était une fille de la campagne, de Harrisburg, dans l'Illinois. Mon père est né à Saint-Louis Est, Illinois. Ils se rencontrèrent à Chicago et ils habitaient Lake Street, près de la rue Racine, lorsque je suis né. Ce quartier était l'un des plus anciens de Chicago, en partie ghetto résidentiel, en partie usines. Le métro aérien passait à quelques mètres des fenêtres de la façade de notre appartement (en fait, nos seules fenêtres). Il y avait des usines de l'autre côté de la rue et des garages au rez-de-chaussée de notre immeuble. Je me sentais chez moi au milieu de tout ça.

Notre première ascension dans l'échelle sociale nous conduisit, en tournant le coin de la rue, au 211, North Racine Street, assez loin du métro aérien. Je me souviens de tous les détails de ma période pré-scolaire. J'avais une sœur de quinze mois plus âgée que moi, Delora, une belle petite fille qui est aujourd'hui une femme superbe. On nous permettait parfois de nous aventurer au-dehors, ce qui à l'époque signifiait ne pas aller plus loin que l'espace enclos et couvert tout proche de notre petit appartement de trois pièces situé au-dessus d'un café. Nous avions le droit de jouer là seulement après le passage, irrégulier, des bennes de ramassage des ordures. Cet espace couvert était derrière le café, à côté de l'endroit où les gens déposaient leurs ordures. Mais, naturellement, je m'échappais quand je voulais.

Superman avait alors plusieurs années de plus que moi et je ne m'identifiais pas vraiment à lui, mais je n'étais pas sans me bercer de l'illusion que je pourrais bien être (avec vingt-trois ans d'avance sur mon temps) Supernégro. Je m'attachais un tapis de table autour du cou et j'escaladais la palissade pour atteindre le toit ; malgré les larmes de ma sœur, je me serais rompu le cou en sautant au milieu des poubelles si elle ne m'avait empoigné, tapis de table et tout, et n'avait botté mon petit derrière.

Voir des garçons blancs, dans l'enceinte d'un jardin d'enfants, fut pour moi un événement traumatisant. J'en avais certainement déjà vu sur des journaux illustrés ou des livres, mais jamais en

chair et en os. Je me suis approché de l'un d'eux, j'ai touché ses cheveux, gratté sa joue ; il m'a frappé à la tête avec une batte de base-ball. On m'a retrouvé tassé comme une guenille à l'extérieur de la palissade de la cour d'école.

A la suite de cet incident, ma mère m'envoya à l'école catholique de Saint-Malachy. Cette école était juste au cœur du ghetto, entre les rues de Washington et d'Oakley. Toutes les bonnes sœurs étaient blanches ; quant aux prêtres (il y en avait cinq dans la paroisse), je crois que l'un d'eux était presque noir, ou presque blanc, selon ce que vous préférez. L'école comptait douze classes, en plus de la maternelle. J'ai passé là neuf ans (dix en comptant la maternelle). Ce petit groupe de missionnaires, avec leurs drôles de costumes et leur rituel barbare, distribuaient à tout venant, sans distinction d'âge, toute la gamme de la propagande occidentale. Le sexe n'était jamais mentionné, sinon avec des chuchotements et des grimaces indiquant qu'il s'agissait de quelque chose d'affreux. Vous pouviez vous faire pardonner n'importe quoi (ils tenaient à faire de vous des saints), mais être pris la main sous une robe ! Saint-Esprit, confession et racisme.

Saint-Malachy comprenait en réalité deux écoles. Il y en avait une autre, de l'autre côté de la rue, qui était plus privée que la nôtre. *Nous* jouions et nous nous battrions sur le trottoir formant le coin de la rue, en bordure de l'école. *Ils* avaient un vaste jardin gazonné et planté d'arbres, entouré d'une grille en fer forgé de deux mètres cinquante de haut (destinée à nous empêcher d'entrer, car il ne semble pas qu'elle en ait jamais empêché un de sortir lorsqu'il en avait envie). *Ils* étaient tous blancs. On les amenait à l'école et on les reconduisait chez eux dans de grands autobus privés ou dans les voitures de leurs parents. Nous, les Noirs, allions à pied ou, quand nous pouvions nous le permettre, nous prenions les autobus publics ou les tramways. La cour des écoliers blancs était équipée de tables de pique-nique où ils prenaient leur déjeuner au printemps, de balançoires, de toboggans et de gadgets plus compliqués destinés à distraire les enfants plus âgés. Pendant des années, nous n'eûmes pour jouer que la cohue des trottoirs et la ruelle derrière l'école. Plus tard, un petit gymnase fut construit, mais il était toujours fermé. On l'utilisait seulement de temps à autre pour une partie de basket-ball entre notre école et quelque autre du même genre située dans l'un des divers ghettos noirs de la ville.

Delora et moi nous prenions chaque matin le tram de Lake Street pour aller à l'école ; il nous arrivait d'y aller aussi le dimanche, quand nous étions forcés de participer à quelque cérémonie religieuse. Je suis bien tombé cent fois du tram en marche. Chaque fois, Delora s'accrochait à moi pour me retenir, mais j'étais trop résolu et nous roulions par terre dans Lake Street avec nos livres et tout, évitant par miracle les voitures qui passaient. Les autres enfants noirs qui allaient à l'école publique se moquaient de nous. Les filles, à Saint-Malachy,

devaient porter un uniforme et les garçons des chemises blanches. J'imagine que les bonnes sœurs et les curés devaient rire aussi chaque fois qu'ils nous racontaient l'un de leurs extravagants mensonges. Je sais aujourd'hui que la pire erreur que puissent faire des gens en situation de colonisés est de laisser leurs enfants suivre un enseignement organisé par l'ennemi.

Au cours de l'hiver qui précéda ma première année d'école, mon père, Lester, prépara un baril de fer de cent quatre-vingts litres pour y mettre la provision de pétrole destinée à notre petit poêle. Je le regardais nettoyer l'intérieur à l'essence. Lorsqu'il cessa un moment son travail pour fumer une cigarette, il m'expliqua le danger des vapeurs d'essence. Plus tard, lorsqu'il eut fini de nettoyer le baril, je rampai dehors jusqu'au toit avec ma sœur Delora qui me suivait comme un saint-bernard. J'avais des allumettes et l'idée d'une explosion était irrésistible. Dès que ma sœur comprit ce que j'allais faire, elle tourna vers moi ses grands yeux tristes et se mit à pleurer. Je craquai une allumette en me rapprochant de plus en plus du baril. Puis je craquai d'un seul coup tout le petit étui d'allumettes. Delora était à ce moment convaincue que la mort était imminente pour nous deux. Elle fit un dernier courageux effort pour me retenir mais j'étais trop bien décidé. Je n'étais plus qu'à quelques dizaines de centimètres du baril lorsque je jetai les allumettes. Quand l'explosion se produisit, Delora couvrit mes yeux de sa main. Elle porte encore les traces de ses brûlures. Pour ma part, j'eus le bas du visage brûlé, mais il ne m'en est resté aucune trace. Tous nos vêtements furent brûlés et arrachés. Sans ma sœur, je serais probablement aveugle.

Mes parents eurent deux autres enfants tandis que nous habitions North Racine Street : Frances et Penelope. Six personnes dans ce petit espace. Le seul souvenir assez agréable que je conserve de cet endroit, c'est la lumière. Nous avons beaucoup de fenêtres et rien autour de nous pour faire écran au soleil. En 1949, nous avons déménagé pour aller derrière Warren, près de Western, et c'en a été fini du soleil. Nous n'avons plus aucune fenêtre qui ouvrait directement sur la rue ; même celle qui ne donnait pas sur la cour intérieure était bloquée par un garage. Nous avons davantage de place, mais le quartier était si mal famé que ma mère ne me permettait jamais, jamais, d'aller dehors, pas même dans la petite cour lorsqu'elle m'envoyait chercher quelque chose au supermarché ou dans un grand magasin, mais je devais rentrer immédiatement. Lorsque je voulais m'échapper, ou bien je passais par une fenêtre, ou bien, après avoir jeté ma veste par la fenêtre, je proposais à ma mère d'aller vider les ordures. Il n'y avait qu'une seule porte : elle était dans la cuisine et bien gardée.

Durant ces années d'école, je passais la plus grande partie de l'été dans le sud de l'Illinois avec ma grand-mère et ma tante, Irene et Juanita. Ma mère, Georgia, appelait ça « m'éloigner des mauvaises fréquentations ». C'était là que ma mère avait grandi et elle avait pleinement confiance en sa

sœur Juanita pour s'occuper de moi. J'étais le seul enfant mâle et le seul qui eût droit à la protection particulière de ma mère. Ces voyages à la campagne avaient du bon, en dépit des raisons pour lesquelles on me les faisait faire. J'appris à me servir de différents modèles de carabines, de fusils de chasse et de pistolets. J'appris aussi à pêcher. J'appris à reconnaître quelques-unes des plantes comestibles qui poussent à l'état sauvage dans presque toutes les régions des Etats-Unis. Je pouvais sortir de la maison, de la cour, de la ville, sans avoir à m'échapper par la fenêtre.

Dans le quartier noir de Harrisburg, presque tout le monde est plus ou moins parent avec moi. Ce sont des gens loyaux, des justes. Je pourrais lever là une petite armée. J'ai appris à me servir de tous les types de fusils ou de pistolets au cours de ces séjours ; tout le monde possédait une arme. Mon penchant pour les armes à feu et les explosions est à l'origine de mon premier vol. Les munitions étaient rares, à cause de la pauvreté... Je dois avouer, à ma honte, que j'aimais tirer sur les petits animaux : oiseaux, lapins, écureuils, tout ce qui pouvait offrir une cible. J'étais un gamin efflanqué, un fléau des bois, un être prédateur. L'été fini, je retournais dans le Nord pour aller à l'école et reprendre les batailles de boules de neige (qui étaient parfois des blocs de glace) avec les gosses blancs de l'autre côté de la rue.

Je ne me rappelle pas exactement à quel moment j'ai rencontré Joe Adams ; je sais seulement que c'était au cours de mes premières années d'école. Mais je me souviens des circonstances. Trois ou quatre garçons étaient en train de me prendre mon déjeuner lorsque Joe se joignit à eux. Le sac fut déchiré et le contenu se répandit sur le trottoir. Joe se démena et ramassa tout. Mais, après que les autres eurent cessé de rire, il revint vers moi et bourra mes poches de ce qu'il avait récupéré. A partir de là, nous fûmes de grands amis. Il avait deux ans de plus que moi (deux ou trois ans, à cet âge tendre, c'est beaucoup) et il était plus fort que moi en tout. Je l'observais et je l'écoutais, avec John et Kenny Fox, Junior, Sonny et parfois d'autres. A nous tous, nous avons mis au bord de la faillite les boutiques du quartier. Mon père et ma mère refuseraient de le reconnaître aujourd'hui, j'en suis sûr, mais en ce temps-là j'avais toujours faim, et les autres aussi. Nous voulions de la nourriture, mais aussi d'autres choses qui nous faisaient envie : des gants que j'usais jusqu'à la corde (j'avais toujours froid aux mains), des billes, des jouets et des gadgets pour nos jeux de plein air, que nous trouvions au magasin à prix unique. Nous mettions à sac le quartier des affaires. La ville était impuissante à se défendre contre nous. Mais laissons-là Joe. Jonathan, mon jeune frère, est né à cette époque.

Le personnage qui émerge plus que tout autre au milieu des souvenirs de ces années d'enfance est mon grand-père George « Papa » Davis. Le système social l'avait obligé à se séparer de sa femme. Il n'y avait pas de travail pour les hommes à Harrisbrug. Il

était venu travailler à Chicago et envoyait de l'argent aux siens restés dans le Sud. C'était un homme extrêmement agressif et comme, pour un esclave, agressivité égale crime, il allait de temps à autre en prison. Je l'aimais. Il s'efforçait d'orienter ma grande énergie vers une forme correcte de contestation. Il inventait de longues et simples allégories où des politiciens blancs figuraient toujours sous les traits d'animaux (ânes, crapauds, boucs, bêtes nuisibles en général). Son mépris pour la police était particulièrement virulent. Lui et ma mère se donnaient beaucoup de mal pour me persuader que la pire façon de n'être qu'un nègre, c'était de jouer des poings, du rasoir et du couteau contre d'autres nègres.

Papa m'emmenait dans sa petite chambre de Lake Street et me donnait à manger, me promenait à travers ce qui était alors la jungle la plus sauvage du pays en attirant mon attention sur les faiblesses de l'attitude des Noirs devant la crise. Je l'aimais. Il est mort seul, dans le Sud de l'Illinois, pendant la cinquième année que j'ai passée à San Quentin ; il vivait là-bas d'une retraite qui, son loyer payé, ne lui permettait guère d'acheter autre chose que des sardines et du pain.

Après la rue Racine, nous sommes allés habiter dans les grands ensembles de Troop Street, où se déroulèrent les scènes les plus violentes des émeutes de 1958 (les types de ces ensembles se battirent contre les flics avec des mitrailleuses lourdes, des 30 et des 50, équipées de balles traçantes).

C'est là que mes ennuis ont commencé. J'ai été pris une ou deux fois dans des bagarres, mais les flics n'allèrent jamais plus loin que de me sonner derrière l'oreille avec leur « bidule » et d'envoyer chercher mon père mortifié pour qu'il me ramène à la maison.

Ma famille ne savait pas grand-chose de ma vraie vie. En fait, j'avais deux vies : l'une avec ma mère et mes sœurs et l'autre dans la rue. De temps en temps, j'étais surpris à faire des choses que je n'aurais pas dû faire ou à posséder des choses que je n'aurais pas dû avoir, et ma mère me tombait dessus. J'ai quitté la maison cent fois, toujours avec l'intention de ne pas revenir. Nous vagabondions du nord au sud de l'Etat. Je faisais ce que je voulais (je n'ai jamais rien fait d'autre de toute ma vie). Et quand le moment venait où je devais m'expliquer, je mentais.

Je m'étais trouvé une amie à Arkansas, la plus jolie fille de la mission, mais les bonnes sœurs l'avaient persuadée que cette sorte d'amour — caresses, baisers, etc. — était dégoûtante. Presque tout mon temps et mon argent allaient à des filles très libres et charmantes que je rencontrais dans les escaliers des immeubles de quinze étages du quartier. Ces escaliers étaient nos lieux de rendez-vous et, la plupart du temps, c'était là que s'accomplissaient les rites propres à ce genre de rencontres. Jonathan, mon nouveau camarade, qui n'était alors qu'un bébé, était ma seule raison de rentrer à la maison. Un frère pour m'aider à piller le

monde des Blancs, un père pour être fier de mes hauts faits — je me sentais un fameux petit gars. Mais mon frère était trop petit. Il a maintenant dix-sept ans alors que j'en ai vingt-huit cette année. Quant à mon père, il était toujours contrit. Je cessai de fréquenter l'école régulièrement et commençai à me faire « piquer » plus souvent par les flics. Commissariat, laïus, et thérapeutique du « bidule ». Quand je me faisais prendre, c'était surtout parce que j'étais « soupçonné de », ou parce que j'étais dans un quartier où je n'aurais pas dû être. Sauf une ou deux fois, je n'ai jamais été pris en flagrant délit. Les flics ne pouvaient pas m'avoir à la course. Une cible qui se déplace suivant une trajectoire imprévisible est pratiquement impossible à atteindre avec un revolver à canon court. D'un passage où il y avait une barrière que seuls les initiés pouvaient franchir vite (car il y faisait nuit, même en plein jour), j'atteignais un escalier. Je débouchais sur des toits entre lesquels il fallait faire des sauts de deux à trois mètres. Le flic travaille pour de l'argent, il ne faut pas l'oublier ; moi, je courais pour sauver ma peau. Il n'y avait pas un flic dans toute la ville qui fût capable de suivre le chef de la plus timorée des bandes du ghetto.

Mon père sentait qu'il était temps de m'éloigner de Chicago. Aussi, en 1956 (il avait alors un emploi dans les postes), il obtint son changement pour la région de Los Angeles. Il acheta une vieille Hudson de 1949, m'embarqua dedans, et nous partîmes tous deux vers l'Ouest avec l'intention de faire suivre plus tard le reste de la famille. Je ne connaissais rien aux voitures. C'était la première fois que nous en avions une. J'observai mon père très attentivement tandis qu'il conduisait l'Hudson ; il nous fallut deux jours pour parcourir les trois mille kilomètres qui séparent Chicago de Los Angeles. J'étais sûr que j'arriverai à me débrouiller très bien avec le levier de changement de vitesse et les pédales. Dès le premier jour que nous passâmes à Los Angeles, je lui demandai de me laisser essayer. Il m'envoya promener avec un regard qui voulait dire : « Ah, stupide nègre, tiens-toi tranquille. » Nous devions habiter chez son cousin Johnny Jones, à Watts, jusqu'à ce que le reste de la famille nous rejoigne. Il sortit avec Johnny pour aller voir d'autres parents. Je restai seul, avec la voiture et les clés. Je tournai le coin, descendis une rue, attendis à un feu rouge, serrai les dents, avalai ma salive, puis m'engageai dans un nouveau virage qui s'acheva dans la glace de la vitrine et la porte d'entrée d'une boutique de coiffeur du voisinage. Les gens de cette boutique étaient si endurcis contre toute émotion que c'est à peine s'ils levèrent les yeux. Je tentai de m'excuser. Le frère qui possédait la boutique permit à mon père d'effectuer lui-même les réparations. Aucun flic ne fut appelé pour cette affaire qui s'arrangea entre frères. Cependant, il s'en trouva un là par hasard. Je dus me rendre à une convocation de la police un peu plus tard, cette année-là. Mais le frère avait compris que mon père était pauvre, comme lui, et qu'il avait sur les bras un fils terriblement étourdi, mal adapté, irresponsable, comme il en avait probablement un

lui-même, et il ne fit rien pour qu'un problème qui était à régler entre nous fût soumis à l'arbitrage de flics représentant une culture étrangère et ennemie.

Mon père répara de ses propres mains la boutique du frère, après avoir acheté les matériaux. Aucune plainte ne fut déposée contre moi. Mon père redressa le châssis de la voiture, boucha les trous du radiateur, décabossa l'aile, acheta un nouveau phare et le mit en place. Il s'est servi de cette voiture pour aller à son travail et en revenir, pour conduire ma mère au supermarché, accompagné mes sœurs à l'église, pendant quatre ans ! C'était tout ce qu'il pouvait se permettre et il n'en ressentait nulle honte. Jamais il ne me reparla de cette histoire. Je suppose qu'il était convaincu que des mots ne serviraient à rien. Je me suis conduit comme un imbécile, souvent.

Les choses sérieuses ont commencé après notre installation à Los Angeles, mais le bonhomme ne m'a jamais abandonné. Il se sentait humilié d'avoir à se porter caution pour me tirer des pattes de la police, mais il était toujours là. J'ai passé plusieurs mois à Paso Robles pour un prétendu cambriolage dans un grand magasin (Gold's sur Central Street) et une tentative de vol à l'étalage. J'avais quinze ans et déjà toute ma taille (je n'ai pas grandi d'un pouce depuis). Au cours de cette histoire, un flic a tiré sur moi six fois, alors que j'étais debout les mains en l'air. Après le second coup de feu, quand j'ai été sûr qu'il essayait de me tuer, je me suis jeté sur lui. Son revolver était vide, mais il m'avait blessé deux fois avant que je le touche. « Oh, débarrassez-moi de ce sale nègre. » Ma mère est tombée évanouie à côté du téléphone quand elle a appris que la police avait tiré sur moi au cours d'une tentative de vol. J'avais avec moi deux camarades pour faire ce coup. Tous les deux avaient eu le temps de se tirer pendant que je me bagarrais avec les flics.

Les Blancs étant convaincus que les Noirs sont des lâches, ils m'ont interrogé avant de me conduire à l'hôpital. Le traitement médical m'était offert en échange de ma collaboration. D'abord, ils ne savaient pas que j'étais blessé mais, dès qu'ils ont vu du sang couler de ma manche, les questions ont commencé. Une balle m'avait traversé l'avant-bras, une autre m'avait éraflé la jambe. Je suis resté assis à saigner au fond de leur voiture pendant deux heures ; quand ils ont été sûrs que le tétanos était déjà à l'œuvre, ils m'ont conduit dans une petite clinique de Maxwelle Street. Une infirmière, ou une doctoresse, noire s'est occupée de moi. Elle était jeune, elle m'a tout de suite témoigné de la sympathie et donné des conseils. Elle a suggéré qu'avec mes jambes robustes, au lieu de guerroyer contre la culture ennemie, je devrais m'intéresser au football ou aux sports. Je lui ai répondu que, si elle s'arrangeait pour détourner un instant l'attention du flic qui était dans le hall, je pourrais m'échapper et peut-être prendre un nouveau départ ailleurs, dans le football. Un mois avant que cette histoire ne m'arrive, j'avais acheté une motocyclette à un type et il s'était révélé que la carte rose qu'il m'avait donnée était fausse ou maquillée d'une manière quelconque.

Il s'agissait d'un engin volé et j'avais été pris avec. Ces deux affaires s'ajoutant suffisaient à m'envoyer à ce qu'on appelle en Californie un Centre de correction autoritaire pour la jeunesse. J'allai donc à Paso Robles.

La première fois, j'ai cru mourir. Le simple fait de vivre en cage exige une sérieuse adaptation psychologique. La peur d'être pris a toujours été chez moi plus forte que tout. Ce doit être inné chez moi. Il doit s'agir d'un caractère acquis, résultat de plusieurs siècles de servitude noire. C'est une chose que j'ai essayé d'éviter toute ma vie. Quand ils m'ont attrapé en 1957, j'avais quinze ans et j'étais mal préparé à ce changement brutal. Les maisons de correction sont des endroits où l'on attend de vous une capitulation totale, il faut complètement cesser de résister, ou alors...

Les employés sont semblables à ceux que l'on voit traîner dans toutes les prisons. Ils ont besoin d'un emploi — n'importe lequel ; l'Etat a besoin de valetaille, Chino était presque neuf à l'époque. Les locaux d'habitation ordinaires étaient disposés de telle sorte qu'à tout moment nous avions sous les yeux la taule proprement dite. Je crois qu'ils l'appelaient l'« X ». Nous passions nos journées à l'éviter. Les quantités de nourriture que nous absorbions, de repos que nous prenions, étaient soigneusement contrôlées. Quand les lumières étaient éteintes, aucun de nous ne pouvait sortir de son lit sans être suivi par le faisceau lumineux de la lampe de poche d'un flic. Pendant la journée, il était interdit d'approcher des lits. Tellement de choses étaient interdites que bien peu d'entre nous, même en faisant de leur mieux, réussissaient à n'avoir pas d'ennuis. Tout était programmé en détail. Nous devons défiler en rang, comme des soldats, pour aller n'importe où : à la gym, à la mess, aux prières obligatoires. Nous ne faisons d'ailleurs rien d'autre que défiler. J'affectais de ne pas bien entendre, ou de ne rien comprendre, sinon les ordres les plus simples ; ainsi, on ne me donna jamais à faire que les travaux les plus faciles. J'avais de la chance. Quand mon ingéniosité ne suffisait pas, la chance me tirait d'affaire quand même.

Toute ma vie, j'ai fait ce que j'avais envie de faire, quand j'en avais envie, pas plus, peut-être moins quelquefois, mais jamais plus, et c'est ce qui explique que l'on m'ait mis en prison. « L'homme est né libre, mais partout il porte des chaînes. » Je n'ai jamais pu m'y habituer. Et aujourd'hui encore, avec la moitié de ma vie passée en prison, je ne peux toujours pas. Franchement, je ne peux pas dire que la prison me soit, même un tout petit peu, moins pénible aujourd'hui que lors de ma première expérience.

Pendant mes premières années de prison, j'ai lu tout Raphael Sabatini, et surtout *La Peau du lion*. « Il était une fois un homme qui vendit la peau du lion alors que celui-ci était encore en vie, et qui fut tué en le chassant. » Cette histoire me fascinait. Elle me faisait sourire, même sous le fouet. Le chasseur chassé ; le gibier traquant le chasseur. L'animal le plus persécuté de la terre se retournant contre son

opresseur et le tuant. A l'époque, cet idéal existait déjà en moi, émergeant tout juste au niveau de la conscience claire. Il m'a aidé à me définir moi-même, mais il m'a fallu plusieurs années encore pour comprendre où étaient mes vrais ennemis. J'ai lu Jack London, je me voyais « fruste et nu, sauvage et libre » ; je rêvais d'écraser mes ennemis, de les anéantir, de les surpasser, de les broyer complètement, de planter mes crocs dans le cou du chasseur et de ne jamais, jamais, relâcher mon étreinte.

Etre pris et jeté en prison est l'état le plus proche de la mort que l'on puisse, je crois, connaître au cours d'une vie. Dans cette maison de correction, on ne nous battait pas, moi du moins, et la nourriture n'était pas trop mauvaise. Je m'en suis tiré. Simplement, quand on me disait de faire quelque chose, je faisais l'idiot ; je passais mon temps à lire. Avec mes airs distraits de rongeur de livres, j'étais en pleine révolte au bout de sept mois de ce régime.

Je suis allé à l'école à Paso Robles et j'ai suivi le programme qui est celui de la dixième année d'études pour les écoliers californiens, puis je suis entré à l'école des Arts manuels, où je suis resté jusqu'à ma libération l'année suivante. Quand je suis sorti, je me suis arrêté à Bakersfield où j'avais l'intention de passer une ou deux semaines. J'ai rencontré une femme qui était presque aussi mal à sa place dans la société que moi. Nous avons pêché et je suis resté. J'avais seize ans, je commençais juste à prendre un peu de poids, mais cette sœur si merveilleuse, si ronde et si déchaînée, ferme et souple, adulte... au bout d'un mois, elle avait si bien détruit ma santé que je dus me mettre au lit pour de bon. J'ai été malade onze jours avec de la fièvre et des douleurs dans la poitrine (j'avais quelque chose aux poumons). Je suis sorti de là épuisé. Je m'étais fait, pendant ce temps, quelques amis. Deux d'entre eux voulaient tenter quelque chose. Mat et Obe. Nous avons discuté, loué une voiture, et nous sommes partis.

Quelques jours plus tard, nous étions tous les trois à la prison du comté (le comté de Kern), soupçonnés d'avoir commis un certain nombre de vols. Quand les flics trouvent un type de victime approprié, ils en profitent pour mettre leurs dossiers à jour : on nous accusa donc de tout un tas de vols dont nous n'avions jamais entendu parler. Puisque j'avais déjà été identifié comme étant l'auteur d'un vol, j'écopai de l'accusation d'un autre, dont furent du même coup déchargés Mat et Obe. Ils « permirent » à Obe de plaider coupable pour un vol au lieu de trois qu'ils avaient d'abord menacé de lui attribuer. Mat fut complètement acquitté. Deux mois après notre arrestation, il quitta la prison du comté sans avoir été inculpé.

J'étais dans la taule de garde à vue au lieu d'être dans une cellule de condamné parce qu'ils n'avaient que deux cellules pour les malfaiteurs (c'était la vieille prison du comté) et ils voulaient nous tenir tous les trois séparés. Après la relaxation de Mat, un frère est venu passer deux jours dans le local de garde à vue. Le matin du jour où il devait partir, je

suis allé le trouver dans sa cellule avec deux draps et je lui ai demandé s'il voulait m'aider à m'évader. Il m'a repoussé d'un regard et d'un geste de la main. Je me suis mis alors à déchirer les draps en lanières ; il m'observait. Quand j'eus fini, il me demanda : « Qu'est-ce que tu vas faire avec ces draps ? — Je les déchire en lanières. — Et pourquoi fais-tu cela ? — Je fabrique une corde. — Qu'est-ce que tu veux foutre d'une corde ? — Oh, je vais m'en servir pour te ligoter. »

Quand ils l'ont appelé ce matin-là pour le relâcher, j'y suis allé à sa place. J'avais déjà compris une chose importante pour le combat que nous menons ici aux Etats-Unis : aux yeux d'une certaine catégorie de Blancs, tous les Noirs se ressemblent. Les Blancs, par habitude, ont tendance à sous-estimer grossièrement les Noirs. Les Noirs réagissent automatiquement en surestimant les Blancs.

Plus tard, quand j'ai été accusé d'avoir dérobé soixante-dix dollars dans une station-service, j'ai accepté un marché : j'avouais et ainsi j'épargnais des frais à la justice et, en retour, je ne devais avoir qu'une légère peine de prison à purger à la prison du comté. J'ai avoué mais, quand le moment est venu de prononcer la sentence, ils m'ont expédié au pénitencier avec une condamnation à vie⁽¹⁾. C'était en 1960, j'avais dix-huit ans. Je n'en suis pas sorti depuis. En prison, j'ai fait la connaissance de Marx, de Lénine, Trotsky, Engels et Mao, et ils m'ont converti. Pendant les quatre premières années, je n'ai étudié que les questions économiques et les techniques de combat. J'ai rencontré des guérilleros noirs : George « Big Jake » Lewis, James Carr, W. L. Nolen, Bill Christmas⁽²⁾, Torry Gibson et bien d'autres. Nous nous sommes efforcés de transformer la mentalité du délinquant noir en une mentalité de révolutionnaire. Le résultat, c'est que chacun de nous s'est trouvé en butte, pendant des années, de la part de l'Etat, aux violences réactionnaires les plus perfides. Le taux de mortalité, parmi nous, n'est pas loin d'atteindre celui qu'on peut s'attendre à trouver dans l'histoire de Dachau. Trois d'entre nous ont été assassinés, il y a plusieurs mois maintenant, par un flic placé à neuf mètres au-dessus de leurs têtes et tirant avec un fusil de l'armée.

Je dois comparaître bientôt devant un tribunal avec deux autres frères, John Clutchette et Fleeta Drumgo, pour le meurtre supposé d'un gardien de prison. Cette inculpation entraîne automatiquement

(1) Jackson était condamné à une peine minimum d'un an, mais pouvait être maintenu en prison toute sa vie si une commission de libération sur parole, appelée en Californie « the Adult Authority », en décidait ainsi.

(2) George Lewis est en haute surveillance à Chino ; James Carr est libéré sur parole ; W. L. Nolen était l'un des trois Noirs qui tombèrent sous les balles d'un gardien à Soledad le 13 janvier 1970 ; William Christmas était l'un des détenus qui participa à la tentative d'enlèvement du 7 août 1970 au tribunal de San Raphael. Christmas et Jonathan Jackson, le jeune frère de George Jackson, perdirent tous deux la vie au cours de cette tentative.

la peine de mort pour moi. Je ne peux pas être condamné à vie. Je le suis déjà.

Quand je suis retourné à San Quentin la semaine dernière après un an passé à Soledad, où eut lieu le crime dont je suis accusé, un frère qui, jusque-là, avait refusé de se rendre à la logique du socialisme révolutionnaire prolétarien chez les Noirs d'Amérique m'a envoyé ces lignes sur un billet :

« Sans le froid et la désolation de l'hiver
ne pourraient exister la chaleur et la splendeur du printemps !

L'iniquité a durci mon esprit, l'a changé en acier ! !

Le Pouvoir au Peuple. »

George.

Avril 1970.

Chère Fay⁽¹⁾,

A l'occasion de la visite et de l'enquête que vous et le sénateur Dymally avez faites à Soledad, j'ai cru comprendre, d'après les questions que vous posiez, que vous désiriez élucider quelques-unes des raisons fondamentales qui pourraient expliquer pourquoi le racisme se manifeste, dans les prisons, avec une « prééminence particulière ». Le sujet était évidemment trop vaste pour pouvoir être approfondi au cours d'une seule visite et dans le bref laps de temps qui vous était imparti, mais cette visite fut cependant un grand moment. Mon petit mais fameux porte-parole, accompagné du sénateur noir et de sa suite, faisant leur apparition au quartier de « sécurité maximum » du pire des camps de concentration de l'Etat ! Je pense que vous êtes la première femme qui ait obtenu l'autorisation de visiter ces installations. Nous vous en remercions tous. Le problème était trop vaste, cependant. Il est lié au problème plus général des conditions de vie et de l'ambiance qui règne dans les diverses prisons de Californie. Il est lié aussi, très étroitement, au problème de la « particulière prééminence » du racisme dans *cette* société tout entière. Il est lié à l'histoire. Il débouche sur une autre question : pourquoi les prisons de Californie produisent-elles plus de Bunchy Carter⁽²⁾ et d'Elridge Cleaver⁽³⁾ que toute autre prison des Etats-Unis ?

Je comprends que votre tentative de définir l'ensemble de circonstances locales qui expliquent les problèmes raciaux de cette prison se fonde sur le désir de nous venir en aide dès maintenant, dans la crise actuelle. Certaines mesures pourraient en effet être prises dès aujourd'hui, qui allégeraient quelques-unes des pressions dont nous sommes victimes ici et dans d'autres prisons. Mais pour déceler les causes profondes de cette situation,

(1) Mrs. Fay Stender, avocate de l'auteur.

(2) Membre éminent du mouvement des Black Panthers, assassiné en 1968.

(3) Eldridge Cleaver, révolutionnaire et écrivain noir, est ministre de l'Information du parti des Black Panthers. Il a passé plusieurs années dans les prisons de Californie ; libéré sur parole, il eut à nouveau affaire à la police. Plutôt que de retourner en prison et de devoir répondre de nouvelles accusations, il quitta les Etats-Unis. Il est actuellement à Alger.

vous savez, il est indispensable de porter l'interrogation jusqu'au centre même de la vie politique et économique américaine⁽⁴⁾, jusqu'au cœur de l'expérience historique américaine. Ce n'est pas par hasard que cette prison est devenue ce qu'elle est. Ceux qui l'habitent et tirent leur subsistance de son existence sont des produits de l'histoire. Dans leur grande majorité, les flics de Soledad sont des émigrés du Sud qui n'ont pas voulu travailler dans les champs et dans les fermes, qui seraient incapables de vendre des voitures ou des contrats d'assurance et qui ne pourraient pas tolérer la discipline de l'armée. Et aussi, naturellement, la prison attire les sadiques. Une fois que l'on a reconnu que le racisme est imprimé de façon indélébile dans la vie socio-politique et économique de l'Amérique sous sa forme actuelle (la définition du fascisme est : un Etat policier à l'intérieur duquel l'autorité politique est liée aux intérêts de la classe dirigeante, qu'elle protège, et dont les caractéristiques sont : le militarisme, le *racisme* et l'impérialisme), une fois que l'on a reconnu d'autre part que le crime et les criminels sont les produits de conditions matérielles, économiques et socio-politiques, on peut alors jeter au feu toutes les bibliothèques de criminologie, toutes les études sur l'organisation pénitentiaire ; il ne reste plus qu'à tourner son attention vers ce qui peut être de quelque utilité.

Toute enquête sur les problèmes des prisons californiennes doit, en bonne logique, commencer par prendre en considération la déclaration du gouverneur Reagan, ex-réformateur radical devenu réactionnaire : « Nos flics sont magnifiques. » Pour avoir une compréhension réelle de l'échec de la politique des prisons, il ne sert à rien de poursuivre l'étude de la criminalité. Tous ceux qui peuvent se permettre d'être honnêtes savent que la vraie victime, ce misérable sans instruction, mal intégré dans la société, qui se retrouve criminel et condamné, n'est rien d'autre que l'aboutissement d'une chaîne de corruption et de mauvaise gestion qui commence avec des gens comme Reagan et ses alliés politiques de Sacramento. Après que l'on a étudié la personnalité de Reagan (qui est celle d'un homme qui a retourné sa veste), le pas suivant nous mène logiquement à examiner ce qui constitue la grande récompense pour les politiciens de l'Etat : la direction des établissements pénitentiaires.

Toute autre façon d'aborder l'enquête consisterait à marcher à reculons : on ne voit pas où l'on va. Il faut commencer par les administrateurs, les administrateurs adjoints, les comités de gestion, les comités d'inspection, pour aboutir aux gardiens-chefs et aux gardiens. Il convient de passer en revue tous ces gens, du directeur au gardien, avant de pouvoir logiquement examiner le produit. Ajoutez à cela un peu de ciment et d'acier, des barbelés, des fusils, des pistolets, des massues, les gaz lacrymogènes qui ont tué le frère Billingslea à San

(4) Amerika, ou Amerikan, orthographe dont se servent les mouvements de gauche. L'allusion à l'Allemagne nazie est flagrante.

Quentin en février 1970 tandis qu'il était enfermé à clé dans sa cellule, et les manches de pioches de Folsom, San Quentin et Soledad.

Pour savoir comment les hommes vont se conduire en prison, il est de première importance de connaître cette prison. C'est le milieu qui durcit les hommes — non l'inverse.

Je vous ai donné un bon exemple de cela la dernière fois que je vous ai vue. Là où je suis actuellement, ils ne nous laissent jamais sortir de nos cellules sans nous mettre des bracelets de fer, des chaînes autour de la taille et sans attacher nos poignets à nos ceintures. Cette opération est toujours précédée d'une fouille complète. A tout moment de la journée, il faut s'attendre à ce qu'une bande de douze flics ou plus fasse irruption à l'étage pour rechercher et détruire nos objets personnels. L'attitude des gardiens envers les détenus est à la fois défensive et agressive. Il en est ainsi jusqu'à ce que les détenus leur cèdent sur toute la ligne. Par céder, je veux dire se prosterner à leurs pieds. Alors seulement leur attitude évolue vers une condescendance paternaliste. Beaucoup de détenus refusent de s'abaisser à cette sorte de rapports (bien qu'il y en ait quelques-uns qui aiment ça) avec un groupe d'individus de toute évidence inférieurs au reste de la société par leur manque d'instruction, de culture et de sensibilité. Nos cellules sont si éloignées de l'endroit normalement réservé aux repas que la nourriture est toujours froide avant de nous parvenir. Certains jours, nous n'avons qu'un seul repas que l'on puisse appeler cuisiné. Nous n'avons jamais rien d'autre que des sandwiches de viande froide pour le déjeuner. Aucune variété dans les menus qui se répètent une semaine après l'autre. Nous sommes confinés dans nos cellules vingt-trois heures et demie sur vingt-quatre. Un racisme patent s'exerce en toute liberté. Les flics ne se contentent pas de ne rien faire pour empêcher les agressions racistes ; ils les encouragent activement.

En ce moment même, il y a une bagarre à l'étage au-dessus. Il est onze heures dix du matin, le 11 juin. Aucun Noir n'est supposé pouvoir rencontrer là-haut quelqu'un d'autre que des Noirs mais — une erreur a dû se produire — un ou deux Noirs ont fini par s'y trouver avec neuf ou dix détenus blancs exaspérés par les conditions de vie, ou coopérant ouvertement avec les flics. Tout le plafond tremble. Au corps à corps, nous gagnons toujours ; nous perdons parfois quand les flics leur donnent des couteaux ou des pistolets à air comprimé. Le déjeuner sera en retard aujourd'hui ; l'odeur du gaz lacrymogène ou de quelque autre saleté descend jusqu'ici nous piquer le nez et les yeux. Il y a un blessé grave. J'entends le fourgon à viande de l'infirmerie qui démarre. Les flics leur avaient probablement donné des armes. Mais je dois être juste : parfois, pas plus souvent qu'il n'est nécessaire, ils font exprès de nous envoyer un détenu blanc ou mexicain. C'est toujours parce qu'il ne s'est pas montré assez raciste dans ses propos ou ses attitudes. Une fois que les frères (rendus

furieux par les agressions précédentes) ont tapé sur ce détenu blanc, il rejoint les rangs des racistes.

Je disais que la grande majorité des gens qui vivent dans cette région de l'Etat et cherchent à se faire employer dans cette institution sont des gens chez qui un racisme non déguisé constitue l'un des aspects *traditionnels* de la personnalité. La seule chose qui puisse mettre un frein à leur racisme, les empêcher de se laisser aller aux pires extrémités, c'est la crainte de perdre leur emploi par suite de pressions extérieures qui tendent à contrôler leur violence. C'est du moins, en partie, ce qui se passe à l'aile O, quartier Max (sécurité maximum) de Soledad.

Prenez un individu qui appartient depuis un certain temps à la population des prisons, un détenu moyen avec une mentalité d'enfant de douze ans (la norme nationale). Il a envie de sortir, envie d'une femme, d'une bière. Supposons que ce détenu soit blanc et qu'il ait été pris lors d'une tentative d'évasion. Ils peuvent le mettre en sécurité maximum. C'est le pire qui puisse lui arriver. Les détenus ordinaires n'ont ni chaînes ni bracelets de fer. Des postes de T.V. et de radio, des tourne-disques, des chandails civils et des clés leur permettant de fermer leurs cellules pendant le jour, détournent leurs esprits des vrais problèmes. Ils ont aussi une cour de récréation avec toutes sortes de ballons et d'appareils pour lancer et taper. Ils ont un gymnase, des films, une bibliothèque bien approvisionnée en littérature de pur divertissement. Et, bien sûr, il y a aussi des ateliers où, pour deux ou trois « cents » de l'heure, les détenus de Soledad font de la papeterie, des meubles et des vêtements. Il y a des gens qui apprécient vraiment ce travail qui leur procure quelque argent pour s'acheter de petites choses et qui les aide à passer le temps, *sans penser* à leurs vrais problèmes.

Prenez un innocent détenu parmi tous ceux-là ; un flic a « cru » le voir essayer de forcer une serrure. Mettez-le dans une partie quelconque de l'aile O (la partie la plus exécration du centre de redressement, qui comprend l'étage de sécurité maximum). Il sera enchaîné, avec les bracelets de fer attachés à la ceinture, et harcelé par les flics qui, en tout détenu, voient un informateur. Il sera harcelé aussi par les autres détenus blancs qui le presseront d'adopter leur forme de racisme et leurs opinions (ils se désignent *tous* par le surnom de « serviteurs d'Hitler »). S'il a tendance, au début, à soutenir les Noirs, il est repoussé par eux — les Noirs. Trois semaines suffisent. Les plus forts ne tiennent pas plus de quinze jours. Il y a eu un Blanc qui a vécu cette expérience de l'aile O sans y perdre son équilibre mental, sans succomber à la folie d'un racisme outré et ignoble.

Un séjour à l'aile O détruit les processus logiques de l'esprit, désorganise complètement les pensées d'un homme. Le vacarme, les clameurs furieuses proférées à pleins gosiers, les cris de rage impuissante qui s'échappent de derrière les barreaux, les chocs métalliques contre les murs, les plateaux d'acier, les lits de fer violemment

repoussés, les bruits cavernaux des évier de fonte et des appareils sanitaires. Les odeurs, celle des excréments humains qu'on nous jette, celles des corps pas lavés, de la nourriture avariée. Quand un Blanc s'en va d'ici, il est démolé pour la vie. Aucun Noir ne quitte la sécurité maximum sur ses deux jambes. Ou bien on l'emporte dans le fourgon à viande, ou bien il part en rampant et en léchant les bottes des flics.

Et encore, c'est une façon de parler, parce que personne ne peut être libéré sur parole directement au sortir de l'aile O. Ça ne se fait absolument pas. La commission de libération sur parole n'examine même pas les cas des prisonniers en sécurité maximum. Aussi, quand un homme lèche les bottes des flics, ce n'est pas pour être relâché au-dehors, mais pour avoir le privilège de monter à l'étage supérieur de l'aile O du centre de redressement. Et, là-bas, le léchage de bottes doit continuer puisque l'enjeu est la libération. Vous pourriez compter sur les doigts d'une seule main le nombre de gens qui sont sortis de l'aile O proprement dite directement dans la rue, depuis que la prison existe. Personne n'a été libéré de l'aile O. La sécurité maximum mène à la prison ordinaire. Passer d'ici au monde extérieur est proprement impensable. L'homme sortant d'ici *doit* aller à l'étage supérieur du centre de redressement. De là, il pourra passer à la prison ordinaire. Et seulement ensuite nourrir des rêves de relaxation éventuelle.

Aussi, on comprend qu'en sécurité maximum les détenus se sentent déprimés. Ils sont tombés tout au fond du piège social, si loin de tout secours qu'ils perdent leurs points d'appui. En deux semaines, ce petit homme moyen qui a abouti en sécurité maximum parce qu'il était *soupçonné* d'avoir voulu s'évader ou parce qu'il avait *tenté* de le faire, ce petit homme a si bien perdu ses points d'appui qu'il ne s'en remettra jamais complètement. C'est une expérience pire que le Vietnam.

Il esquivé les plombs. Il peut être forcé de se battre au couteau dans un duel à mort. S'il fait la sourde oreille et se montre plus zélé que les autres, il sera défié, accusé d'être traître à sa race et aux opinions politiques de celle-ci, le fascisme. Certains détenus soutiennent sans retenue le racisme des flics : ce sont des Blancs ; d'autres le soutiennent étourdiment par leur propre racisme : ce sont les Noirs. Mais, ici comme au-dehors, le racisme des Noirs est une réaction qui leur est imposée. Un réflexe d'adaptation. Un moyen de survivre.

La peinture que j'ai faite de la population ordinaire de Soledad pourrait porter à croire que la vie y est au total assez supportable. Cette impression fautive résulterait de l'absence, dans ma description, d'un trait important de la situation : la présence du terrorisme. A partir des bureaux du directeur et des gardiens-chefs, se trouve diffusé une atmosphère paralysante, effrayante, de violence et d'intimidation. Comment un petit groupe d'hommes armés pourrait-il tenir en main et régenter un autre groupe beaucoup plus nombreux, sinon par la *peur* ?

Nous avons un gymnase (façon d'inciter les hommes à dépenser leur énergie sur un ballon plutôt qu'à faire la révolution). Mais, si vous traversez ce gymnase avec une cigarette allumée, des ennuis vous attendent. Il y a un flic qui est là pour vous coincer. Ils ont mis un écriteau : Défense de fumer. Si vous n'avez pas vu l'écriteau, vous êtes puni. Si vous jetez la cigarette pour vous conformer au règlement, vous êtes puni. Le sol est considéré comme quelque chose qui pourrait prendre feu (je ne sais exactement quel est le prétexte). Il n'y a pas de cendriers. Le flic fond sur vous. On vous ordonne sans ménagement de ramasser le mégot avec vos mains. A partir de là, l'incident grossit. Vous avez un gymnase, mais vous ne pouvez y faire que certaines choses, en respectant des règles bien définies. Comme ces règles changent suivant l'humeur des flics, il est plus prudent pour un homme de rester dans sa cellule.

Vous pouvez travailler pour un salaire qui va de rien du tout à trois « cents » de l'heure ! Mais, une fois que vous avez accepté de faire un travail payé dans le secteur industriel de la prison, le seul moyen pour vous de laisser tomber, c'est de vous faire exclure pour mauvaise conduite. Quand ils ont besoin d'ouvriers, vous n'avez pas le choix. Ou bien vous prenez ce qu'on vous offre, ou bien vous êtes considéré comme refusant de travailler, même si vous déclarez clairement que vous voudriez travailler dans une autre branche. La même atmosphère se retrouve dans la cour de récréation où la plus petite erreur peut, non pas simplement vous valoir un rapport de mauvaise conduite et un séjour au centre de redressement, mais vous coûter la vie. Un coup de poing, un banal et passager mouvement de mauvaise humeur déclenche une fusillade en direction du bagarreur qui a la peau la plus sombre.

Vous ne pouvez avoir la moindre idée des mauvais sentiments qui résultent du partage d'un seul poste de T.V. par cent quarante hommes. Pensez un peu : une T.V., cent quarante hommes. S'il y a plus d'une chaîne, qu'est-ce qui se passe ? Dans les salles de T.V. de Soledad, des hommes se sont entre-tués, estropiés, de nombreux postes ont été détruits.

Les Noirs sont d'un côté de la salle, les Blancs et les Mexicains de l'autre (n'est-il pas significatif que le nombre de Noirs emprisonnés soit suffisant pour justifier l'attribution qui leur est faite de la moitié des places ?).

Nous avons notre côté, ils ont le leur. Imaginez maintenant que Nina Simone chante, qu'Angela Davis parle, que Jim Brown paraisse sur une chaîne, tandis que sur l'autre Merle Haggard chante des tyroliennes et supplie qu'on lui botte le cul. Que va-t-il se passer ? La bagarre éclate aussitôt qu'un frère, plus avide de beauté que de démocratie (nous votons, mais ils sont soixante et nous quarante), tourne le bouton pour voir Angela Davis. Comment croyez-vous que cela va finir ? N'est-ce pas Angela et moi qui allons gagner contre Merle Haggard ?

Cependant, cette situation est tolérable, au moins jusqu'à un certain point. Il y a eu pire. Lorsque je suis

arrivé ici, ils avaient la moitié de la salle et nous l'autre, mais notre moitié à nous était celle du fond.

Dans un cas comme celui que je viens de mentionner, les détenus blancs commencent par se passer le mot pour que tous soient dans la salle de T.V. au moment du vote et choisissent « Cadillac cowboy ». Chacun des deux groupes agit conformément aux règles d'une situation créée par qui ? C'est exactement comme au-dehors. Rien de compliqué dans tout cela. Quand les gens ont des intérêts opposés, quand le déséquilibre est la norme, quand les institutions tombent en morceaux, c'est la faute de ceux qui nous gouvernent. Ils n'agissent pas correctement. Ils n'auraient pas dû être investis de telles responsabilités. Et ce n'est pas une activité politique à long terme qui va venir en aide à l'homme qui doit mourir ce soir ou demain. Ceux qui prennent la défense du régime reconnaissent que les prisons sont des endroits où règne la terreur, mais ils justifient les excès des flics en prétendant que nous nous sommes placés en dehors des règles de conduite d'un monde civilisé. Parce que nous sommes des condamnés avant d'être des hommes, une balle dans la tête, une exécution sommaire pour s'être bagarré ou avoir franchi une ligne n'a rien d'excessif ou d'absurde. Toute la gamme des moyens violents est autorisée contre nous sous le prétexte qu'on ne peut agir autrement avec des condamnés.

Fay, vous êtes-vous jamais demandé ce que devrait être l'homme qui détiendrait un pouvoir absolu ? Je veux dire, combien d'hommes n'abuseraient pas de ce pouvoir ? Existe-t-il un moyen de reconnaître et de classer ceux à qui l'on peut confier un fusil et accorder le droit absolu de s'en servir pour tirer sur qui bon leur semble ? J'ai déjà dit que la plupart d'entre eux appartiennent au K.K.K. Les autres, tous les autres, sont en général si stupides qu'on ne devrait même pas les laisser faire couler leur bain tout seuls. Un gouvernement *responsable* aurait bien trouvé un moyen d'éliminer la plupart de ces sauvages qui occupent depuis longtemps des emplois leur donnant le droit d'utiliser des armes. Comment y sont-ils parvenus ? Des hommes qui savent tout juste lire et écrire. Comment ont-ils fait pour arriver là ? Vous pourriez tout aussi bien donner un fusil à un babouin et le lâcher sur nous ! C'est pareil ici et dans les rues. *Qui* a permis de traiter ainsi des gens qui étaient déjà des victimes ? Les Reagan, les Nixon, les possédants, les maîtres. Examinez ce que sont les flics ! Aucune qualification ne leur est demandée, aucune expérience n'est nécessaire ! N'importe quel imbécile qui atterrit ici et peut signer son nom a le droit de tirer sur moi demain, posté à neuf mètres au-dessus de ma tête, avec un fusil militaire automatique. Il peut être complètement saoul. Ce peut même être vraiment un accident (il n'y a pas une chance sur un million, mais enfin). De toute façon, il sera protégé. Il ne perdra même pas une journée de salaire.

Les manuels de criminologie aiment faire état du fait que les prisonniers sont des déficients mentaux.

N'est-ce pas là dénoncer clairement une imperfection du système ? Ceux qui sont chargés de l'organisation pénitentiaire considèrent les prisons comme des asiles. La plupart des règlements sont élaborés par des secrétaires qui suivent les directives de l'administration centrale des prisons. Que dire alors de ces asiles où jamais aucun détenu n'a été soigné ? d'où les détenus sont toujours repartis plus mal en point physiquement et mentalement qu'ils n'étaient à leur arrivée ? Telle est la vérité. Alors est-il besoin de continuer à étudier la psychologie du détenu ? Où commence la responsabilité de l'administration ? Peut-être l'administration ne peut-elle être tenue pour responsable de chaque agissement individuel mais, quand le désordre éclate pour des raisons raciales, quand la catastrophe peut être expliquée clairement par des circonstances qui échappent au contrôle même des gardiens de l'administration, toute enquête sur autre chose que les arcanes du système fasciste n'a aucun sens.

Rien ne s'est amélioré, rien n'a changé depuis le passage de votre groupe d'enquête. Nous sommes toujours sur la même pente, les Noirs perdent rapidement le peu de patience qu'il leur restait. Un nombre croissant de Noirs se voit écarté quand les dossiers de libération sur parole sont examinés. Ils commencent à comprendre que leur seul espoir est dans la résistance. Ils ont appris que la résistance est en fait possible. Les barrières sont en train de céder. Très peu d'hommes emprisonnés pour des délits d'ordre économique ou même pour des actes de violence envers l'opresseur se sentent vraiment coupables. La plupart des Noirs aujourd'hui détenus se sont mis à comprendre qu'ils étaient les victimes et les dupes d'un ordre injuste. Jusqu'à maintenant, l'espoir d'une libération sur parole nous retenait d'affronter nos geôliers avec une résolution suffisante. Mais maintenant, avec nos conditions de vie qui se détériorent et la certitude que nous avons d'être voués à l'extermination, nous nous sommes transformés en une implacable armée de libération. La nécessité d'une évolution vers la position révolutionnaire anticapitaliste préconisée par Huey Newton, Eldridge Cleaver et Bobby Seale⁽¹⁾ comme la solution au problème de la colonie noire américaine s'est solidement implantée dans les esprits des frères. Ils montrent maintenant beaucoup d'intérêt pour la pensée de Mao, de Nkrumah, de Lénine, de Marx et pour les œuvres accomplies par Che Guevara, Giap et Oncle Ho.

Cette situation qui se développe entraînera la mort de quelques personnes. Ce n'est pas un avertissement (encore moins un souhait). Je vois là une « inévitable conséquence » du fait que nous avons placé, ou laissé, le contrôle de nos existences entre les mains d'hommes comme Reagan.

⁽¹⁾ Huey Newton et Bobby Seale sont les fondateurs du parti des Black Panthers. Tous deux sont allés en prison et sont des chefs importants de groupes militants, blancs et noirs. Le parti des Black Panthers croit à la nécessité de s'armer pour se défendre et pour détruire le système capitaliste. Beaucoup de ses chefs ont été tués au cours d'affrontements avec la police.

Ces prisons ont toujours eu une certaine ressemblance avec Dachau et Buchenwald ; elles ont été faites pour les mauvais Noirs, les Mexicains et les Blancs pauvres. Mais, au cours de la dernière décennie, le pourcentage des Noirs enfermés ici pour des délits qui, sans conteste, découlent de causes économiques et politiques, s'est accru. Il y a encore ici quelques Noirs qui se considèrent comme des malfaiteurs, mais pas beaucoup. Croyez-moi, mon amie, avec le temps et les stimulants que sont pour ces frères la lecture, l'étude, la réflexion, vous ne trouverez bientôt aucune classe ou catégorie sociale plus consciente, plus amère, plus désespérée et plus désireuse de se vouer à l'ultime remède : la révolution. Les plus convaincus, les meilleurs d'entre nous, vous les trouverez dans les Folsom, les San Quentin et les Soledad. Ils vivent comme s'ils n'avaient pas d'avenir. Et d'ailleurs la plupart n'en ont pas. Ils l'ont compris à un moment ou à un autre. Leurs vies étaient comme réglées d'avance : trois ans de prison, trois mois de liberté sur parole, et on recommence ; parfois, ils se retrouvent dans la même cellule. Parfois, ils ont été renvoyés en prison pour avoir vendu un journal (le journal des Black Panthers). La raison officielle est alors : « Incapacité de garder un emploi rétribué. »

Nous formons à peu près 40 à 42 pour cent de la population de la prison. Peut-être plus, car je m'appuie là sur des chiffres publiés par les journaux, la T.V., la radio. La foule des prisonniers noirs reconnaît aujourd'hui sans hésiter pour chefs des gens comme Huey, Bobby, Angela, Eldridge et les antifascistes. La sauvage répression dont font l'objet les noirs, et qu'on peut évaluer en lisant les articles nécrologiques dans les quotidiens — Fred Hampton, etc. — n'est pas passée inaperçue des détenus noirs. Les barrières cèdent rapidement. Des hommes qui lisent Lénine, Fanon et Che ne perdent pas leur temps en vaine agitation ; ils s'unissent, se déchaînent et creusent des tombes.

Lorsque John Clutchette a d'abord été accusé de ce meurtre, c'était un homme orgueilleux, conscient, ayant le sentiment de sa valeur, mais qui n'était engagé dans aucune action efficace particulière. Voyez comment ils s'y sont pris pour l'amener où il en est maintenant. Sa situation actuelle est l'aboutissement d'une longue chaîne d'incidents tous semblables. Ajoutez à cela les choses dont il a été témoin, qui sont arrivées à d'autres de notre groupe ici. Le camarade Fleeta a passé onze mois dans l'aile O pour avoir été surpris en possession de photos découpées dans un hebdomadaire. Ce sont des choses de ce genre qui expliquent pourquoi les prisons de Californie fournissent plus que leur part de Bunchy Carter et d'Eldridge Cleaver.

Fay, il n'est jamais sorti d'endroits comme celui-ci que deux espèces de Noirs : des hommes comme Carter et des types brisés.

Ceux qui partent d'ici brisés sont si profondément atteints que jamais plus ils ne pourront s'intégrer à quelque unité sociale que ce soit. Tout ce qu'il y avait de bon en eux lorsqu'ils sont entrés en prison, tout ce qui en eux avait échappé aux effets

destructeurs du statut de colonisés des Noirs, tout ce qui aurait pu être utilisé pour les remettre sur la bonne voie, tout cela est parti à jamais.

La façon dont on est traité ici tire des hommes le meilleur d'eux-mêmes ou bien les détruit. Personne ne reste insensible. Personne ne part d'ici normal. Si je dois sortir d'ici vivant, je ne veux rien laisser derrière moi. Jamais ils ne me compteront parmi ceux qu'ils ont brisés, mais je ne puis dire non plus que je sois normal. J'ai eu faim trop longtemps. Je me suis mis en colère trop souvent. On m'a menti, on m'a insulté trop de fois. Ils m'ont poussé au-delà des limites ; aucun retour en arrière n'est plus possible pour moi. Je *sais* qu'ils ne seront satisfaits que s'ils parviennent à me pousser complètement hors de cette vie. J'ai été victime de tant d'agressions racistes que jamais plus je ne pourrai être détendu et moi-même. Mes réflexes ne redeviendront jamais normaux. Je suis comme un chien : j'ai acquis des réflexes conditionnels indélébiles.

Ce n'est pas la première fois qu'ils tentent de me tuer. Ils n'ont jamais été aussi résolus, mais ce n'est pas la première fois.

Je regarde en moi-même à la fin de chacun de ces jours d'avant le procès pour voir si quelque changement a pu se produire. Je peux encore sourire, après dix ans de couteaux à cran d'arrêt et de manches de pioches, dix ans d'appréhension, de flics sadiques n'ayant pas visage humain, dix ans dont sept au régime de l'isolement. Je peux encore sourire, mais ce moment passé, je ne suis pas, je ne peux pas être quelqu'un d'agréable. J'allume ma soixante-dix-septième cigarette, en vingt et une heures... Je vais m'allonger pendant deux ou trois heures, je vais peut-être dormir...

Saisis le temps qui passe.

Lettres 1964-1970

Juin 1964⁽¹⁾.

Chère maman,

Comment vas-tu ? Je pense souvent à toi et t'écrirais plus régulièrement si seulement je pouvais en trouver le temps. Les choses auxquelles je travaille en ce moment ne me laissent aucun loisir. Je suppose que c'est comme ça parce que c'est mon sort de n'avoir personne pour m'aider.

Maman, et je le dis sans vantardise, j'ai progressé à pas de géant dans l'acquisition de ce dont j'aurai besoin personnellement, si je dois mener à bien mes projets ; outre la documentation que je peux acquérir dans les livres et les observations que je peux faire, il est nécessaire d'avoir, comme tu le sais, une certaine qualité de caractère pour réaliser les projets qui me tiennent à cœur. J'ai fait taire toute émotion ; appris à me voir moi-même en perspective : dans une relation vraie avec les autres hommes et avec le monde ; j'ai élargi ma vision des choses pour être capable de penser en fonction de

⁽¹⁾ Toutes les lettres antérieures à juin 1964 ont été accidentellement détruites. L'auteur les a qualifiées d'« extrêmement amères ».

la totalité : pas seulement en fonction de moi-même, des miens, de mes voisins, mais en fonction du monde. J'ai renoncé à penser de manière théorique, à m'en remettre à des arguments religieux, surnaturels — toutes choses superficielles et inutiles qui ferment l'esprit et font obstacle à la pensée.

Quand un homme recherche ou possède déjà une chose qui le comble, il lui est pratiquement impossible de la cacher, de la garder pour lui tout seul, de s'empêcher d'en parler à ceux qu'il veut impressionner : c'est l'égoïsme naturel, l'expression d'un besoin d'attention et de flatterie. J'ai tout simplement supprimé ce besoin. Le délaissement et la solitude n'ont plus aucun effet sur moi. Je ne souffre ni d'esprit, ni de corps, et plus c'est difficile, plus ça me plaît. Je dois me débarrasser de toute sentimentalité et écarter toute possibilité d'amour. Bien que je n'aie de « compte à rendre » à personne, je comprends clairement que mon avenir est lié à celui de tous les Noirs du monde, et j'essaie, par tous les moyens possibles, d'adapter mes habitudes de pensée pour que leurs modes de vie ne me semblent ni bizarres, ni étranges, comme ils le sont aux yeux des Noirs de ce pays⁽¹⁾. Quand j'en aurai fini avec moi-même, un observateur capable de lire mes pensées et d'observer mes actes ne pourra plus croire que j'ai été élevé aux Etats-Unis, et encore moins que je viens de la classe la plus basse, celle du nègre à mentalité d'esclave.

Ton fils,

Geo.

Septembre 1964.

Chère maman,

J'ai comparu hier ; je dois dire que cela ne se présente pas tellement bien. Je pense qu'un de mes frères noirs m'a vendu. Tu sais, celui que tu as rencontré la dernière fois que tu es venue. Ils ont mentionné que je suivais des cours ; ils m'ont dit en long et en large d'obtenir un diplôme. Etait-ce sincère ? peut-être pas. Je ne le saurai de façon sûre que lorsque les résultats officiels arriveront, vendredi, cette semaine. Je te réécrirai à ce moment-là.

Lavera⁽²⁾ est venue me voir ce week-end et m'a dit qu'elle reviendrait la semaine prochaine. Je lui dirai samedi le résultat de la commission, elle peut te rejoindre. Mais il n'est nul besoin de tant s'inquiéter : si j'étais immédiatement relâché, il y aurait encore des formalités à accomplir qui prendraient des semaines.

Il y a des anniversaires cette semaine dans la famille. Bien que j'aie perdu toute sensiblerie, je sais que vous êtes encore attachés aux vieilles choses, aussi je remplirai mes devoirs conventionnels de civilité en te souhaitant la santé à l'occasion de ton anniversaire. Mais en fait, tu ne trouves pas que c'est un peu bête, ces petites expressions amicales : « Joyeux Noël », « Bonne Année », etc. Ils (les

(1) A cette époque, Jackson ne croyait plus à la possibilité, pour les Noirs américains, de devenir une véritable force révolutionnaire. Il souhaitait seulement sortir de prison et aller combattre pour Roberto en Angola ou pour Lumumba au Congo.

(2) La nièce de la mère de l'auteur.

Européens) ont réduit la vie à des formules bien ternes ; tous les sentiments naturels ont été perdus.

J'ai du travail à faire dans ma cellule, à bientôt.

Tendrement,

Geo.

Décembre 1964.

Cher père,

Tu as probablement raison dans ce que tu dis sur la position de maman. Si elle veut occuper le petit coin qu'on nous a laissé dans cette société, et s'en contenter, libre à elle ; moi, je ne fais que parler d'améliorations et de changements, d'une société qui serait, à mon humble avis, plus juste, qui amènerait davantage de progrès pour les gens comme moi ; mais remarque bien une chose : j'ai probablement l'air intolérant et impatient par moments, pourtant tout ce que je dis ne reflète que mon opinion, je ne donne pas de conseils.

Vois-tu, je vous comprends bien tous ; vous êtes affligés de ces principes qui ont de tout temps gouverné les idées et les habitudes des Noirs, ici, aux Etats-Unis. Je sais aussi comment nous en sommes arrivés à cette épouvantable décadence. Vois-tu, père, on nous a « éduqués » à accepter notre position de « boucs émissaires nationaux » et nous acceptons consciemment ce mensonge parce que nous supposons que la paix peut et doit être préservée à tout prix.

Les Noirs, ici, aux Etats-Unis n'ont pas l'air de se soucier de la qualité de leur vie ; ils sont seulement préoccupés de savoir combien de temps ils pourront tenir : quelle drôle d'idée, quand on pense qu'il nous est possible à tous de bien vivre, mais qu'il n'est au pouvoir de personne de vivre longtemps ! Ma sympathie la plus profonde et la plus sincère vous est acquise, à vous tous qui êtes incapables de résoudre vos problèmes, parce que vous manquez fondamentalement de cran. Les illusions ont complètement accaparé votre âme. Je me désintéresse de tous ces autres millions de Noirs, ici, dans cette vallée de larmes ; ils ont choisi eux-mêmes leur destin. Mais parce que toi et notre famille, m'avez toujours été proches, vous aurez part aux succès que je pourrais arracher à l'éternel ennemi. Jusque-là, je sais que c'est trop demander qu'espérer vous impressionner par la nouvelle doctrine que j'expose. Quand une chose est nouvelle, ou différente, les gens ont besoin d'en voir les fruits, d'en sentir les bienfaits avant de pouvoir en percevoir les mérites. Dans la lettre par avion que tu m'as envoyée, je ne vois pas encore très bien ce que tu veux dire, aussi je ne me précipiterai sur aucune conclusion, mais je dois dire que j'ai une singulière incapacité, qui est aussi ma plus grande force, mon premier principe : jamais, de toute ma vie je ne pourrai trahir mon sang ; l'amour de soi et des siens est la première loi de la Nature.

Ce que N. m'a fait en 1958 je ne pourrai jamais le lui pardonner⁽³⁾, je peux comprendre « pourquoi »

(3) « En 1958, je m'évadai de la prison du comté de Kern et luttais contre les flics, un "calibre 45 sans fumée" à la main tout le long du chemin jusqu'à ma ville natale. Je les semai à Chicago. Au

elle m'a vendu aux Blancs et je peux même expliquer pourquoi elle pensait bien faire ; mais je ne peux lui pardonner parce que, depuis ce temps-là, elle n'a pas appris combien elle avait eu tort, ni fait le moindre effort pour se défaire de ses sentiments complètement réactionnaires. Avec elle, c'est aujourd'hui comme hier. Elle trahirait une seconde fois si je la laissais faire. Tu sais que j'aime tendrement ma mère, et pour de multiples raisons ; toujours (et grâce à ton travail, bien sûr) elle m'a donné matériellement le meilleur de ce qu'elle pouvait ; mais elle m'a amèrement trompé sur les questions intellectuelles et spirituelles ; mon éducation, elle l'a mise entre les mains de l'ennemi héréditaire de ma race. C'est là une trahison de la pire espèce ; à cause d'elle, j'ai dû apprendre tout ce que je sais maintenant par essai et erreur. J'ai finalement réussi, mais regarde à quel prix ; je ne serais pas en prison aujourd'hui si elle n'avait pas toujours vu la vie en rose à sa manière, ou si tu avais eu la sagesse de me parler de mes ennemis, de me dire comment je pouvais obtenir ce dont j'ai besoin sans tomber dans leurs pièges. Elle n'arrête pas de me dire combien j'ai eu tort, et de me donner mauvaise conscience ; tout cela je le comprends maintenant ; mais, encore une fois, je ne peux lui pardonner car elle persévère dans cette attitude.

J'ai reçu les noix et le gâteau aujourd'hui, merci ! les chaussettes et les mouchoirs aussi.

Porte-toi bien,

Ton fils.

Décembre 1964.

Cher père,

Tout s'est bien passé ; pour le colis, ils l'ont apporté devant ma cellule et l'ont ouvert.

Maman m'a envoyé une carte avec, dessus, la photo de quelques Blancs. Elle ne peut sans doute pas se rendre compte que je ne veux rien avoir à faire avec son Dieu blanc.

Je suis encore au régime de l'isolement, dans cette cellule de trois mètres sur deux ; j'en suis sorti seulement deux fois depuis un mois que je suis ici, dix minutes chaque fois, pendant lesquelles j'ai eu la permission de me doucher. Est-ce que je t'ai dit ça ? ils m'ont assuré qu'on ne m'a pas même donné un rapport de mauvaise conduite : ils ont seulement « pressenti » que j'allais faire quelque chose de mal ; des soupçons comme toujours ; des suppositions, des accusations, jamais d'actes, comme cela devrait être.

La dernière fois où j'ai été dans une cellule comme celle-ci pendant trois mois, de février à mai (1964), c'était pour des raisons qui ne sont encore pas bien claires ! Je n'ai commis aucun délit sérieux en bientôt trois ans maintenant.

Tu sais que j'avais au moins 125 dollars sur moi quand on m'a arrêté en 1960 ; ils les ont pris, sans

bout de trois mois, les flics abandonnèrent leur poursuite. Je finis par me rendre à Harrisburg pour attendre le retour du demi-frère de ma mère, Amide Walker. J'espérais qu'il m'aiderait à quitter le pays. Pendant que j'attendais, ma tante apprit par ma famille de Californie que j'étais en fuite. Elle me dénonça et je fus repris. »

doute pour couvrir les 70 qui manquaient, à la suite du vol, aussi je me dis que je pourrais bien ne plus leur devoir grand-chose, et tu sais, en fait, j'en arrive rapidement à l'idée que je pourrais bien ne rien devoir à personne et que c'est même peut-être bien eux qui me doivent quelque chose. J'ai donné quatre ans et demi de ma vie, pendant lesquels j'ai dû accepter l'inacceptable, pour 70 dollars que je n'ai même pas pris. Je proteste, je proteste.

Si tu savais combien j'ai protesté, combien j'ai pris à cœur cette affaire. Et toi, maman, et tous les miens, vous auriez dû essayer de me convaincre que vous étiez de mon côté.

Les événements du Congo, du Vietnam, de Malaisie, de Corée, ceux qui se passent ici aux Etats-Unis, ont tous la même raison ; troubles, violences, luttes dans toutes ces régions proviennent tous d'une même source : les Européens, hommes mauvais, diaboliques, égoïstes, avides. Les théories abstraites qu'ils ont développées au long des siècles, en économie et en sociologie, prennent la forme qu'elles ont parce qu'ils commettent l'erreur de croire que le meilleur moyen pour un homme de s'assurer la sécurité, dans ce monde dangereux, est la possession d'une grande richesse « personnelle » et « privée ». Ils essaient d'imposer leurs théories au monde pour des raisons flagrantes d'intérêt personnel. Leur philosophie politique et économique se fonde sur l'égoïsme, le désir de possession, l'avidité, parce que tel est leur caractère. Ils n'arrivent pas à voir les mérites du socialisme ou du communisme parce qu'ils n'ont pas les qualités de la pensée rationnelle, la générosité et la grandeur d'âme nécessaire pour n'être qu'une « partie » du genre humain, une « partie » d'un ordre social, une « partie » d'un système. Ils ne peuvent comprendre que « De chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins » est la seule manière qu'ont les hommes de vivre ensemble en paix. Il existe une espèce de mouche qui ne vit que quatre heures ; si une de ces mouches (June Fly, c'est leur nom, je crois), si une de ces mouches était née à minuit dans l'obscurité et les ténèbres, elle n'aurait aucun moyen pendant sa vie de comprendre le concept de jour et de lumière ; c'est la même chose avec les Européens. Ce sont des hommes petits, avec leurs intrigues et leurs préjugés mesquins, « chez l'homme de peu, le poisson des petites pensées cause une grande tempête ; dans des esprits océaniques et magnanimes, les baleines de l'inspiration font à peine une ride » (Mao Tsé-toung).

George.

Février 1965.

Chère maman,

Je m'étais promis de ne plus t'écrire d'ici. Je ne prends la plume que lorsque j'en ressens le besoin ; mes sentiments n'ont pas l'air de te toucher. Tu sais, sans conteste, ce qu'ils sont : plus jamais je ne pense ni n'écris de trivialités ou de choses inconséquentes. J'ai oublié ce qu'est la joie ; il y a déjà longtemps que le dernier sourire a été arraché sans cérémonie de mon âme dévastée. J'écris à la

maison, à vous mes parents, mon sang, pour échanger avec vous sympathie et conseils ; j'essaie de vous éclairer dans des domaines où l'expérience m'a rendu plus averti. Mais je ne reçois en retour aucune compréhension. Les conseils qu'on me donne, si je les suivais, ne feraient que m'asservir un peu plus à la folie de notre temps. Mes conseils tombent dans des oreilles qui ne savent pas entendre !

C'est la raison pour laquelle je ne veux pas écrire, qu'est-ce que je peux dire de plus ? Il est clair que tu ne m'aimes pas quand tu refuses de m'aider de la seule manière possible, de la seule manière que j'attends : en me disant que j'ai raison et que tu me bénis. Tu vois, je suis franc, bien que je tienne compte de tes sentiments. C'est que je m'inquiète davantage encore pour ta vie. Il y a des choses qui se trament « aujourd'hui » qui pourraient te détruire complètement si, quand elles éclateront, tes sympathies sont du mauvais côté. Robert⁽¹⁾ est pareil, il fait semblant de ne pas ressentir ou peut-être il ne ressent honnêtement pas, les effets des circonstances que je tente de vous expliquer ; ses sympathies sont du mauvais côté. Dans son cas, je suis plus prêt à ne pas en tenir compte en raison de son manque complet d'éducation ; ses expériences passées ont été très limitées au point de vue scolaire ; il est innocent ; mais pas toi : bien que ton expérience n'ait pas été ce qu'elle aurait dû être, tu possèdes les rudiments nécessaires pour accéder à la vérité, si la vérité t'intéresse. Quand je considère ma propre expérience, payée au prix de ces terribles années, qui s'est ajoutée à ce que déjà vous aviez appris par vos propres moyens, que puis-je penser sinon qu'on m'a trahi ?... cette question pèse lourd pour moi.

Je ne le dirai jamais assez clairement, je veux être sûr que plus jamais la même chose n'arrive, à moi ou à ma descendance. Si on n'est pas avec moi, on est contre moi. Voilà ce que je pense.

Tu m'as laissé tomber, maman, je le sais. Je sais aussi que Robert n'a jamais eu d'opinion personnelle ; tu l'as influencé dans chacune de ses pensées depuis que tu le connais. C'est toujours toi qui as fait « marcher la machine ». Tu l'as desservi et aujourd'hui c'est Jon⁽²⁾ que tu dessers. Tu es une femme, tu penses comme une femme ; mais le monde est un monde d'hommes ; le monde actuel exige une pensée virile ; ta vision du monde est nécessairement féminine. « Comment pourrions-nous, moi, Robert, Jon, ou tout autre de nos semblables accomplir notre "mission" d'hommes si nous pensons comme des femmes ! » C'est ce qui se passe partout dans cette partie du monde ! Robert aurait pu être plus fort, il aurait pu avoir plus de temps, plus de liberté d'action, comme d'ailleurs mon grand-père et mon arrière-grand-père ; mais il n'en a pas été ainsi, ce n'est pas leur faute ; l'homme a toujours eu en partage les traitements les plus cruels et les plus répressifs parce qu'il n'a pas,

comme la femme, la possibilité innée de se défendre par la tendresse. Comprends-moi une fois pour toutes ; je n'en dis pas plus là-dessus ; en moi, tu as conçu et Robert a engendré un homme.

Rien ne peut changer ma résolution, ne tente rien de plus ; je vais me donner tout entier à cette œuvre, et si la victoire doit m'être donnée, toi et les tiens, vous vous devez de vous ranger à mes côtés au lieu de chercher à m'écraser et à m'étouffer.

Robert me dit que tu es malade. De quoi souffres-tu ? Je sais bien qu'un souhait ne peut t'être d'aucun secours, mais par tous les dieux, je souhaite et espère que tu ailles bien. L'avenir recèle encore beaucoup de maux et de larmes et je suppose que certains s'abattront sur moi, mais mon sort ne peut que s'améliorer en comparaison de ce qu'il est aujourd'hui.

Porte-toi bien.

Ton fils.

12 mars 1965.

Chère maman,

Ce que tu dis tient la première place dans mon esprit et dans mon cœur. Non, je ne suis ni trop viril, ni trop savant pour dire que je vous aime toi et les autres avec une dévotion et un dévouement qui ne feront que grandir jusqu'à ma mort ; et il est inutile de dire que tout ce qui pourra vous faire plaisir et qu'un homme est capable d'accomplir, je le ferai. Et je le dis avec confiance car je suis certain que jamais vous ne me demanderez de vous plaire au prix de ma liberté d'esprit et de ma dignité. Je ne voudrais pas vivre si je devais perdre ces deux dernières choses, qui sont tout ce que je possède encore.

Toute confiance placée en moi, maman, est bien placée ; ça n'est pas du simple bavardage, ou de la vantardise ; car si nous devons jamais surmonter les barrières qui nous séparent et arriver à retourner la situation en notre faveur, il y a un certain nombre de points sur lesquels nous devons être d'accord. Tu dois m'écouter. J'ai essayé de te dire quelque chose, cesse de fermer ton esprit à mes paroles. Mes cheveux commencent à devenir gris et je ressemble déjà à un vieil homme. Mes efforts les plus acharnés, jusqu'ici, ont tous manqué leur but ; cela ne me fait pas particulièrement de bien. Cependant je sais, aussi sûr que le jour succède à la nuit, que je gagnerai la dernière manche. C'est toujours celle que je gagne, celle qui compte vraiment.

J'ai le sentiment que tu comprends la situation mieux que la plupart de ceux qui mènent le même genre de vie que toi. Tout ce que je te demande, c'est de m'écouter et de réfléchir à ce que je dis. Ne me lis pas avec distraction ; pense à ce que je dis en fonction du passé et de cette possibilité encore indéfinie qui est notre avenir. Je ne suis pas seulement un « condamné », un « nègre » parmi tant d'autres ; je suis quelqu'un qui t'aime vraiment, quelqu'un qui a observé les choses avec un œil exercé et une mémoire photographique. Mais d'abord laisse-moi éclaircir un point de détail. Robert n'a jamais rien dit sur toi de désagréable ou qui te

⁽¹⁾ Il s'agit ici de son père dont il appelle indifféremment Père, Lester ou Robert. (N.d.T.)

⁽²⁾ Jonathan, le jeune frère de George Jackson.

déprécie. Chacune de ses lettres exprime un profond souci de ta santé ; et c'est à moi ou à lui-même qu'il s'en prend ; jamais aux vrais responsables. Il a le sentiment de nous avoir déçus, toi, moi, tous les autres, et il essaie par tous les moyens de savoir si moi aussi je le lui reproche. Mais moi, bien sûr, je ne lui reproche rien, pas plus qu'à toi ou à moi-même ! Les plaies sociales qui ont causé notre misère et notre malheur, je les mets carrément sur le dos des vrais responsables : ceux qui sont aux commandes !

C'est principalement de cela que je vais parler maintenant, et pour traiter ce sujet, j'écrirai deux lettres, celle-ci et une autre ce soir. Celle-ci doit naturellement être lue d'abord pour que les idées se suivent dans un ordre logique⁽¹⁾.

Je vais faire exactement ce que tu me dis, et faire montre de bonne conduite ici. Je n'ai jamais levé la main contre quiconque — depuis que je suis un adulte, s'entend — sauf en cas de légitime défense, mais il est vrai qu'il y a eu une part d'agressivité dans la manière dont j'ai vécu ces incidents. J'aurai toujours à défendre ma personne, mais je te promets qu'à moins d'une menace directe contre ma vie, je n'aurai plus jamais ici le moindre ennui. Pourtant tu ne connais rien de ce monde féroce. Tu y as échappé en abandonnant libre arbitre et liberté de pensée ; tu as préféré vivre tranquille en te conformant aux désirs de ceux qui tirent les ficelles. De ce fait tu ne sais pas combien il est difficile de vivre en paix, même un instant, avec ceux qui idolâtrèrent la violence, méprisent la paix et l'harmonie.

George.

12 mars 1965.

Chère maman,

Je vais essayer de faire ce que tu m'as conseillé. Je sais que c'est ce qui vaut le mieux à ce stade du petit jeu. Mais si j'échouais il ne faudrait pas dire « Geo est un vaurien ». Tu dois essayer de comprendre qu'aujourd'hui, tout comme autrefois, d'autres considérations, d'autres influences, entrent en ligne de compte dans les événements qui décident de la tournure de notre vie.

T'es-tu jamais demandé pourquoi, toi, moi, et tous nos semblables, avons perdu si vite notre identité ? Cela fait à peine soixante-quinze ou quatre-vingts ans que les derniers Noirs ont été amenés ici ; trois générations au plus ; ce n'est pas assez pour expliquer une perte aussi totale. Aucun peuple n'a été déraciné comme nous l'avons été, et en si peu de temps. Je ne sais même pas mon nom. T'es-tu jamais posé ces questions ? La réponse est dans le fait que nous avons perdu toute prise sur les circonstances qui entourent notre vie. On a fait de nous des étrangers à nos propres sources, on nous a isolés ; on nous a remodelés pour nous adapter à des formes nouvelles, à des fonctions définies.

Jamais on ne s'est soucié de considérer que nous pourrions être autre chose que ce à quoi on

nous a destinés dès le début. (Je demande l'électronique ou le dessin industriel, on me répond d'être réaliste.) Tu dois saisir, comprendre pleinement que nous n'avons que peu ou pas de prise sur nos propres vies.

Tu dois cesser de te torturer toi-même avec l'idée que tu as commis une faute à quelque moment ; tu n'as commis aucune faute, tu as été trahie par l'histoire, par des événements et des hommes sur lesquels tu n'as aucune prise ; c'est seulement quand tu auras compris cela que tu pourras accomplir les changements qui apporteront à notre vie un but et une valeur. Il nous faut prendre en main notre sort. Je l'ai dit cent fois à Robert, mais cela ne lui fait aucun effet ; il me réécrit exactement dans le même style qu'avant. C'est tout simplement qu'il n'a pas le bagage intellectuel suffisant. Consentiras-tu à examiner à fond la question, à la penser et à lui expliquer ? A ma naissance, je ne savais très exactement rien. Et je n'ai eu personne, personne pour m'expliquer les choses vraiment importantes. Les systèmes scolaires sont « arrangés » pour apprendre aux jeunes « ce qu'on doit penser » et non « comment » penser.

Robert n'a jamais eu le temps même de dire bonjour ; et aucun de vous n'en savait assez pour m'apporter quoi que ce soit, de toute façon, parce que vos parents ne savaient rien.

Ne vois-tu pas que cela nous mène à la véritable source du mal : l'aliénation et le délaissement, la pression extérieure, le système et ceux qui le soutiennent ? Robert n'en savait pas plus, tu n'en savais pas plus et moi non plus ; aussi il faut se tourner vers ceux dont la mission est d'assurer une meilleure répartition des biens de la société.

S'il existe un Dieu « bon », alors il y en a qui doivent en appeler à sa miséricorde : miséricorde pour abandon de poste et manquement à leur devoir.

Je n'ai besoin ni de Dieu, ni de religion, ni de croyance ; j'ai besoin d'une prise sur les facteurs qui déterminent la promotion de nos intérêts. Et pour ça, j'ai besoin d'un soutien loyal et inconditionnel de ma mère, de mon père, de mes frères et de mes sœurs. Tu as besoin de Robert, j'ai besoin de lui, il a besoin de toi pareillement ; tous, nous avons besoin les uns des autres.

Les façons de sentir et d'agir qui ont réglé nos relations dans le passé sont un défi à la nature sans précédent. Depuis quand le sang n'est-il plus le plus profond et le plus indestructible des liens ? Nous devons nous tourner les uns vers les autres ; détruire, dans la confiance et dans l'amour, les barrières qui nous séparent. Je suis engagé, je ferai tout ce que j'ai à faire, je suis prêt à tout. Aide-moi, quand tu peux, de la seule manière possible : en essayant de comprendre.

Je ne veux pas de paquet cette année. Economise l'argent, économise autant que tu peux. Ma vie est très dure en ce moment et le simple fait de survivre est déjà une épreuve, mais j'entrevois quelque chose de mieux. C'est vague, c'est au

⁽¹⁾ Le règlement des prisons, en Californie, limite la longueur des lettres des prisonniers aux deux faces d'une feuille normale réglée de 21 cm sur 28 cm.

mieux une possibilité, mais je connais un lieu, un refuge, où l'on peut vivre et aimer.

George.

16 mars 1965.

Cher père,

J'ai passé les examens terminaux à l'école, et j'ai utilisé tout le temps disponible pour étudier ; c'est pourquoi je n'ai pu écrire comme j'aurais dû, mais excuse-moi. Ils sont finis maintenant et j'ai bien réussi. Je passe devant la commission la semaine prochaine.

Je ne savais pas au sujet de L., de son mari, je veux dire. C'est vraiment moche, elle n'a pas l'air d'avoir de la chance dans ce domaine ; elle m'a dit que le mari qu'elle avait avant était encore pire. Puisque c'est ainsi, je ne peux lui en vouloir, mais, comme tu dis, elle aurait dû s'expliquer. Les gens sont bizarres, vraiment, lorsqu'il s'agit d'argent. Rien de tel que les problèmes d'argent pour mettre à l'épreuve le caractère de quelqu'un. Les heurts et les tensions provoqués dans cette société par la folie de l'argent sont suffisants pour détruire l'esprit le plus pur. Les hommes sont si complètement absorbés par la nécessité de gagner leur vie que toute leur existence est modelée et dominée par le système de production.

Je suis vraiment très fatigué, papa. Quand j'obtiendrai ce dont j'ai besoin pour travailler, rien ne pourra m'empêcher de rentrer à la maison. C'est là que j'investirai mon argent, mes ressources et mes talents ; mes efforts se dirigeront là où ils seront appréciés ; mes impôts iront à un ordre et à un système de gouvernement qui, en retour, me protégeront, moi et mes intérêts ; jamais, tant que je serai un homme, je ne me compromettrai avec la tyrannie. Il y a un certain nombre de choses qui signifient pour moi plus que la vie. Bien qu'il me faille penser à l'avenir et faire des plans, je ne peux pas, je ne dois pas, pour demain, abandonner ce que je possède aujourd'hui. Je peux compenser cette dépression morbide qui gagne chaque jour un peu plus mon esprit. La lueur pâle et presque imperceptible du futur peut encore se matérialiser et disperser les ténèbres d'abrutissement dans lesquelles je suis complètement plongé.

On m'a volontairement tenu dans l'ignorance. On m'a appris ce « qu'il fallait penser » mais non « comment » on pense ; j'ai été mis à l'épreuve de la faim, de la soif, de l'insulte et d'autres indignités sans nombre. Et, maintenant, voilà que la menace vient même des miens ; leur manque de compréhension, leur adhésion obstinée à des formes inefficaces d'action et de pensée est un obstacle à mes plans. Peut-être parviendrai-je à le surmonter, mais seulement si je suis fidèle à ma vocation ; je dois obéir aux impératifs de mon esprit.

Donne mes souvenirs à tous,

Ton fils.

30 mars 1965.

Cher père,

Cela fait une semaine que je n'ai ni lu, ni étudié. J'ai passé tout mon temps à réfléchir. J'espère que vous allez tous bien. Je pense très souvent à mon passé. C'est parfois pénible, mais il le faut. Je m'efforce de ne pas me laisser abattre par le souvenir de mes erreurs passées, bien que certaines soient presque impardonnables. Si quelques petites victoires ne venaient s'y entremêler, ma confiance en mes capacités serait irrémédiablement ébranlée.

Bien que je sache que je suis une victime de l'injustice sociale et de la pression économique, bien que je comprenne quelles sont les forces qui conduisent les gens comme nous dans les prisons ou les asiles psychiatriques, je ne peux m'empêcher de penser que j'ai commis une erreur quelque part. J'aurais pu faire encore bien pire. Tu sais que parmi nous, les gens réagissent de façons différentes à ce néo-esclavage. Certains abandonnent la patrie et passent de l'autre côté. Ils adhèrent à quelque Eglise chrétienne et réclament à grands cris l'intégration. Ce sont ceux qui doutent le plus d'eux-mêmes. Ils sont les plus faibles, les plus difficiles à rallier à notre nouvelle doctrine. Certains se sont mis à boire ou à se droguer dans l'espoir de trouver quelque soulagement à leurs maux. J'en ai entendu dire : « Pas d'espoir hors de la drogue. » Certains se sont engagés comme concierge, groom, portier d'hôtel, cuisinier, liftier, chanteur, boxeur, joueur de base-ball ou peut-être amuseur dans quelque spectacle de second ordre, et ils affirment que tout va pour le mieux. Ils pensent que, puisqu'il en a toujours été ainsi, cela doit continuer. Ce sont les fatalistes ; ils sont là pour servir, pour distraire, et ils trouvent des justifications.

Et puis il y a ceux qui résistent et se rebellent mais ne savent ni comment, ni pourquoi, ni contre qui, ni contre quoi exactement il faut passer aux actes. Ils ont le sentiment de leur condition, mais il leur manque la lucidité. Ce sont les plus infortunés car ils finissent là où j'ai fini. En employant des demi-mesures, ils échouent lamentablement à réaliser une véritable amélioration de leur condition et ils tombent victimes du courroux et de la puissance des organismes de répression. Crois-moi, tous les coups bas de l'hypocrisie et de la brutalité sont mis en œuvre, sans honte, sans honneur, sans humanité, sans frein, pour convertir ou détruire le rebelle. Crois-moi quand je dis que je commence à être las du soleil. Je suis par nature un homme doux, j'aime les choses simples de la vie, la bonne nourriture, le bon vin, un livre intéressant, la musique, les jolies femmes noires. Une promenade sous la pluie, un soir d'été à Harisburg, étaient pour moi des satisfactions. Tout cela est fini pour moi, toute la gentillesse typique de l'homme noir a été extirpée sans cérémonie de mon âme. Toutes les épreuves et tous les coups que m'a infligés cette société de possédants et de miséreux ont fait naître en moi une flamme qui ne s'éteindra pas, qui ne fera que grandir jusqu'à ce qu'elle ait détruit mes bourreaux ou moi-même. Tu ne comprends pas cela, mais il faut que je te le dise. Peut-être quand tu te souviendras, dans

dix ou vingt ans, de ce que je dis aujourd'hui, tu comprendras. Je ne conçois pas la vie de la même manière que toi ou que la plupart des hommes noirs de ta génération ; peu m'importe de vivre longtemps : ce qui compte pour moi, c'est de savoir comment je vis, de vivre dans le vrai et dans le bien. Nous pensons que, pour rester des hommes, nous devons cesser de travailler pour rien, de rivaliser avec notre prochain pour les petits avantages qu'ils nous permettent d'avoir, cesser de vendre nos femmes, de permettre qu'elles soient possédées ou manipulées contre leur volonté, cesser de laisser aux mains des barbares l'instruction de nos enfants, cesser de parler la langue, de porter les vêtements, de suivre les coutumes de nos ennemis et, en tout cas, cesser de tendre la joue gauche.

George.

18 avril 1965.

Cher père,

As-tu reçu ma lettre du 11 avril, dimanche dernier. J'ai bien peur que tu ne l'aies pas reçue car j'y ai développé des questions importantes d'une façon presque trop directe⁽¹⁾. Je l'ai fait avec l'idée que, si on la laissait te parvenir, tu aurais connaissance de ces événements singuliers qui semblent se jeter sur moi, pleins de menace et de mal, de toutes les directions à la fois.

Ils vont m'envoyer bientôt à Folsom, à ce qu'ils m'ont dit, l'accusation d'attaque à main armée a été portée devant le procureur. Il va à son tour la déférer à un jury qui déclenchera alors ce qu'on appelle les « procédures légales » contre moi. Permits-moi de te dire que tout ça est un coup monté bien conçu pour me faire peur, et peut-être même pour me faire tout le mal qu'ils peuvent sans trop alarmer ou indigner ceux qui m'entourent, toi y compris. Ils veulent probablement nous montrer, à moi et à tous ceux qui m'entourent ici, combien je suis impuissant entre leurs mains ; mais ils doivent le faire sans déclencher ces sentiments d'insécurité qui, chez le petit peuple, ne servent qu'à déclencher des actes destinés à changer les conditions ou les circonstances qui menacent non seulement leur bien-être mais leur existence même.

Ainsi, si moi ou l'un de mes pareils devait recevoir le coup « fatal » ce serait par accident : crise cardiaque et pas empoisonnement, malnutrition et pas tabassage, suicide par pendaison et pas mort par blessures de balles, ou « procédures légales » et pas sales tours.

Mais j'ai beaucoup à dire sur ce qui me concerne, en dépit de leurs désirs. La peur, cette émotion qui raidit et paralyse l'esprit de la plupart des hommes, les rend incapables de se défendre au moment de l'épreuve, est chez moi complètement absente. Je pourrais assister à ma propre perte avec autant de détachement et d'indifférence que si c'était la leur. Le prix de la vie est la mort. J'ai écrit bien des pages

⁽¹⁾ Toute la correspondance de Jackson devait être soumise à la censure rigoureuse de la prison. Beaucoup de ses lettres furent complètement détruites ou mutilées. Seules les dernières lettres à son avocate ne furent pas censurées.

dans le livre de la vie malgré mon jeune âge, et j'ai l'intention d'en écrire encore bien d'autres. Je m'en sortirai comme je l'ai toujours fait. Je verrai le Ghana, un jour.

Folsom est une meilleure prison que celle-ci. Il y aura beaucoup de prisonniers plus âgés, plus stables et moins portés à s'occuper des affaires des autres. Je peux aussi y obtenir plus vite un pardon, ou un transfert à une prison moins sévère.

Sur l'accusation d'attaque à main armée, je ne crois pas qu'ils me condamneront, peut-être qu'ils ne feront même pas de procès. Il faudrait que le procureur accepte d'instruire l'affaire, puis que le grand jury soit persuadé de prendre en considération les témoignages qu'ils pourront prétendre avoir réunis contre moi.

Donne mon souvenir à maman.

Adieu.

Ton fils.

9 juin 1965.

Cher père,

Nous pouvons dépenser ici vingt-cinq dollars par mois à la cantine en articles de toilette, épicerie et nourriture. Mais nous pouvons dépenser n'importe quelle somme pour faire venir par la poste des choses telles que livres, machines à écrire, cours par correspondance. J'ai dépensé à acheter des livres ce que tu m'as envoyé. Beaucoup de livres qui m'intéressent et sont importants pour moi ne peuvent s'obtenir ici à la bibliothèque.

Tout ce que tu m'envoies comme argent constitue un bon placement ; le remboursement viendra aussitôt après la fin heureuse de nos combats.

Mao Tsé-toung, chef du parti communiste chinois, a écrit beaucoup d'ouvrages sur la politique et la guerre. Vérifie, s'il te plaît, les titres exacts de ses livres, note les noms des éditeurs et les prix. Vois aussi combien coûte l'*Encyclopédie africaine* de William Du Bois, de combien de volumes elle se compose, qui l'édite. Il est très important pour moi de connaître le nom et l'adresse des éditeurs car, si je veux me procurer ces livres avec de l'argent, il faut que j'indique tout cela. Avec la lecture et l'étude des principaux ouvrages de ces deux auteurs, j'atteindrai le sommet de ma formation, une culture véritable. Du Bois était un pur et simple idiot dans sa jeunesse mais, en conclusion de sa vie mouvementée, il a refusé cette existence de corvées, de privations et de larmes pour aller rejoindre ceux de sa race. Il a quitté les Etats-Unis, il est allé au Ghana et il a écrit l'*Encyclopédie africaine*.

Il est difficile, très difficile, de réunir des renseignements authentiques sur notre histoire et nos façons de vivre. Les mensonges, les demi-vérités et la propagande l'ont complètement emporté sur les faits. Nous n'avons aucune notion de ce qu'est véritablement notre héritage. Notre statut économique a réduit nos esprits à un état d'amnésie. Le jeune Noir qui sort du collège ou de l'Université est aussi ignorant, aussi inculte, que le manoeuvre blanc. En ce qui concerne les réalisations pratiques,

il a même régressé sur ce qu'il était en entrant, car il n'a appris que les attitudes et les expédients du serpent, plus quelques mensonges formulés avec élégance. La culture régante refuse de nous laisser savoir ce que nous avons apporté à la civilisation dans nos pays autrefois. Elle refuse de reconnaître et d'apprécier notre habileté et notre force, ne nous accorde que quelques-uns des fruits de notre travail. Tout cela laisse en nous un vide, un creux, une lacune, que ne tarde pas à combler la haine. Je me suis engagé à fond pour jusqu'au jour où j'aurai droit au repos du guerrier. Les actes de cupidité et de barbarie de la culture régante auront tôt fait d'enseigner à celui qui ne s'engage pas que toute compromission avec l'ennemi est impossible. Nos deux destins vont en sens opposés, sont voués à la collision. Je suis prêt à tous égards, je n'ai rien, je ne peux rien perdre.

George.

Juillet 1965.

Lester,

Je t'écris cette lettre pour t'informer que ceux qui me gardent ici ont lu la lettre que tu m'avais envoyée. Ils l'ont lue avec un sourire de satisfaction et de triomphe. Tu es la victime d'une grave illusion, maintenant je dois l'admettre. Tu ne pensais pas qu'ils me le feraient savoir, n'est-ce pas ? Tu te trompes lourdement. Ils m'ont laissé la lire. Apparemment, le moindre fonctionnaire l'avait déjà lue, à ma grande honte. Car cela avait l'air sorti tout droit de *La Case de l'Oncle Tom* de Stowe.

Et cette lettre ne m'a pas seulement mis dans l'embarras. Elle m'a aussi fait mettre dans une cellule blindée.

Est-ce possible ? Est-il vraisemblable que tu ne saches pas que dire à ces gens que j'étais « résolu à me supprimer » (pour employer tes propres termes) pourrait me causer des ennuis ? Es-tu borné au point de « rapporter », après m'avoir rendu visite, que je suis résolu à me supprimer violemment, en croyant que cela ne me causera aucun ennui ?

Je vous ai toujours respectés et aimés, vous mes parents, et je me suis détesté moi-même ; j'ai pleuré des larmes amères de repentir quand, du fait des circonstances et des conditions de notre vie — je ne comprenais pas à ce moment-là — je vous ai laissés tomber. Et même quand j'ai découvert la véritable source de mes maux, quand j'ai compris que c'était l'ordre social qui, par ses insuffisances et son mépris de nos intérêts, était cause de mon sentiment de frustration, je vous ai pardonné de ne m'avoir pas préparé, pas prévenu ; d'avoir fait comme si ce monde était le meilleur des mondes possibles. Je vous ai pardonné de m'avoir égaré, je vous ai pardonné ce truc de l'école catholique ; j'ai essayé de comprendre les raisons de votre conduite d'échec et de votre loyauté à des institutions contraires aux intérêts des Noirs.

J'ai voyagé un peu partout dans ce pays et un peu au Mexique. J'ai rencontré des milliers de personnes et j'ai eu des échanges avec elles. J'ai beaucoup lu sur les théories socio-économiques et

politiques et sur les problèmes de développement, tout cela en rencontrant de vives résistances de tous côtés. Mais je savais qu'un jour je trouverais ce que je cherche : la réponse à quelques-unes des questions qui remplissent mon esprit de confusion, de souci et de crainte ; j'ai tenu le coup en dépit du conformisme stupide que je voyais en vous. Maintenant, je suis arrivé à une lucidité peu répandue chez les Noirs ici aux Etats-Unis (à cause du système d'éducation). L'intérêt que je vous porte m'incite à tenter de vous faire partager les bénéfices de mon expérience et de mes observations ; ma récompense est de me faire traiter de fou ! Merci pour la confiance dont tu as honoré les gardiens en envoyant cette lettre. Je ne l'oublierai jamais ! Toute ma jeunesse, tu m'as trahi. Comme je l'ai dit, je pouvais pardonner. Il est possible que tu ne te sois pas rendu compte, mais voilà maintenant deux ans que je t'explique. Je t'ai donné ce que j'avais de meilleur, et tu m'as rejeté, tu m'as préféré mes ennemis ! Par ce dernier geste, tu as trahi mon intérêt le plus cher, alors même que je t'avais recommandé de « ne pas en dire un mot ». Je ne te le pardonnerai jamais ; et même si nous vivions éternellement, plus jamais je ne pourrais avoir confiance en toi ; tu as complètement manqué de jugement. Prendre parti contre ton fils ! Tu l'as fait en 58 et aujourd'hui tu recommences. Il n'y aura pas de troisième fois. Cela me coûte trop cher : père contre fils et frère contre frère. C'est vraiment ignoble. Tu es un homme malade.

George.

Juillet 1965.

Cher père,

Je me creuse la tête pour savoir pourquoi nous essayons si fort de suivre l'exemple de cette « clique », et pourquoi nous sommes si impressionnés par son apparent savoir-faire. Un simple coup d'œil sur son histoire montre que celle-ci n'a été qu'une interminable guerre. A aucun moment de l'histoire européenne, on ne trouve une période de paix et d'harmonie ; chaque moment de son passé a été employé à anéantir la civilisation par la guerre, la destruction, la maladie et la famine. Cite-moi une date à partir de l'âge des cavernes et je te dirai quelles étaient les tribus en guerre, contre nous ou entre elles. La totalité de l'existence du monde occidental, ici aux Etats-Unis, a été consacrée à une même longue guerre, contre des peuples différents. C'est la seule chose qu'ils comprennent, la seule chose qu'ils respectent, la seule chose qu'ils sachent bien faire. Et tu acceptes ces mécréants comme les architectes dont les plans devront guider notre futur ! Si c'est comme ça, il faut nous séparer, et il vaut mieux le faire tout de suite, avant que les ennuis commencent.

Oui, mon ami, je me rappelle tout, et en particulier la raison pour laquelle Delora et moi avons dû passer l'été et l'hiver à Harrisburg ; je me rappelle le tas d'ordures derrière notre maison rue Racine ; maman qui devait laver et tordre le linge à

la main quand elle était enceinte de Penny⁽¹⁾ et de Jon, pendant que la patronne, une grosse mémère à cheveux roux, la regardait, assise sur son derrière ; je me rappelle comme les gens me paraissaient bizarres quand finalement je suis entré à l'école Skinner ; tu n'as jamais su pourquoi j'ai failli me faire tuer le premier jour ; moi, oui. Je me rappelle comment, à cause du prix du loyer et de la rareté des vêtements, nous étions misérables et en haillons ; tous nous avions faim, sinon de pain... de cette autre chose qui rend la vie supportable. Toi et maman, après votre installation, ne sortiez jamais pour vous distraire. Et tous les habitants de Warren Boulevard savent comment tu me battais tout le long du chemin jusqu'à la maison quand nous avons joué au base-ball dans l'impasse. Robert, ne sens-tu pas comme les mots sonnent faux dans ta bouche quand tu parles de « la bonne vie », ou de la liberté des adultes ; je sais que tu n'as jamais été libre, je sais que rares sont ici les Noirs qui l'ont jamais été ; les formes de l'esclavage n'ont fait que changer quand ils ont proclamé en chantant l'Emancipation. Les Noirs ont cessé d'être un cheptel pour subir l'esclavage économique. Si tu pouvais voir certains des Noirs que je rencontre ici, et leur parler, tu comprendrais immédiatement ce que je veux dire et tu verrais que j'ai raison. Ils sont tous « moyens », ils ont tous le même passé et sont tous ici pour la même raison : ils voulaient se procurer de quoi manger ; environ 70 à 80 % des crimes commis aux Etats-Unis sont perpétrés par des Noirs : « La seule raison à cela est que 98 % d'entre nous sont des économiquement faibles et vivent dans une amère et abjecte misère ! »

Il faut que tu renonces à voir « la vie en rose », que tu cesses de faire semblant ; le mal qu'on nous a fait est total. Qu'est-ce que je ressentais, à ton avis, quand je te voyais rentrer à la maison, chaque jour un peu plus abattu que la veille ? Qu'est-ce que je pensais quand je voyais ton visage s'assombrir, quand je te voyais comprendre peu à peu que tes efforts les plus acharnés ne rimait à rien, à rien ; je peux compter sur mes doigts les fois où tu as réussi à t'arracher un sourire.

George.

Août 1965.

Cher père,

Je me suis habitué à dormir cinq heures et à faire une heure et demie d'exercice par jour ; le reste de mon temps est partagé proportionnellement entre mon travail et le peu de distraction que je peux me donner ici ; sur ce sujet, il n'y a pas long à dire : un petit roman facile ou la radio. L'expérience semble avoir de bons résultats ; je me suis débarrassé à la fois de ma tension nerveuse et de mon désordre émotionnel.

J'espère que tu n'as pas trop d'ennuis avec tes soins dentaires. Il faudra que, moi aussi, je fasse soigner mes dents, quand je sortirai d'ici. Plus je porte les chaussures que tu m'as envoyées, plus

elles sont confortables. Tu devrais en essayer de pareilles. Moi, évidemment, je n'ai pas bien long à marcher ici, mais je fais au mieux avec ce que j'ai. C'est en marchant que je réfléchis le mieux, aussi je parcours mes petits trois mètres avec pas mal de constance, par moments.

Je pensais hier combien j'étais tombé bas, combien ils m'avaient ôté de liberté « physique » (j'ai encore ma liberté d'esprit), et combien étaient peu nombreux les plaisirs de la vie auxquels j'avais goûté ; les ennuis, les difficultés, la peine ont rempli ces vingt-quatre années ; vingt-quatre ans sans un moment de satisfaction spirituelle. Pour nous, c'est toujours pour demain ; demain, nous aurons assez d'argent pour manger mieux ; demain, nous pourrions acheter ce vêtement qui nous manque, rembourser cette dette. Demain n'arrive jamais vraiment. « A ceux qui ont, il sera donné davantage ; à ceux qui n'ont pas, sera ôté même ce qu'ils ont. » Je n'aime pas cette vie, je ne peux me réconcilier avec elle ou trouver une justification rationnelle au fait qu'on m'ait traité ignoblement, écrasé, comme si c'était dans l'ordre naturel des choses. Au départ, la vie n'était au mieux qu'une ombre nébuleuse, une vague contingence, le plus ténu des possibles. Mais les hommes en général (moi y compris, très certainement) étant, au mieux, d'ignobles imbéciles, ont rendu nulles et non avenues les faibles chances qu'il y avait d'aimer et d'apprendre ! Mais je refuse de m'exciter sur mon passé ou sur notre futur.

Tu sais que l'élite qui détient le pouvoir aux Etats-Unis — les 7 % qui possèdent et font marcher le pays et qui influencent la politique du reste du monde européen — veut attaquer et détruire la Chine dans les quatre ou cinq prochaines années. La Chine est devenue trop forte, elle influence trop profondément le monde afro-asiatique par sa philosophie anti-occidentale (autodétermination et indépendance économique). Parmi les obstacles que rencontre cette élite au pouvoir, il y a d'abord la présence de quelques groupes dissidents, chaque jour mis en échec et dont on manipule l'opinion au moyen de l'information ; la seconde et la plus importante force qui interdit une tentative contre la Chine « maintenant » est l'agitation intérieure et l'atmosphère presque révolutionnaire des ghettos noirs dans toutes les grandes villes américaines. Est-ce que tu sais compter ? Est-ce que tu vois ce qui pourrait bien être en train d'arriver ici ? Ils ne peuvent attaquer la Chine si les Noirs, ici, aux Etats-Unis, ne soutiennent pas leur effort de guerre. Et qu'est-ce qui se passerait si une voix noire dénonçait la guerre ? Beaucoup de Noirs suivraient. Que se passerait-il si un grand nombre de Noirs refusaient de se battre, ou de fabriquer des armes, ou même, tiens, essayaient de semer la subversion dans l'effort de guerre américain ? Rappelle-toi les Juifs d'Allemagne ! D'après ce que j'observe ici, où ils n'ont pas besoin de cacher leur mépris, nous nous approchons de cette éventualité.

George.

⁽¹⁾ La plus jeune sœur de Jackson.

Chère maman,

J'espérais que tu m'écrirais pour m'accuser réception de ma dernière lettre. J'espère que tu ne te tracasse pas trop de ce que ma libération ait été encore retardée ; cela me cause à moi suffisamment d'inquiétudes ! J'espère que ta santé, pour le moins, n'empire pas. Je serai avec toi aussitôt que possible ; je me suis comporté correctement ici depuis déjà quelque temps et compte faire aussi bien pendant le reste de cette année 66 ; ainsi en décembre ils me laisseront partir. De toute façon, ils me l'ont promis. Je n'ai pas une ombre de confiance en ce qu'ils disent, mais il faut espérer.

Je suis avec les autres détenus maintenant. J'ai été relâché du centre de redressement aujourd'hui (pour bonne conduite) et j'ai devant moi un bon programme qui devrait les amener à considérer mon pardon.

L'expérience m'aura appris une chose : ne plus jamais m'attendre à de la pitié, ne plus jamais espérer la justice. Toute pitié est fallacieuse. Ma dernière illusion s'est dissipée ; dorénavant je sais comment m'en sortir : ne rien demander au destin, ne rien donner.

Ce que tu m'as dit au sujet de Frances m'a tourmenté pendant une semaine. Il y en a qui n'y arrivent jamais ; quelques-uns d'entre nous ont glissé trop bas pour jamais remonter la pente. Ce type le regrettera longtemps, je te le promets, très longtemps. Ici et en ce moment précis, nous autres, en tant que peuple, nous n'avons rien, absolument rien, sinon ce que nous sommes les uns pour les autres, un peu d'air frais, le bleu et l'or du jour, l'argent de la nuit, une conscience claire et la promesse de jours sans nuages ; mais certains ne profitent pas assez de ces choses ; ils ne comprennent pas la nature de notre condition et commettent des crimes impardonnables, des crimes contre nature, qui leur défendront finalement d'avoir leur part des bienfaits que nous apporterons la libération de demain. Un requiem sera chanté sur tout ce monstrueux désordre.

Tiens-moi au courant, s'il te plaît, de tout nouveau développement à ce sujet. Aide Jon à devenir un homme.

Porte-toi bien.

George.

3 mars 1966.

Chère maman,

Cela me fait toujours plaisir de te lire, bien que cela me chagrine de savoir que tu ne vas pas bien. Il faut tenir bon et les choses finiront par s'arranger ; pas de « si » ou de « mais », la route reste ouverte. Je ne parle pas seulement d'espoir, je sais qu'il y aura pour nous une vie meilleure, je sais ce que nous pourrions obtenir et de cela je compte revendiquer pour nous la part du lion.

Tu as, bien sûr, raison dans ce que tu soutiens. La femme noire a été, ces cent dernières années, la seule force qui nous a liés et maintenus ensemble. C'est elle qui a encaissé la plupart des coups, subi les pires peines de la vie d'esclave. Les hommes ne

savent rien trouver de mieux que le maquereautage, le jeu ou le vol sordide ; j'ai entendu des hommes se vanter de « soutenir » des femmes noires, ou de recevoir de l'argent de femmes à l'Assistance. De telles choses, je les trouve odieuses, dégoûtantes, tu as raison ; les hommes noirs se sont montrés sous un jour absolument ignoble et répugnant dans le passé. Avant d'en arriver là, j'aurais, pour vivre, gratté la terre avec mes mains et avec mes genoux, ou je serais mort sous une grêle de balles. Je vous tire mon chapeau à vous toutes, vous avez mon respect le plus profond.

J'ai abandonné tout espoir de bonheur personnel dans cette vie, dans l'intention de réaliser quelques améliorations de notre condition dans son ensemble. J'ai un plan, et je m'y consacrerai tout entier et sans trêve jusqu'à notre succès, ou jusqu'à ma fin. Les hommes de notre groupe ont développé, à force de vivre dans un système impitoyable, un ensemble de comportements qui engourdissent l'âme. On a fait de nous le paillason de l'Univers, mais le monde verra ce que des hommes comme nous peuvent faire ; des hommes qui ont connu l'inégalité, l'arriération, mais qui en sont sortis entiers. Il y aura une page spéciale dans le Livre de la vie pour les hommes qui seront sortis en rampant de la tombe ; sur une page on pourra lire la défaite totale, la ruine, la soumission, et sur l'autre, la victoire écrasante et l'accomplissement.

Alors, prends soin de ta santé et tiens bon.

Tendrement.

George.

20 mars 1966.

Chère maman,

Tu n'as pas le droit de m'envoyer des livres comme ça, nous devons les commander à une librairie tenue par un des employés d'ici. Il est contraire à la politique de cette institution qu'on nous envoie des livres de l'extérieur. C'est le règlement, la loi, et je suppose qu'on n'y peut rien ; c'est sur des méthodes de ce genre que ce pays construit ; tel est le merveilleux système qui a fait sa grandeur.

J'ai lu autant de saint Augustin que j'ai pu en avaler ; si tu ne sais pas encore de quoi il retourne avec lui et ses semblables, ma belle, tu me fais mal — ce type, et Jérôme, et Leibniz et toute la clique, ils viennent tous de l'asile.

Pourquoi me dis-tu ce genre de choses ? Tu sais ce que je pense de tout ce monde-là ; tu sais que je les connais tous par cœur. Ils ne pourront plus jamais me tromper, je connais leur don terrifiant pour le mal. J'en suis maintenant la victime. Ce pape, Pie XII, pour qui tu nous as fait prier, a donné sa bénédiction à Mussolini quand il s'est embarqué pour l'aventure éthiopienne. Je pourrais te citer des milliers d'exemples de ce type : je t'ai expliqué mon sentiment bien des fois, aussi je ne m'étendrai pas davantage là-dessus. Si les enfants qui périssent sous les bombes pendant les services religieux, les hommes qu'on lynche pour un geste, le colonialisme, l'inquisition et la bomba H ne t'ont fait aucun effet, rien de ce que je dis ici ne saurait te

toucher. Si tu pouvais vivre une semaine de ma vie, voir ce que je vois, ressentir mes souffrances, mourir un peu chaque jour comme moi, toutes tes illusions et tes apparitions s'évanouiraient. Tu me parles comme si j'étais né hier, comme si j'étais encore petit garçon ; toute ma vie, vous m'avez parlé de dieux européens et de chrétiens européens supposés compétents. Quand comptes-tu me dire quelque chose qui puisse m'aider ? Tu ne sais peut-être pas. Si c'est comme ça, j'ai tort de dire ce que je viens de dire ; mais j'ai du mal à admettre que ma mère soit aussi insensible à la vérité ! Tu me manques de respect, maman, quand tu me parles comme ça ; c'est comme si tu me disais : « George, tu es un imbécile, tu n'as pas d'yeux pour voir, pas d'oreilles pour entendre, pas de cervelle pour comprendre ; aussi je vais te raconter n'importe quelle énormité. » Les gens ordinaires, les médiocres, ont besoin de se raccrocher ou de croire à quelque chose qui les dépasse ; cela leur donne un faux sentiment de sécurité, l'espoir d'une solution prochaine. C'est le comble de l'illusion ; je ne peux souscrire à aucune de ces sottises ; veux-tu me rendre aussi médiocre que le reste du troupeau ? quand j'ai besoin de force, maman, je rentre en moi-même, je puise dans les réserves que je me suis construites l'endurance dont j'ai besoin pour affronter mon adversaire. C'est à moi que j'en appelle, c'est en moi que j'ai foi ; c'est de là que tout doit venir en fin de compte : de moi-même. Je ne place rien ni personne au-dessus de moi. Ce qu'un homme a pu faire avant moi, je peux le faire. S'il y a un Dieu, maman, il me hait et je devrai lutter contre ce qu'il est en train de nous faire. Toute ma vie, maman, j'ai dû lutter seul. Je n'ai rencontré ni aide, ni pitié. Cela fait longtemps maintenant que je suis seul. Et c'est pourquoi j'ai tant peiné et souffert. Robert ne m'a rien donné, toi tu m'as donné Dieu et cette horrible Eglise, et même Dieu s'est arrangé pour me prendre quelque chose. Il ne me reste plus rien que moi-même.

Tendrement.

George.

3 janvier 1967.

Chère maman,

J'ai encore au moins quatorze ou dix-huit mois à tirer ; et c'est au minimum. Car je pourrais, bien sûr, passer le reste de ma vie ici ; à moins d'envisager la possibilité d'un changement du système politique et économique — je veux dire à moins que le pouvoir ne change de mains.

Le jury n'a eu pour moi aucun égard. Les mêmes qui m'avaient donné leur parole l'année dernière. Cela ne m'a pas étonné. J'y étais complètement préparé.

Porte-toi bien.

Geo.

12 janvier 1967.

Chère maman,

J'ai bien reçu ta lettre ; elle m'a rendu plus heureux que je ne l'ai été pendant des années. Je ne

me suis jamais senti aussi proche d'un être humain que de toi maintenant. Tes pensées sont l'exact reflet des miennes. Pourquoi m'as-tu laissé me battre tout seul si longtemps ? Mais je connais la réponse : nous hésitons à révéler ou à signaler l'existence de la laideur à ceux que nous aimons ; même si un tel savoir devait leur permettre de mieux se défendre contre les effets du mal, nous hésitons.

J'entre dans ma septième année ici. J'ai appris tout ce que j'ai pu apprendre pendant cette période. Je me suis étudié de près, j'ai étudié les autres, humains et inhumains ; je voulais savoir et comprendre. J'en suis venu à comprendre que c'est le fort qui domine le faible, mais qu'en retour c'est le sage qui domine le fort. Tu vois que je reconnais la valeur de ce que tu as dit sur la foi et la sagesse ; ce qui m'arrive ici, ce qui m'est arrivé, ce qui m'arrivera, rien de tout cela ne peut me surprendre ou me troubler, c'est la dernière fois qu'on ébranle mes nerfs, qu'on outrage ma sensibilité. Je m'attends à tout maintenant.

Mon horizon est clair ; le futur ne peut plus me terroriser. Vivre pour vivre, une vie sans joie, sans signification véritable, ne m'intéresse aucunement. J'en ai assez de me réveiller chaque matin en me demandant si aujourd'hui on me fera travailler pour rien, si je serai insulté, humilié, blessé ou même mis à mort.

Il y a un petit nombre de choses au sujet desquelles je dois me montrer intransigeant, quelques-unes que je sais, et puis d'autres auxquelles je crois. Je *crois* que nous, qui sommes la majorité sur la terre (5 contre 1), pourrions vivre et nous compléter harmonieusement, si nous pouvions débarrasser la terre de l'influence barbare de cette minorité inhumaine et contre nature. Ma Foi en la vie s'accroche au principe que nous, hommes de couleur, transformerons bientôt en un monde harmonieux cette mascarade chaotique. Mais d'abord nous devons détruire le malfaiteur, déraciner ses idéaux, sa morale et ses institutions. C'est à ce but que je me suis depuis longtemps voué : éteindre à jamais les lumières d'une science pervertie, de toutes les manières possibles, par tous les moyens qui seront à ma portée. Pour atteindre ce but, nous ne pouvons plus courtoiser de faux dieux ou recourir à des demi-mesures. S'il te plaît, comprends que malgré tout le regret que je pourrais avoir de vous quitter, toi et les autres, malgré l'amour réel que je vous porte, je ne veux pas vivre dans ce monde tel qu'il est. Je ne me considère pas comme un homme parmi tant d'autres ; je sais que je peux agir, construire, changer les choses, mais que je peux aussi avoir à souffrir.

31 janvier 1967.

Chère Frances,

Désolé de t'avoir négligée si longtemps ; les choses sont très compliquées pour moi ici. Je suis très occupé ; je n'ai jamais le temps de faire ce que je dois.

J'ai fait des incursions en économie politique, en géographie, dans l'étude des diverses formes de

gouvernement, en anthropologie, en archéologie ; j'ai étudié les rudiments de trois langues, et, quand je peux mettre la main dessus, certains ouvrages sur la guérilla urbaine.

J'ai besoin d'aide pour le problème des langues ; la prochaine fois que tu passes devant une librairie, demande s'ils ont quelque chose sur le souahéli, une méthode pour apprendre le souahéli tout seul. Note le titre exact et le nom de l'éditeur. Il me faudrait aussi un manuel du même genre pour l'arabe.

Maman m'a suggéré l'année dernière qu'un avocat pourrait peut-être m'aider à sortir d'ici. Tu sais, me représenter devant la commission ; je voudrais en avoir tenu compte plus tôt : deux personnes sont sorties comme ça. Il y a une dame avocat ici à San Francisco qui est spécialisée dans ces sortes d'affaires. Elle dit qu'une brique⁽¹⁾ en main quelques mois avant le jugement est tout ce dont elle a besoin pour obtenir un jugement quand on a déjà servi la peine minimum. Le minimum est pour moi d'un an, j'ai donc fait sept fois plus que le nécessaire. Parles-en à Robert. Si elle ne fait pas sortir le client, elle rend l'argent. Si Robert l'empruntait et me sortait d'ici, je le rembourserais, naturellement. Si je n'ai pas de nouvelle condamnation pour l'histoire à cause de laquelle je suis ici en ce moment, c'est ce qu'il faudra faire. Pour le moment, ne fais qu'en discuter avec Robert. Je te ferai savoir dans quelques mois s'il faut s'acheminer définitivement dans cette direction. Je dois d'abord savoir avec certitude si, oui ou non, ils ont l'intention de rejeter sur moi la responsabilité des derniers incidents.

Je dois maintenant faire tout ce qu'il est humainement possible pour sortir de prison. Je me rends compte qu'un sombre avenir m'attend si je ne trouve pas quelque moyen d'échapper au contrôle de ces gens. « Si nous devons mourir, que ce ne soit pas comme des porcs, pourchassés et coincés dans des lieux sans gloire, tandis qu'autour de nous hurle la meute des chiens furieux et affamés raillant notre exécrable destin ; si nous devons mourir, que ce soit noblement, afin que notre sang précieux ne soit pas répandu en vain. Alors, même les monstres que nous aurons défiés seront contraints de nous honorer après notre mort. Nous tous, hommes de la même famille, devons affronter l'ennemi commun, bien qu'il nous surpasse en nombre, montrer notre bravoure et, pour mille de ses coups, rendre un coup mortel. Bien que la tombe déjà creusée nous attende, nous ferons face comme des hommes à la meute meurtrière, pressés le dos au mur, nous mourrons, mais en combattant. » Je n'ai pas peur de mourir, mais je veux avoir l'occasion de me battre.

Prends soin de toi.

George.

1^{er} février 1967.

Chère maman,

La situation est normale ici, l'agitation habituelle. J'espère que tu vas bien. J'espère que tu fais

suffisamment d'exercices pour arriver à transpirer un peu, et que tu ne manges pas ce qui t'est défendu : porc, sucre, pain blanc, etc.

Tu sais que, quand ils m'ont enfermé cette fois-ci, tous mes effets personnels ont disparu. Il me faudra tout remplacer : deux jeux d'échecs, mes articles de toilette, mes tricots noirs. Je ne sais ce qu'est devenue ma machine à écrire. Et, en plus, plusieurs Noirs ont été enfermés en même temps que moi, pour à peu près la même chose ; or ils ont le droit de se promener tous les jours deux heures dans la petite cour du centre de redressement, alors que moi, je suis forcé de rester dans ma cellule : pas d'air frais, pas de soleil, et cela vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Pourtant cela m'est égal. Je me suis entraîné à n'être désorganisé par aucune des mesures qu'ils prennent contre moi. Comme je t'ai dit, je fais de l'exercice ici, et je continue mes études. Cela remplit bien mes journées. Je sais que je suis le premier homme et que j'hériterai bientôt de la terre, alors je me contente de me préparer et d'attendre. Rien ne peut m'arrêter maintenant ! Mais parfois je me demande, comment ils ont bien pu en arriver là. Je sais, sans conteste, jusqu'où s'étend le mal caché au fond de leur cœur ; je connais la passion malsaine inhérente à leur caractère : dominer tout ce qu'ils touchent. Quelle est donc cette psychose d'agression qui pousse un homme à vouloir son dessert et aussi celui de son prochain, à se régaler à toutes les tables et à projeter son ombre sur toute la terre ? Je ne sais pas ce qu'ils sont ; certains les appellent démons (ceux qui font le mal) ; je ne sais pas si c'est le terme qui convient. Cela va beaucoup plus loin. Je vois, à leurs empreintes, qu'ils descendent comme nous du *Pithécanthropus Erectus*, mais la ressemblance s'arrête là. Je refuse de me comparer à un homme qui, pour une vérité, profère quatre-vingt-neuf mensonges ; à un vampire qui ne sait pas rester au soleil à faire son travail quotidien, mais se nourrit du sang, de la sueur et des larmes de ceux qui tombent entre ses griffes. Mais le jour du Jugement est proche ; en ce jour terrible, toutes les injustices et toutes les contradictions devront être résolues ; et ce seront quelques-uns des nôtres qui resteront pour reconstruire ce monde et peupler la terre d'hommes de bonne volonté.

George.

Mars 1967.

Chère maman,

Je suppose que Robert t'a parlé de ce qui m'arrive. Mes camarades ici insistent pour que je laisse tomber quelque temps. Mais je dois me décider par moi-même. De toute façon, je ne perdrai pas la tête. C'est un prix terrible qu'on me fait payer pour seulement rester vivant, et je devrais dire seulement exister : je n'ai jamais vraiment vécu.

Tu sais que je suis fatigué, très fatigué de parler et d'écouter. King et ses semblables ont trahi nos intérêts les plus chers avec leur délire démagogique. Le pauvre imbécile ne connaît rien de la vraie nature de l'adversaire et n'a pas eu l'idée de lire et d'étudier

⁽¹⁾ En américain : *grand* = 1 000 dollars. (N.d.T.)

l'histoire des événements passés. Le concept de protestation non-violente, quelles que soient les formes politiques qu'il revêt, présuppose, à propos du système impérialiste, deux hypothèses manifestement irréalistes et illogiques, puisque toute adhésion « ferme » à une politique de stricte non-violence est automatiquement réfutée par la mort violente.

La première de ces hypothèses est la pitié : on présuppose l'existence possible de la pitié chez une race dont le cœur est aussi glacé que les neiges, on présume qu'il existe chez eux, comme chez d'autres peuples ou d'autres animaux, un mécanisme de contrôle qui les empêche de s'attaquer à leurs congénères, sauf quand ils sont réduits à la dernière extrémité. Mais l'histoire n'apporte aucune justification à une hypothèse aussi absurde : rappelle-toi Léopold II, au Congo, les guerres indiennes du siècle dernier, l'Afrique du Sud, Sharpsvill, les Philippines au début du siècle ; rappelle-toi l'Allemagne de la dépression et des années de guerre, rappelle-toi le Vietnam ! Il me suffirait, si j'étais né hier, d'une lecture cursive de l'histoire, d'un coup d'œil autour de moi, pour attendre plus de pitié d'une bande de tigres du Bengale que de ces gens-là ! Affirmer d'une manière quelconque que l'agitation politique non-violente, et « purement » non-violente, a servi à faire reculer les légions de l'expansion capitaliste, est une erreur — cette théorie est un faux idéal.

Les Indiens ont échoué à cause de cet aspect de leur caractère qui leur interdit toute violence organisée ; seules ont changé pour eux les formes d'esclavage ; que vaut un pseudo-contrôle politique, si les capitalistes ont tout pouvoir sur les moyens de subsistance du peuple ? Et quand au capitalisme étranger aux Indes, a-t-il satisfait aucun des besoins du peuple ? N'ont-ils pas encore des révoltes à cause du manque de riz ? Ne dorment-ils pas encore dans les rues ? Ce peuple a été trahi par ses faux dirigeants et leurs faux idéaux. Compare l'Inde à la Chine : toutes deux ont été « libérées » à la même époque ; l'Inde a même peut-être un an à dix-huit mois de plus de ce qu'on appelle l'« autodétermination politique », et les problèmes de la Chine, à la fin des années 40, étaient dix fois plus sérieux que ceux de l'Inde ; aujourd'hui la faim n'existe plus en Chine ; pour la première fois, sa population est unie sous un gouvernement aussi décentralisé et représentatif que peut l'être celui d'une grande puissance industrielle. La Chine, terre du coolie, du travail servile, de la politique de la porte ouverte, la Chine paillasse de l'Occident, aujourd'hui est en ligne pour la première place dans chacun des secteurs économiques d'importance !

Rappelle-toi la guerre de l'opium, en 1841 ; la révolte des Boxers. Aujourd'hui, un expert honnête comparait une tentative de conflit avec la Chine à une partie de roulette russe, le 45 automatique étant complètement chargé : ce serait de l'autodestruction, du suicide ! Les mouvements politiques du tiers monde sont en train de faire reculer le capitalisme par la force ; ils ont appris ce qu'il fallait faire contre

les corps expéditionnaires du colonialisme ; il n'y a pas un exemple de libération réussie sans violence ; comment neutraliser pacifiquement une armée ? Le peuple des Etats-Unis agonise sous une forme de colonialisme : le contrôle de ses moyens d'existence et d'à peu près tout ce qui le concerne est aux mains d'une oligarchie parfaitement définie et inhumaine. Si les jeunes révolutionnaires d'avant-garde ne sont pas, aujourd'hui, seulement en train de « jouer à la petite guerre », s'ils ont sérieusement l'intention de faire face, de s'attaquer à la Bête, ils doivent comprendre, dès le début, que la Bête est impitoyable.

La deuxième présupposition contenue dans le concept d'agitation politique non-violente est inhérente au seul énoncé de cette politique : le simple fait de parler de politique non-violente implique qu'il est possible de choisir l'autre alternative, et de poursuivre la violence. En tout cas, il y a une contradiction dangereuse dans la théorie et la poursuite d'une politique de non-violence, surtout quand l'opposition reste tiède. Le danger provient d'un fait très réel : parler et agir selon une tactique de non-violence sera toujours pris pour de la faiblesse. La contradiction est alors manifeste : on attend du pouvoir qu'il se soumette au plus faible. La non-violence pure, comme idéal politique, est donc une absurdité : la politique est violence. Parler de non-violence peut nous servir, mais nous ne devons jamais être dupes de l'idée qu'une prise de pouvoir est possible par la faiblesse, les demi-mesures, les programmes polis, la juste indignation, les cris de supplication. Si l'agitation que nous nous plaisons à appeler « non-violente » doit avoir la moindre signification, nous devons par ailleurs forcer les fascistes à goûter l'amertume de notre colère ; la non-violence doit constamment s'accompagner de la démonstration des effets de son contraire. La dialectique de Narodnik et du nihiliste ne devrait jamais s'arrêter. L'un ne devrait jamais aller sans l'autre.

Dans un mouvement non-violent, il doit toujours y avoir une menace latente d'explosion, la possibilité d'un réveil soudain et brutal, si l'on veut obtenir des concessions, se faire respecter et changer l'ordre établi. La théorie de la non-violence est praticable dans un pays civilisé, chez des gens civilisés comme les Asiatiques ou les Africains. Mais un regard sur l'histoire européenne montre que tout changement de pouvoir significatif a été arraché par la force.

Je ne peux me laisser aller à mes sentiments. Je ne dois pas devenir la proie des émotions : cela limiterait ma capacité de me défendre quand une chance d'action se présentera.

Tu connais le monde. Les peuples opprimés vont très bientôt se lasser d'être réduits à l'inaction par la musique douce des haut-parleurs, la séduction des chromes et des lampes au néon. Le temps est proche où cela ne suffira plus comme baume pour les espérances déçues, les buts manqués, le refus brutal des changements nécessaires. Ils sortiront de leur coma, assoiffés de sang, le cœur plein d'une légitime indignation contre les injustices sociales, et

leur révolte emportera l'asphalte sous les pas des bâtisseurs d'empire. C'est pour cette raison que je tiens le coup. Je veux être à l'avant-garde.

Mon compagnon de cellule dit : « Toute maladie n'est pas mortelle, tout adieu n'est pas définitif, tout homme grand n'est pas fort. » Moi je dis : « Que Rome se dissolve dans le Tibre, que l'Arche immense de l'Empire s'écroule » ; et aussi : « La jungle reste la jungle, qu'elle soit faite d'arbres ou de gratte-ciel ; et la loi de la jungle est : "dévorer ou sois dévoré". »

Porte-toi bien.

Ton fils.

26 mars 1967.

Cher Robert,

Pourquoi, mon ami, Papa s'en est-il allé seul et misérable ? Est-ce que Frances et maman ne t'ont pas parlé des conditions dans lesquelles il vivait lorsqu'elles sont rentrées de l'Illinois l'an dernier ? Ne lui a-t-on pas proposé de venir vivre avec vous, afin de manger quand vous mangiez, et de jeûner quand vous jeûniez, je me le demande ? « Quand la pauvreté est à la porte, l'amour fuit par la fenêtre. »

Ne voyez-vous pas la division entre nous, et ses conséquences ? C'est là qu'est pour nous le grand obstacle. Je me demande parfois si nous le surmonterons. Avant que nous puissions efficacement faire face à l'ennemi, il faudra que nous ayons depuis longtemps appris la solidarité et la confiance, et à vivre harmonieusement les uns avec les autres.

Notre nouveau gouverneur a décrété que la ration alimentaire de chaque détenu serait diminuée exactement de moitié. Nous n'avons pratiquement plus aucune protéine de « première classe ». Des choses comme les œufs, la viande et les produits laitiers sont rares maintenant. Aussi, mes expériences de discipline personnelle se révèlent payantes ; aujourd'hui, tous les autres ont faim, mais moi, je ne sens rien. Et ce n'est encore que le commencement, les forces réactionnaires de répression qui sont à présent à l'œuvre amèneront bientôt une crise telle que l'avertissement de Baldwin dans *Fire Next Time*⁽¹⁾, deviendra bientôt une réalité avec toutes ses sinistres conséquences.

Porte-toi bien, papa, console maman du mieux que tu peux, dis-lui que ça va, que je suis bien portant, content, satisfait. Ce sont, naturellement, des mensonges, mais elle aime les entendre.

George.

27 mars 1967.

Chère maman,

Je t'en prie, ne prends pas trop au sérieux ce que j'ai dit dans ma dernière lettre. Je me sentais extrêmement mal. Essaie de te détendre ; la dépression dont tu es victime provient d'un mal très répandu, surtout parmi nous, les Noirs. Nous nous défendons habituellement en « regardant la vie en rose », en ratiocinant, en faisant comme si ça n'allait

pas si mal, après tout. Mais ensuite, jour après jour, tragédie après tragédie, nous sommes frappés, confondus ; nos prétextes ne suffisent plus à dissiper le sentiment qui nous obsède : que nous ne connaissons jamais de paix dans cette société menaçante, surtout nous qui appartenons à la caste la plus exposée de cette grande société.

Je crois sincèrement que tu seras très malheureuse et désespérée tant que tu prétendras avoir quoi que ce soit de commun avec cette culture, ou plutôt que cette culture a quoi que ce soit de commun avec toi ; aussi longtemps que tu soutiendras qu'il n'y a pas de différence entre les hommes ; car tant que tu voudras être plus « royaliste que le roi », le « roi » ignorera tes efforts et utilisera ton humilité à son avantage.

Je ne suggère aucune action, aucune action physique, s'entend, car je sais que tu n'as jamais été une femme d'action ; mais je te conseille de purger peu à peu ton esprit de quelques-unes de tes idées occidentales ; dirige ton irritation et ton animosité contre les vrais coupables et leur système ; cesse, je t'en prie, de te blâmer toi-même. Si tu étais, en ce moment précis, en train d'aller à la cuisine, avec en main les économies de toute la famille et que, disons, je me faufila derrière toi et tire le tapis sous tes pieds ; que tu tombes, te casses bras, jambes et nez, et que l'argent tombe dans le feu, que ferais-tu alors ? Est-ce que tu te relèverais pour me reprocher d'avoir tiré le tapis, ou bien resterais-tu par terre à te blâmer toi-même, à faire comme si tu n'étais pas vraiment tombée, ou comme si cela n'avait, de toute façon, aucune importance ? L'analogie est parfaite.

Sais-tu à qui je m'en prends pour ce qui m'est arrivé à moi depuis vingt-cinq ans, et pour ce qui est arrivé à mes ancêtres ? Ce serait de l'étroitesse d'esprit de ma part de vous en vouloir à vous, mes parents. Je ne vous reproche pas de ne pas m'avoir appris à obtenir ce que je voulais *sans être jeté en prison*, et je ne me le reproche pas à moi-même ; quand je suis né, je ne savais rien, je suis un produit de mon milieu : c'est pourquoi je m'en prends au chien capitaliste, à la brute dégénérée qui nous a enlevés à nous-mêmes, qui a tiré le tapis de dessous nos pieds, qui a fait de nous une caste sans espoir de promotion dans cette société.

Dès que tout cela m'est apparu clairement, dès que j'ai trouvé la force d'admettre que nous étions des vaincus, des prisonniers, des esclaves, ou plutôt que nous avons reçu en héritage une existence de quasi-esclaves, je me suis immédiatement calmé, n'attendant jamais que le pire, et j'ai commencé à travailler à la guérison de nos maux.

Joues-tu aux échecs ? Cela détend, exerce la prévoyance, la vivacité, la concentration, le jugement. Apprends à y jouer et nous pourrons faire des parties ensemble l'année prochaine.

Geo.

9 mai 1967.

Cher Robert,

⁽¹⁾ *La prochaine fois, le feu*. Editions Gallimard, 1963.

Mon transfert a été approuvé, mais ce n'est pas encore officiel. Quand ça le sera, je t'informerai des détails.

J'ai mené à bien pas mal de travaux ces temps derniers, mon esprit s'éclaircit rapidement et je domine peu à peu mes émotions. J'arrive à passer des jours entiers sans dire un mot. Comme l'Etat se charge de me nourrir et de me loger, je peux concentrer toutes mes pensées sur les choses importantes, significatives ; j'essaie d'infléchir cette expérience pour la faire tourner à notre profit plutôt que de me laisser affaiblir et détruire, comme ils le voudraient. Tu sais que ce genre d'établissements, et particulièrement celui où je suis, a pour effet soit de tirer d'un individu ce qu'il a de meilleur, soit de le détruire complètement.

Où qu'ils m'envoient, j'essaierai, autant que mon caractère me le permettra, d'éviter de me laisser impliquer dans des situations compromettantes. Mais je ne peux rien promettre, rien ne peut m'étonner dans l'avenir. Je m'attends à tout, ennuis compris, ennuis surtout, par les temps qui courent.

J'ai cependant adopté, ces derniers mois, une attitude nouvelle qui devrait limiter mes ennuis.

Porte-toi bien.

Geo.

16 mai 1967.

Cher Robert,

Tu as bien raisonné sur le problème scolaire. Ta décision a été sage à tout point de vue. Avec l'autre solution (l'école catholique), tu paies plus, pour une éducation moindre ; de plus, avec leurs dogmes hypocrites, ils donnent aux garçons une sensiblerie de pédé. Chaque fois qu'un homme construit une image de lui-même, ou de son milieu, qu'il ne peut atteindre dans sa vie, qui ne correspond pas à la situation de fait, cela ne peut que finir dans la confusion et l'effondrement nerveux. Si mon professeur me dit que le monde et ses affaires sont dirigés aussi parfaitement que possible, que mes chefs sont des hommes sages et sensés, et que, le quittant, je constate exactement le contraire ; si partout j'aperçois désordre, guerre, inflation, récession, dépression, mort et pourriture, n'est-il pas normal que je sois perplexe ? S'il me dit que la sexualité est un péché, un mal, une chose ignoble et que j'ai le malheur d'aimer ça, n'est-il pas raisonnable de supposer que je développerai des émotions ambivalentes à ce sujet ?

Si ce professeur me raconte que la sexualité est mauvaise, qu'y penser, c'est être luxurieux, et que la luxure est signe de corruption morale, quelle opinion aurai-je de moi-même ?

C'est ce qu'ils diraient à Jon, à l'école catholique. Il y apprendra aussi que Jésus-Christ était blanc, ce qui est un mensonge ; que les Egyptiens étaient blancs, ce qui est faux, que les Indiens sont blancs sous leurs peaux noires, que les Chinois sont jaunes, alors que leur couleur va du brun au noir le plus noir. Il apprendra beaucoup de choses fausses à l'école publique aussi, mais infiniment moins.

Il te suffira d'un petit effort, après l'école, pour les corriger. Dis-lui qu'« ils » ne disent pas toujours la vérité. Fais-lui lire des histoires de Segal, Ronald Ségel, Du Bois, etc. Fais-lui lire les écrivains pro-orientaux afin qu'il ait une information plus complète sur ce qu'on peut apprendre. Apprends-lui à se masturber, et explique-lui que faire l'amour *avec une femme* est la chose la plus naturelle du monde. Explique-lui comment on peut le faire sans risquer de mettre la fille enceinte. Dis-lui qu'il n'y a « ni enfer, ni ciel, ni immortalité, et que *tout* est permis » pourvu qu'on tienne compte des sentiments des autres.

Aucun de ceux qui, à la maison, contestent ton jugement, ne sont mieux avertis de la vie que toi. Aussi tu dois être ferme et résolu. Aucune des cultures d'Europe occidentale ne sait quoi que ce soit en philosophie (amour du savoir). Ils ne savent rien de la manière dont les hommes devraient se conduire les uns avec les autres. La preuve : qui a inventé les lois sur les passeports et les droits de douane, la bombe atomique, l'entreprise compétitive, etc. ? Ils excellent en une seule chose : la technique. Donc, que Jon apprenne la chimie à l'école. Toi, tu lui apprendras l'économie, l'histoire et la philosophie à la maison !

George.

21 mai 1967.

Cher Robert,

Penny est revenue la semaine dernière. Elle avait appris au petit bonhomme à dire Oncle George. Les mots « Oncle George » ont retenti d'un bout à l'autre du hall des visites pendant près de deux heures. Cependant, j'étais loin d'être satisfait. J'ai essayé de le persuader de dire plutôt « Camarade George », mais il ne semblait pas comprendre. Oncle George, cela ressemble trop à Oncle Tom, ou à Oncle Ben (la fameuse marque de riz) pour être agréable à entendre.

J'espère que tu vas bien ; je résiste du mieux que je peux aux effets détestables du camp de concentration. Il semble pourtant que la bataille soit perdue. J'ai dû me mettre à porter des lunettes très puissantes, tellement ma vue a baissé.

Quand tu m'avais dit, il y a quelque temps, que Frances avait des ennuis avec ses yeux, j'avais décidé de lui en faire transplanter un des miens quand je serais relâché. Maintenant, cela ne lui serait plus d'un grand secours.

J'ai des problèmes avec ma vue depuis à peu près un an et quand finalement j'ai réussi à manœuvrer pour obtenir un examen, j'ai été stupéfait de la somme qu'ils ont retirée à mon compte (l'argent que tu m'avais envoyé et que je n'avais pas encore utilisé) ; j'ai été encore plus surpris quand j'ai finalement reçu les lunettes, deux mois après : de leur puissance et de constater combien elles ont amélioré ma vision.

Je suis désolé que toi et maman ne vous rendiez pas heureux l'un l'autre. Au fond de tout ça, il y a encore le lavage de cerveau européen-anglo-américain ; les idées creuses et pseudo-bourgeoises

que vous avez empruntées à l'adversaire font que vous n'êtes pas heureux, pour les mêmes raisons que la bourgeoisie n'est pas heureuse. De plus « quand la pauvreté frappe à la porte, l'amour sort par la fenêtre » — et nous savons à qui nous devons notre pauvreté : à l'ennemi. J'ai connu la même chose avec des hommes et avec des femmes. Toutes les femmes que j'aie eues ont essayé de se servir de moi d'obtenir, grâce à moi, leur petite place au soleil dans ce coupe-gorge qu'est le système. Tout ce qu'elles voulaient, c'était des robes, de l'argent et sortir pour se faire voir. Je n'ai plus de temps à perdre avec des idées et des personnes aussi minables. Les Noirs que je rencontre ici et qui ressemblent à ça, je les méprise et je les ignore ; et ce sera pareil avec la femme que je pourrais avoir quand je sortirai d'ici. Elle devra me laisser rééduquer sa pensée, ou alors rien à faire.

28 mai 1967.

Cher Robert,

J'ai été bien gentil ces derniers temps, prévenant, poli, patient. Je ne sais pas si ça arrangera les choses, car les gens prennent invariablement la gentillesse pour de la faiblesse. Je n'arrive vraiment pas à imaginer comment il est possible de rester détaché et content de soi tout en maintenant des relations sociales, à quelque niveau que ce soit. Cela ne me surprend plus, mais je trouve déconcertants l'acceptation et l'usage généralisé des produits les plus malsains de la culture occidentale.

De tous côtés, des hommes qui se mêlent de vos affaires, qui mettent le nez partout, des hommes avides de domination, des maniaques, des neurasthéniques, vous tombent sur le dos ; ils sont dans un état de perpétuelle frénésie, toujours prêts à faire quelque folie ! C'est le capitalisme, je crois, la capitalisation du travail d'autrui, de la faiblesse d'autrui, qui est la principale cause de l'anomalie de l'homme occidental.

Le capitalisme, l'entreprise compétitive, c'est l'homme rivalisant avec l'homme pour s'assurer le nécessaire, pour obtenir les signes extérieurs de la richesse, pour écraser ses adversaires et assurer son bien-être personnel, pour satisfaire sa vanité, son caprice.

Je n'arrive pas à me faire à l'idée qu'un petit employé de bureau, un petit fonctionnaire stéréotypé, souffrant visiblement de quelque désordre mental, me pose des questions et me demande « à moi » de m'expliquer ! Curieuse ironie du sort que le revirement grotesque qui s'est produit au cours de ces quelques dernières générations.

Rumine ça un instant : colonisateur, usurier, foncièrement voleur, assassin par intérêt, kidnappeur esclavagiste, fabricant de canons, de bombes et de gaz toxiques, parasite égocentrique, langue fourchue, cet homme étrange tente de nous faire croire que c'est nous qui devons nous adapter à ses valeurs, que nous devons apprendre à lui ressembler davantage ; et que si nous ne le faisons pas, nous sommes des arriérés, des sous-

développés, des rustres ; cela est bizarre et contradictoire.

Je regrette profondément d'avoir jamais menti, volé, ou triché en quoi que ce soit, surtout parce que c'est vraiment se conformer par trop aux manières occidentales.

Ils sont apparemment choqués que je commette ces actes ; c'est, j'imagine, parce que ce privilège est supposé leur être réservé ! Alors, qu'est-ce qu'ils veulent dire quand ils affirment que nous devons nous entendre avec eux, leur ressembler, adopter le capitalisme, nous habiller à la mode occidentale ? Etrange et contradictoire ! Si nous, Noirs et gens de couleur, optons pour le capitalisme, où devons-nous chercher nos colonies ? En Europe ? Aux Etats-Unis ? Qui devons-nous exploiter, pour suivre leur exemple ? Eux, sans doute !!! Qui devons-nous enlever, assassiner, lyncher, asservir et ensuite laisser à l'abandon ? Alors, qu'est-ce qu'ils veulent dire avec leur « Faites comme moi » ? Je ne crois pas, ou plutôt, je sais qu'ils ne sont pas sérieux, pas sincères.

Ils emploient ce truc, cette ruse, pour nous embrouiller un peu plus et se servir de nous ; ce qu'ils veulent dire n'est pas : « Faites ce que je fais », mais : « Faites ce que je dis. »

En 1770, les Européens d'ici voulaient se séparer des Européens d'Angleterre, ils appelaient ça « combat pour la liberté » ; aujourd'hui nous autres, gens de couleur des Etats-Unis, voulons nous séparer d'eux, et ils appellent ça « subversion », « irresponsabilité », etc. Moi, je ne leur adresse même plus la parole. Je veux suivre mon chemin, et j'espère qu'on me laissera tranquille.

Geo.

28 juillet 1967.

Chère Georgia,

Le terme d'« âme » reste encore à définir, pour moi, du moins. Je n'ai vu, ni constaté aucune preuve de son existence ; j'ai entendu le mot, en passant, et écouté la théorie qui s'y rapporte, mais elle m'a paru, au mieux, abstraite et systématique. Que le monde dépende d'un Dieu réel et bienveillant est tout simplement un non-sens pour tout homme raisonnable. Un Dieu bienveillant et tout-puissant ne permettrait pas une seconde les inégalités dont je constate l'existence. Si pourtant j'ai tort, je dois alors supposer qu'être né noir appelle sur moi un châtiment automatique pour des péchés dont je ne sais rien ; comme j'en suis innocent, je n'ai rien à perdre à défier Dieu !

Je n'arrive vraiment pas à comprendre quand on parle de mon âme ; par contre, je connais les besoins de mon corps et je sais ce que mon esprit poursuit sans relâche. Ce sont eux que je dois chercher à satisfaire. Tu es une femme, et les femmes sont naturellement prédisposées à la servitude. Aussi je peux comprendre « tes » sentiments ; ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi tu voudrais que je les partage, moi qui suis un homme ; pourquoi as-tu toujours essayé d'implanter en moi des idées de femme ? Je ne

saurais le dire. Bien sûr, tu as le droit de faire ce qui te plaît ! et je t'en prie, ne crois pas que je t'aime moins parce que je ne me plie pas à tes désirs, ou parce que je n'ai pas le temps de te répondre.

L'amour n'a jamais détourné la botte, le couteau ou la balle ; il n'a jamais satisfait la faim de mon corps ou de mon esprit. Le responsable de ma faim, l'auteur des pressions extérieures qui ont été l'unique cause de mes maux, ne trouvera pas la paix, ni dans cette vie, ni dans l'autre, ni dans celle qui la suivra ; jamais, jamais. Je suivrai sa trace comme un chien, indéfiniment.

Aimer ce qui me cause cette souffrance insupportable ? Jamais ! Ce que je ressens, c'est le besoin pressant de lutter, lutter, lutter sans trêve, sans que m'effleure même l'idée de cesser ce combat tant que je n'aurai pas la victoire.

Un extrémiste, c'est peut-être ce que je suis ; mais je suis engagé dans la conquête de ma liberté et de la maîtrise des circonstances dont dépendent mon existence et l'existence de mon père, de ma mère, de Delora, des fils de Penny, et de tous ceux à qui je suis attaché. Nous sommes dans une situation extrême.

Ce n'est pas moi qui ai créé cette impasse. Je ne suis pour rien dans ce qui a amené cette crise finale, comme tu le supposes. Ai-je colonisé, enlevé des gens, me suis-je fait la guerre à moi-même, ai-je détruit mes propres institutions, me suis-je réduit en esclavage, exploité, puis laissé à l'abandon, me suis-je volé ma propre identité ? Est-ce moi, réduit à néant, qui ai inventé cette économie de compétition en sachant que je ne pouvais pas me mettre sur les rangs ?

Tout cela a l'air stupide, mais jeter le blâme sur moi, sur nous, équivaut pourtant à dire ces choses.

C'est un imbécile qui a créé ce monstre ; un homme qui n'avait aucune habitude du pouvoir et de son usage, un idiot auquel le pouvoir est monté à la tête, qui a été saoulé, saoulé à mort, par l'enflure de son ego. Je suis sa victime, né innocent, créé de toutes pièces par le milieu où j'ai vécu. Tout ce que je suis, a été induit en moi par les circonstances, par la force des choses. Moi je ne savais rien quand je suis né. C'est la nécessité, c'est ce que j'ai trouvé autour de moi, qui nous a formés, moi et mes semblables. Je t'en prie, reconnais au moins avec moi quelle morale sociale est sortie de leurs cerveaux pervers ! J'en ai fini avec la faiblesse et la lâcheté. Je m'en suis débarrassé. Que ce qui doit arriver, arrive. Je ne veux plus être dupe de l'illusion que j'aime mes ennemis. Je ne peux guère faire pire que ce que je fais en ce moment. Si cela s'aggrave, tant pis — j'irai continuer mon combat en enfer.

George.

10 août 1967.

Cher Robert,

Il y a trois manières de dresser un enfant à la discipline : la terreur, la culpabilité et la honte. Le premier principe est le pire : on maintient l'enfant dans une peur continuelle des coups ou des cruelles réprimandes ; crois-moi, cela n'arrondit pas du tout

tes angles : ou l'enfant devient un lâche fini, ou, au mieux, on en fait un instable, un déséquilibré. L'enfant qui a des sentiments d'insécurité (qui manque de confiance) risque plus tard de s'affirmer en commettant délibérément des actions contraires à ce qu'on lui a dit être bien. Penses-y un instant !

Ensuite il y a concept de culpabilité ; il consiste à convaincre l'enfant qu'il encourra la colère divine (religion), ou qu'il sera considéré comme un minus, un clown, ou bien un homme pervers et malfaisant, par le reste de l'humanité. Cette méthode est mauvaise parce qu'elle rend l'enfant trop dépendant ; il ne peut plus se développer, exprimer son originalité, par peur de la désapprobation des autorités supérieures. Quel homme, en effet, peut être à la hauteur des espérances divines ? Et il y a aussi ceux d'entre nous qui ne peuvent être à la hauteur de ce qu'attendent les autres, la société. Qu'arrive-t-il à l'enfant qui ne peut remplir l'attente de Dieu ou des hommes, à l'enfant qui a été formé, dressé par ses sentiments de culpabilité ? sa confiance est à jamais détruite, il devient le perpétuel temporisateur, apathique, indifférent, celui qui toujours vient « après la bataille ».

Le dernier principe est le seul digne de parents intelligents : la honte. Lorsqu'un enfant se conduit mal, néglige ses devoirs envers ses parents et envers ses pairs, on devrait lui apprendre à en ressentir de la honte, à « perdre la face », comme disent les Occidentaux. L'enfant sent qu'il se nuit à lui-même quand il ne fait pas ce qu'il faut. Seule la réprobation cohérente, calme et rationnelle, peut causer ce sentiment chez un enfant. En d'autres termes, cela demande de la tête et de la persévérance de la part des parents. Il faut être maître de sa propre pensée pour diriger celle de l'enfant. On devrait comprendre que se mettre dans tous ses états, s'indigner, battre, traiter de tous les noms, est pour l'enfant une nouvelle expérience et que cela lui laisse une impression qui n'est pas forcément positive.

Félix Green a écrit que pendant tout le temps qu'il a passé dans un pays de l'Est, il n'a jamais vu un enfant « piquer » une colère ; il a posé des questions là-dessus à une assistante sociale, en lui dépeignant les caractéristiques d'une colère enfantine ; l'assistante sociale a eu l'air tellement choquée, et a fait preuve d'une telle ignorance de ce genre de chose, que Green a été amené à se renseigner davantage. Sa conclusion est que les enfants de ce pays n'ont pas de « crises nerveuses » parce « qu'ils ne connaissent pas de précédents de ce genre chez leurs parents ».

Porte-toi bien.

George.

11 octobre 1967.

Cher Robert,

J'ai reçu la lettre et l'argent, merci. Ca va très bien ici, pas de problèmes, pas de problèmes nouveaux en tout cas. J'ai comparu récemment ici, devant un comité de deux hommes ; ils m'ont donné au moins quatre mois de plus à faire ici au centre de

redressement. Je suppose qu'on peut appeler ça un progrès : d'habitude, on ne me dit rien.

Tu me dis que Jon a des ennuis avec les maths. Et que tu as l'impression que c'est seulement parce qu'il ne sait pas s'y prendre dans son travail. Quant tu me dis cela, je me demande tout de suite ce qui le détourne des études. A quoi passe-t-il son temps ? N'y a-t-il personne qui puisse l'aider ? Bien sûr, tu as raison lorsque tu dis qu'il n'a qu'à s'appliquer. A ce niveau des études, rien n'est vraiment difficile. Les maths ne sont jamais difficiles puisqu'elles reposent sur des lois positives. Il suffit de prendre le temps nécessaire pour étudier les formules et les principes. Evidemment, si en classe on passe trop de temps à s'occuper de questions religieuses, c'est le maître qui est en faute, non l'élève. En fait, chaque fois qu'une partie du temps scolaire est consacrée à la religion, l'élève est victime d'une fraude.

Prends soin de toi.

George.

17 octobre 1967.

Cher Robert,

Le temps me glisse entre les doigts. Je suis entouré ici d'imbéciles, de dégénérés et de faux jetons, et sans arrêt bombardé de tous côtés par la Bêtise.

Il n'y a pas de trêve, même la nuit. Vingt-quatre heures par jour, mes sens doivent subir les assauts de cette bande de fous. Alors, je me bouche les oreilles et m'ensevelis dans mes pensées et mon travail ; le temps, les jours et même les semaines se succèdent, indéfiniment, l'une après l'autre ; chaque jour qui passe est exactement pareil au précédent. Si je néglige mes devoirs envers vous, pardonnez-moi. Je vis dans un état de tension continu.

Pas de « nouveaux » problèmes ici ; il n'y a qu'à attendre, le temps est avec moi ; j'ai vingt-six ans maintenant, et j'aurai vingt-six quand je sortirai d'ici. Même si c'est dans quarante ans.

Porte-toi bien.

18 octobre 1967.

Cher Robert,

Comment vont Penny et le petit bonhomme ? Ils me manquent beaucoup ! Quelle différence de ne pas les avoir.

Mes études de langues marchent bien. Je crois que si je ne sors pas d'ici avant janvier (ce qui est probable), je me mettrai à l'arabe. Avec quatre langues, plus l'anglais je pourrai communiquer avec les trois quarts des peuples de la terre ; comme je l'ai déjà dit, j'étudie en ce moment l'espagnol et le souahéli. L'espagnol est parlé par la plupart des peuples, du Mexique au Chili, qui connaissent la plus forte expansion démographique ; le souahéli est parlé dans toute l'Afrique orientale. Il se pourrait que communiquer avec tous ces peuples soit important pour mon travail. Tout ce qui me reste à apprendre, c'est l'arabe et le chinois. Je commencerai peut-être, ces deux prochaines années ; je me suis bien débrouillé avec l'espagnol.

J'espère que tu vas bien ; ne te tue pas au travail. Ce n'est pas ton salaire qui te rendra riche. Je n'ai pas reçu de réponse de Jon à mes deux dernières lettres. Que se passe-t-il ? Est-ce qu'il a oublié son frère ? Cela fait longtemps. Il était encore un bébé quand je suis entré en camp de concentration. Il y a de cela sept ans et un mois aujourd'hui.

Porte-toi bien.

Geo.

24 octobre 1967.

Cher Robert,

La question de mon transfert va être à nouveau examinée cette semaine ; ils choisiront sans doute Folsom cette fois-ci ; c'est une prison « dure », comme celle-ci, aussi mon sort ne changera guère.

Une prison en vaut une autre, sauf peut-être lorsqu'il s'agit des établissements à « sécurité minimum » du sud de cet Etat : l'atmosphère y est moins agressive et, si on arrive à ne pas se mettre à dos la police locale, les chances d'être libéré sur parole sont plus fortes. C'est, en partie, la raison pour laquelle le type arrêté avec moi est rentré chez lui depuis quatre ans alors que moi, je suis encore ici. Juste avant qu'on me mette dans ce pétrin à Soledad et qu'on m'envoie ici, lui a été envoyé à Chino. Mais ses parents avaient de l'argent.

Pas de nouveaux problèmes ici. Toujours la même chose. Je passe mon temps à travailler.

Je n'essaie pas de perdre du poids. Je ne mange pas comme je devrais, mais nous avons déjà discuté de cela. Tu oublies trop vite les choses. Peut-être est-ce bien, je n'en suis pas sûr. Peut-être est-ce bien, je n'en suis pas sûr. Peut-être, si je pouvais, de mon côté, oublier un peu, trouverais-je la paix de l'esprit. Mais je n'oublie rien : les blessures faites à mon esprit laissent plus de cicatrices que celles faites à mon corps. Je ne permets pas que des choses comme la nourriture, la chaleur, le confort, le manque de biens matériels, m'affectent gravement. Je vais aussi bien que je peux l'espérer, parce que je n'espère rien. Rien de bon en tout cas.

Prends soin de toi.

George.

2 novembre 1967.

Cher Robert,

J'ai reçu tes deux lettres aujourd'hui (celle du 29 et celle du 30). Il est vrai que je me contrôle mal par moments ; je vais redoubler mes efforts pour y remédier. L'émotion y est pour beaucoup ; j'ai été, toute ma vie, victime de mes émotions ; j'ai lutté énergiquement contre moi-même ces deux dernières années, pour essayer d'abolir en moi toute émotion. Il faudrait parvenir à aborder nos propres problèmes selon la méthode clinique, à leur appliquer les techniques de l'analyse objective. On dit, à juste titre, que la plus grande bataille à mener est contre soi-même ; si je remportais une victoire sur ce point, le reste ne devrait pas être trop difficile.

Pour ce qui est des mauvais traitements, il y a ceux qui sont réels et ceux qui sont imaginaires ; tu as fait plusieurs allusions à ce sujet ces derniers

temps. Je n'ai pas réagi. Mais, quand tu dis que Jon ne « cherche pas la bagarre » tu veux me faire sentir que je suis une exception, que je suis seul à me comporter ainsi. Tu te trompes : je ne « cherche pas la bagarre », je sais que le meilleur moyen de s'en sortir avec les mauvais traitements, réels ou imaginaires, est de les oublier. Je n'en veux à personne. J'ai senti la lanière du Knout, je vis à l'ombre des fournaises, je suis l'objet des pires insultes (bourrique, singe, savate — une savate est, par définition, ce sur quoi on marche — vieux bouc, sauvage, avorton), et même après tout ça, je ne « cherche pas la bagarre ». Tu ne trouves pas que j'ai une patience d'ange ? Presque quotidiennement j'ai quelque chose à pardonner ou à oublier. Peut-être, la plupart du temps, ne s'agit-il que de fantasmes ou d'illusions, mais chaque jour j'ai l'occasion d'exercer ce talent quasi divin que j'ai acquis.

Cependant, si je veux être honnête avec moi-même, je dois dire que ce n'est pas simplement et seulement grâce à ma force de caractère que je peux pardonner chaque jour un peu plus. J'ai aussi cette pensée qui ne me quitte jamais : je ne veux pas être tué. Je ne sais pas de quoi il retourne avec ce truc de la mort, mais ce serait une grande perte pour moi que d'être assassiné. J'ai pourtant le sentiment que, ça aussi, je pourrais le pardonner. Maintenant, et je le dis au risque de te paraître peu modeste, mais pour mieux te montrer combien saine est ma vision de ces choses, permets-moi de te rappeler que, malgré tout, je suis humain : moi-même j'ai accompli des actes que les autres devraient me pardonner — j'ai péché contre mon prochain dans un moment de faiblesse et de folie.

C'est dur, mon ami ; et avec mon tempérament c'est encore plus dur. J'espère que j'y arriverai.

Porte-toi bien.

Geo.

6 novembre 1967.

Cher Robert,

Comment vas-tu ? Les changements sont lents, ici, comme toujours. Pas de nouveaux problèmes, cependant, sauf peut-être en ce qui concerne ma santé. Elle semble se détériorer. Des maux de tête tout le temps et une maladie de peau qui a commencé il y a quelque temps. Regarde la photo que je t'ai envoyée, qui a été prise le jour de mon examen. Tu pourras voir de petites taches décolorées sur mon visage. Eh bien, cela empire ; j'ai maintenant la figure couverte d'énormes taches. J'ai l'air d'un lépreux. Si tu pouvais te mettre en rapport avec un dermatologiste, tu pourrais peut-être me donner des renseignements à ce sujet. J'en ai seulement sur le visage pour l'instant, mais le mal s'accroît peu à peu. Cela s'étend. J'aimerais savoir quoi faire et savoir ce qui peut provoquer ce mal. Connaître la cause est peut-être le plus important. J'ai pensé que cela provenait peut-être de la nourriture. Qualité et quantité. Mon genou a désenflé et ne me fait plus trop mal.

J'espère que tout le monde va bien. Transmets mes affectueuses pensées surtout à Penny et à Jon.

Prends soin de toi.

George.

Novembre 1967.

Cher Robert,

Ta dernière parole, en présence de Jon, me convainc que nous ne pourrions jamais surmonter nos divergences. Je ne m'étais jamais rendu compte que je te faisais honte ; je pensais que la plupart des Noirs, surtout ceux qui ont le même niveau de vie que nous, comprenaient, au moins vaguement, que les prisons sont construites pour nous, exactement comme les H.L.M., les Offices de chômage et les écoles religieuses.

Plus tard, peut-être, si nous vivons assez pour voir la fin de tout cela, je serai capable de mieux m'expliquer ; mais pour l'instant tu n'as sûrement pas besoin de moi, et moi je n'ai jamais eu besoin de personne. La vie m'a trahi ; ceux dont j'étais en droit d'attendre quelque chose m'ont trahi, je me trahis moi-même presque tous les jours ; mais rien de tout cela ne me fait un effet durable car je ne tire ma force et mon énergie d'aucune source extérieure...

Je souffre de votre incapacité à me comprendre et me soutenir, mais cela ne doit en rien influencer ma tâche ; je dois suivre la voie que je me suis tracée. On ne renonce pas à ses convictions. Si je devais reculer maintenant, je me hairais moi-même ; je vieillirais avec le sentiment que j'ai manqué au devoir qui nous échoit dès que nous arrivons à y voir clair ; je mourrais comme la plupart d'entre nous, les Noirs, sommes morts ces derniers siècles, sans avoir vécu.

Tu as mal jugé de la profondeur de mes sentiments sur ces questions : elles sont tout pour moi. Si nous avons pu trouver un terrain d'entente dans le cadre de mes idéaux, cela m'aurait aidé sur le plan intellectuel. Je m'attendais à un échec, dès le départ, je ne suis donc ni bouleversé, ni surpris, que nous ayons prononcé des paroles définitives et que nous nous retrouvions aux antipodes l'un de l'autre.

Ca va aller maintenant, Robert, j'ai des nerfs suffisants, et je consacrerai tout le temps qui me reste à faire ici à contrôler mes émotions ; je m'efforcerai d'utiliser la méthode clinique.

Tu ne me dois rien ; de tout ce que tu penses me devoir, je te considère désormais comme complètement quitte.

Parce que nous nous ressemblions, parce que le même sang coulait dans nos veines, je croyais que nous pourrions peut-être unir nos efforts, faire de grands projets, accomplir des changements remarquables, trouver des solutions, écrire quelques pages dans l'histoire. Mais je n'arrive pas à me voir moi-même aussi bien que d'autres peuvent le faire ; peut-être, après tout, as-tu raison d'avoir honte de moi.

Le lien qui nous unissait le plus fortement s'est brisé ; peut-être n'avait-il jamais existé. J'y perds certainement, mais je ne vois désormais plus aucune raison pour que nous communiquions tant

que je ne pourrai pas démontrer l'utilité de mes idéaux et de mes méthodes.

Porte-toi bien, je t'en prie.

Respectueusement.

Geo.

1^{er} décembre 1967.

Cher Robert,

Je suppose qu'il y a quelque chose à dire en faveur d'une personne qui fait ce qu'on lui dit de faire, qui vit selon la routine qui lui a été imposée par des maîtres qui ne tiennent leur autorité que d'eux-mêmes, etc. Bien sûr, chacun doit s'occuper de ses propres affaires ; comme ça, nous mourrons seuls, l'un après l'autre. C'est une idée ancienne et éprouvée. Jusqu'ici elle a fait merveille et c'est pourquoi 1967 nous trouve tous si confiants et chacun à sa place.

L'ennui, c'est que j'ai trop attendu de toi. Tu fais déjà ce que tu peux de mieux, tu as raison (j'espère), qu'est-ce que je peux demander de plus ?

Geo.

13 décembre 1967.

Cher Robert,

Comment Penny s'en sort-elle avec son travail ? C'est à la poste, n'est-ce pas ? Dis-lui qu'ils me manquent, elle et son enfant. Est-ce que le type qu'elle a épousé remplit ses engagements financiers ?

Et pour Frances, est-ce que vous continuez à garder le contact avec le type auquel elle est liée ? J'aurai deux mots à lui dire, à celui-là, quand je reviendrai.

Il fait froid ici cette année, mais ça ne me gêne pas beaucoup puisque je ne sors pas très souvent dehors.

Frances est, paraît-il, en colère contre moi, parce que je ne l'ai pas laissée développer ses clichés stupides, la dernière fois que tu l'as amenée ici. Je n'ai pas arrangé les choses non plus quand elle m'a écrit deux mois plus tard pour me reprocher ma prétendue grossièreté : je lui ai expliqué qu'elle n'avait à soutenir aucune autre opinion que celle des hommes de sa famille ; du coup elle a cessé de m'écrire. Pauvre petite, la mentalité « télévision » qu'elle a acquise gâchera sa vie. Dis-lui que je ne lui en veux pas, mais que, quand elle nous entend discuter ensemble méthode et politique, elle doit se taire et écouter, et essayer d'apprendre quelque chose.

Penny est beaucoup mieux : elle est capable de s'asseoir, d'écouter et de chercher à comprendre. Quand elle ne comprend pas, elle pose des questions intelligentes. J'ai vagabondé trois fois à travers ce pays, j'ai tout vu 36 fois, alors qu'est-ce que j'ai à faire des conseils d'une fille de vingt-trois ans qu'on a toute sa vie tenue à l'abri du monde réel !

C'est terrible qu'on nous ait tant divisés ! L'ordre social est fait pour favoriser ce phénomène ; les gens en place ne veulent pas voir se former de groupes solidement unis, ils empêchent cela de mille

manières subtiles et, comme on dit, « quand la pauvreté frappe à la porte, l'amour sort par la fenêtre » ! Tant pis, je laisse tomber ! le sang n'est pas plus épais que l'eau. J'ai eu tort d'exprimer mes pensées. Désormais, gardez pour vous vos idées réactionnaires ; je ne veux plus jamais discuter quoi que ce soit de sérieux avec vous, et si vous ne recevez pas de mes nouvelles trop souvent, c'est parce que je n'ai rien à dire.

Porte-toi bien.

Geo.

19 décembre 1967.

Cher Robert,

J'ai comparu devant la commission hier ; ils m'ont dit que si je me tenais bien et évitais les infractions à la discipline l'année prochaine, j'aurai dix-huit mois de bonne conduite la prochaine fois que je les verrai. Naturellement je n'ai pas encore vu les résultats officiels (peut-être les connaîtrai-je vendredi), mais il est assez clair que j'ai encore un an à tirer. Je réécrirai quand je serai fixé.

Pénélope m'a écrit la semaine dernière en me disant que maman et toi m'aviez envoyé un colis malgré tout, bien que je vous aie dit de ne pas prendre cette peine. J'apprécie votre intention, mais vous n'auriez pas dû le faire. On ne me permettrait probablement pas de le recevoir. Vous devriez savoir qu'il faut que je fasse une demande officielle, etc. Ils vont ou bien le renvoyer — ou bien le garder. Tout irait beaucoup mieux entre nous si vous me preniez enfin au sérieux.

Porte-toi bien. Tu pourras prendre ta retraite quand je sortirai, en 1969.

Geo.

23 décembre 1967.

Cher Robert,

C'est samedi, et il y a tant de bruit à l'étage que même les boules que je me suis mises dans les oreilles ne servent à rien ; des adultes se comportent comme des collégiennes, les gardiens écoutent un reportage sportif à la radio, tout le monde est heureux, des cris de joie sortent de chaque cellule. Ils essaient d'oublier leurs problèmes ; ils font semblant de ne pas en avoir. C'est plus facile comme ça, plus facile que de prendre le taureau par les cornes. La musique et les sports, c'est toute leur vie ; peut-être aussi un peu de maquereautage et de jeu.

J'ai reçu la notice officielle de la commission. Ils m'ont refusé encore une fois, je repasse en décembre prochain. Cela fera alors huit ans.

Porte-toi bien.

Geo.

1^{er} janvier 1968.

Cher Robert,

Il est 5 heures 40 du matin. Tous ceux qui faisaient du tapage se sont endormis. Ils se sont épuisés toute la nuit à s'amuser, à rire, à chanter, à se donner l'illusion de la joie. Il est vraiment étrange qu'un homme puisse trouver ici quelque chose qui le

fasse rire. Mais tous sont enfermés vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ils n'ont ni passé, ni avenir, pas d'autre but que le prochain repas. Ce monde dont ils savent qu'ils ne l'ont pas fait et ne peuvent le changer les jette dans la peur, la confusion et le désarroi, alors ils font du bruit pour ne pas entendre ce que leur esprit essaie de leur dire. Ils rient pour se persuader et persuader ceux qui les entourent qu'ils n'ont pas peur ; ils agissent comme l'individu superstitieux qui siffle et chante un petit air joyeux lorsqu'il passe devant un cimetière.

Etre confiné toute la journée dans un espace restreint crée un état de tension nerveuse. La conséquence inévitable est la stupidité, un retour à des comportements enfantins, une tendance à la surcompensation.

Je refuse cette sorte de châtement. Enfermé dans une prison, captif en cette geôle, mon esprit reste libre. Je refuse de céder aux conditions de vie en me laissant aller à des réactions incompatibles avec l'intelligence et avec mon objectif final.

Cette décision sera encore plus valable de l'autre côté de la muraille, là où tu es. Et si rien au monde ne pouvait m'être enlevé dont la perte puisse me gêner ? Et s'il existait un homme si déterminé qu'aucune privation matérielle ne puisse désorganiser sa pensée ? Voilà l'homme capable d'agir : sans nom, sans visage, sans émotions, sans amour, il n'a pas d'habitudes, il ne connaît pas les faiblesses de la chair, il va son chemin, le cœur léger, en compagnie de ceux-là seuls qui, comme lui, prisent la liberté plus que le base-ball et la bière. Seul cet homme libre sera capable d'acquérir pour nous les moyens de contrôler la direction de nos vies.

Tu devrais savoir que tout ce que je fais est mûrement pensé et réfléchi. Je suis un homme qui n'a pas beaucoup le choix.

George.

6 janvier 1968.

Cher Robert,

J'espère que tu es en bonne santé ; as-tu été ennuyé par la grippe, la grippe asiatique comme on dit ? Tout le monde à l'étage et même tout le monde dans le bâtiment l'a eue ou l'a encore, sauf moi. J'ai eu de la chance ; j'espère que je ne l'attraperai pas. Nous n'avons pas de médicaments.

J'ai tes deux lettres ici ; je n'ai pas envoyé les formulaires de demande de colis parce que je ne veux pas que tu dépenses le moindre argent à des choses superflues. Si j'avais de l'argent, je n'achèterais moi-même jamais rien de tel. Je suis absolument indifférent au plaisir, aux douceurs passagères. « Une croûte de pain, un coin pour dormir, un *moment* pour rire, et une heure pour pleurer » ; eh bien, même ce *moment* je n'en veux pas. Même si c'est tout ce que je peux avoir, je n'en veux pas.

Je ne sais pas à qui tu as parlé de ma condition ici. Qui que ce soit, cesse de perdre ton temps ; ils ne font que te rouler. J'espère que tu n'as pas perdu d'argent à cela, mais je t'avais déjà prévenu. Il est

clair que je dois m'en sortir, par moi-même, du mieux que je peux.

Porte-toi bien.

Geo.

16 janvier 1968

Cher Robert,

Rien de nouveau à raconter, situation inchangée. Pas de progrès. J'ai comparu devant deux responsables de l'administration de cette unité, la semaine dernière. Ils ont changé le règlement pour justifier le fait de me garder au secret encore six mois, jusqu'à juin au moins.

Il y a un règlement qui stipule : « Si un prisonnier est impliqué dans un rixe avec un autre prisonnier, et qu'une arme soit associée à l'incident, le prisonnier responsable doit passer au moins un an enfermé en complet isolement. » Or, j'ai fait mon année pour l'incident de janvier 1967. Mais je dois en faire une autre pour l'affaire de juin 1967 où les seules armes impliquées ont été celles utilisées contre moi !

Je pense qu'il est peut-être temps de me procurer une assistance légale, nous pourrions en discuter la prochaine fois que tu viendras. Les choses ne se passent pas comme elles devraient ; ce n'est pas juste. Je suis le seul qui ait encore à souffrir des effets de ces deux affaires ; tous les autres ont été transférés dans d'autres établissements et sont avec les autres détenus. Et je suis le seul qui n'ait pas écrit de rapport au moment de l'incident. J'ai essayé de laisser glisser. Mais je vois que ça ne marche pas. Ils m'ont accusé d'être le meneur d'on ne sait quoi, quand tout prouve le contraire ; j'étais le seul à franchir la ligne du piquet de grève pendant la grève, ou l'un des rares. En juin, je n'ai jamais levé la main contre aucun employé. En fait, depuis sept ans que je suis en prison, je n'ai jamais attaqué aucun membre du personnel. J'ai suffisamment de mal à me diriger moi-même, à m'occuper de mes affaires !

J'ai besoin au minimum d'un transfert. Je ne peux obtenir un traitement juste d'une autre manière.

Porte-toi bien.

Geo.

5 février 1968.

Cher Robert,

Mes chaussures tiennent bien le coup. Je les enverrai au cordonnier pour les faire ressemeler et, si elles ne sont ni volées, ni égarées, cela ira encore quelques mois. Merci, de toute façon ; tu sais que, quand j'ai vraiment besoin de quelque chose, je demande.

Pas de revue encore. *Look* et la *Nouvelle République* arrivent bien, mais les deux que tu as renouvelées ne se sont pas montrées. Les journaux sont encore en grève.

Comment va le cœur de Georgia ? j'espère que ce n'est pas trop grave. Elle est bien souvent malade. L'étage a été calme ces temps derniers. Les Noirs sont presque tous au régime de l'isolement, donc pas de chansons ou de

discussions sur le football ou le basket. De ce fait, j'ai pas mal travaillé.

Porte-toi bien.

Geo.

8 février 1968.

Cher Robert,

Je crois que tu t'es embourbé quelque part en chemin. La question n'a jamais été de savoir si on nous permettrait ou non de travailler ! Je n'ai jamais douté que si l'un d'entre nous se rend acceptable, selon les normes établies, il sera alors toléré.

La question est : suis-je à vendre et à quel prix ? Peut-on obtenir une véritable liberté de choix quand on n'est qu'un salarié ? Quelles sont les chances qu'a l'employé de posséder un jour l'usine ? Qu'est-ce que je perds quand je me laisse programmer, enrégimenter et assimiler ? Connaît-on un seul exemple d'homme indépendant qui ne possède ni sa terre ni son outil ? Est-ce vraiment ce que vous réclamez, toi et ceux qui ont écrit l'article, toujours la même chose, couper le bois et porter l'eau ? Crois-tu que je veuille, moi, m'identifier aux perdants et aux imbéciles ? Qu'est-ce que ça m'apporte d'aider celui qui est considéré comme le « damné de la terre » ? Voilà le problème. Ne te laisse pas égarer par des arguments spécieux.

Je connais la réponse à toutes ces questions mais j'ai l'intention de la garder pour moi, pour l'instant.

Naturellement, nous parlons ici du peuple, de nos masses (à ne pas confondre avec mon cas particulier, et mes chances de succès. Je sais comment m'en sortir individuellement.)

Je suis d'accord avec ce que tu dis à propos des « cerveaux », rien n'est plus clair. Tout mouvement de masse dans l'histoire a été dirigé par un individu ou par un petit nombre de personnes. Bien que tout le monde possède un cerveau, rares sont ceux qui choisissent de s'en servir. La différence entre les mouvements qui réussissent et ceux qui échouent, réside dans leurs chefs. Les mouvements qui ont réussi étaient menés par des hommes qui possédaient à la fois la vigueur physique et la vigueur intellectuelle. La « tête » ne sert à rien sans les nerfs et les muscles capables d'exécuter ses ordres.

Je suis d'accord aussi avec ce que tu dis des Chinois. Ils sont pauvres. Ils sont passés par les mêmes épreuves que nous, pour la même raison (problème de couleur), et ils ont souffert aux mains des mêmes puissances malfaisantes. Cela leur prendra probablement encore quelque temps pour venir à bout de ces cent dernières années, mais, et je sais que tu es d'accord, ce sont des gens merveilleux, entreprenants et travailleurs. Ils y arriveront. Ce que j'aime le plus en eux, c'est leur empressement à toujours aider leurs « frères » d'Afrique ou d'Asie ; ils comprennent la nécessité et la puissance de la *solidarité ethnique*. Quand ils regardent dans le miroir, ils se reconnaissent eux-mêmes ; quand ils nous regardent, ils voient leurs

pères et leurs frères ; Frère, frère, c'est comme cela que nous dirons.

Geo.

12 février 1968.

Cher Robert,

Toutes mes félicitations pour l'anniversaire. Je n'ai peut-être pas tellement bien réussi, mais mes valeurs sont un peu différentes des tiennes. Ce qui m'intéresse, c'est de vivre pleinement, de vivre bien, plutôt que de vivre longtemps. Et comme j'ai un moyen de contrôle sur la première de ces éventualités, tandis que je n'en ai aucun, de quelque sorte que ce soit, sur la seconde, cela signifie quelque chose pour moi.

J'ai été au Mexique. J'ai aussi voyagé à travers les Etats-Unis. J'ai passé plusieurs jours dans le quartier où tu es né...

Ce quartier est de loin bien plus pauvres que tout ce que j'ai pu voir au Mexique. Comme le Mexique est aussi une colonie des Etats-Unis (tout comme nos communautés), mais que les Noirs, ici, sont dans une situation pire que les Mexicains, j'en conclus que les maîtres colonisateurs ont une meilleure opinion des Mexicains que des Noirs.

Tes impôts paient pour tout ce que tu dis, et aussi pour d'autres choses que tu as oubliées : éducation, prisons, salaires de la police, armée, bombe H, bateaux-espions, chambres à gaz, travaux forcés, etc. Mais il est curieux de noter qui bénéficie de tout cela. Quelles rues sont les mieux éclairées ? Quels enfants vont à l'école une demi-journée, dans des « roulottes », ou dans des écoles si surchargées et mal encadrées qu'ils feraient tout aussi bien de ne pas y aller, étant donné la façon dont on s'occupe d'eux ? La police m'a arrêté cinq fois (cinq voitures différentes) dans l'espace de trois pâtés de maison, à Los Angeles, autrefois. Toutes les guerres « éclair » qu'ont menées les Etats-Unis dans les vingt dernières années étaient dirigées contre des gens de couleur, dans l'une ou l'autre partie du monde ! Je pourrais parler pendant une semaine de la manière dont nos impôts sont employés, qu'il me suffise de dire qu'ils ne servent pas à vous venir en aide, à toi et aux tiens.

Cet « investissement » ne te rapporte rien. Et c'est pourtant ce que les impôts sont censés faire : investir dans la communauté, dans la société ; unir les ressources individuelles pour financer l'administration afin qu'elle puisse accomplir les tâches nécessaires et assurer le bien public, ce qu'un individu ne saurait faire à lui seul.

Or, si chacun paie, il devrait s'ensuivre que chacun reçoive en retour ce qui lui est dû : les rues devraient être aussi bien éclairées à Watts qu'à Bel Air⁽¹⁾. Il semble qu'un manquement au devoir se soit produit.

19 février 1968.

Cher Robert,

⁽¹⁾ Quartier chic de Los Angeles. (N.d.T.)

Domage pour Jon ; je t'ai suggéré, à ta dernière visite, qu'il regardait peut-être trop la télé. De toute façon, tu as absolument raison de dire que sont ses années « difficiles ». Tu ferais mieux de lui apporter quelque chose de valable : un *but*, une *identité*, de la *méthode*.

Il paraît évident qu'il ne trouve rien de tout cela à l'école ; c'est le contraire qui se passe : on le lui enlèverait plutôt... pour en faire un « bon Noir », un numéro, une non-personne, un homme intellectuellement dépendant.

Si tu ne sais pas ce que veulent dire les trois mots soulignés, c'est déjà trop tard pour Jon.

Je ne veux plus être appelé George ; je te prie de bien vouloir respecter assez mes désirs pour te servir de mon deuxième nom à partir d'aujourd'hui ; je ne répondrai à aucun autre⁽¹⁾.

Mon travail marche bien. Je suis en bonne santé. J'espère que toi aussi.

Porte-toi bien.

Lester.

6 mars 1968.

Cher Robert,

L'Afrique est un continent extraordinaire. Ils ont tout au point de vue ressources humaines et naturelles. Le pétrole en Egypte, en Libye, en Tunisie, en Algérie et aussi au Nigeria ; du cuivre en Zambie, plus des diamants, du cobalt et de l'or. Il y a de vastes réserves de minerai de fer au Liberia, une montagne devrais-je dire. Cite-moi quelque chose, on en trouve quelque part en Afrique. De plus, dans la savane, au sud du Sahara, et dans tout le pays jusqu'au Cap, tu trouves la terre la plus fertile du monde. L'Ouganda, le Kenya et la Tanzanie sont comme un grand parc ; la température n'y varie pas de plus de trois degrés dans toute l'année. Chaque soir, pendant l'hiver, il y a une petite averse qui fixe la poussière ; 27 à 30 degrés toute l'année. Les cinq plus vieilles villes du monde sont situées en Afrique. La langue la plus ancienne est une langue parlée en Afrique : le mandé. Le plus ancien vestige de l'existence de l'homme a été découvert en Afrique : il date de 25 millions d'années. Tu y trouves toutes sortes de types de Noirs : les uns ont le nez large, d'autres l'ont fin, d'autres aquilin ; il y a une grande diversité de cheveux ; toutes les nuances de peau, depuis l'ivoire le plus clair jusqu'au noir-bleu, sont représentées.

Tu devrais être plus précis dans ce que tu veux savoir, parce que cela prendrait un mois et une lettre de la taille d'un annuaire de téléphone pour décrire toutes les ressources de l'Afrique.

En ce qui me concerne personnellement, je préférerais la Tanzanie sur la côte est, si j'avais à choisir un endroit pour m'installer. Julius Nyerere est un chef éclairé et intelligent qui a pris pour modèles les pays de l'Est. Le pays se développe rapidement,

(1) Jackson savait que son père détestait le nom de Lester, ce second prénom qu'ils avaient en commun et, dans le but de le braver, il s'adressait parfois à lui en l'appelant Lester. Pendant une courte période, dans un effort supplémentaire de provocation, il utilisa ce prénom pour lui-même.

et possède un potentiel illimité de ressources minières et agricoles et une industrie légère. Leur problème, comme dans tous les autres pays d'Afrique, est l'absence de capitaux suffisants pour développer leur économie à un rythme qui permette de satisfaire les aspirations croissantes du peuple et de combler le fossé qui les sépare encore du monde occidental. Pour l'aide dont elle a besoin, la Tanzanie s'est adressée aux pays de l'Est plutôt qu'aux Etats-Unis et à l'Europe de l'Ouest ; ainsi, elle a de meilleures chances de s'en sortir. La Chine ne demande pas d'intérêts sur ses prêts, et, quand ils installent une usine, ils embauchent des Africains, ils forment des administrateurs africains, et puis ils s'en vont ; avec les Etats-Unis, la seule motivation est l'intérêt. Ils laissent des administrateurs américains et réclament 90 % du bénéfice brut, comme leur juste part des profits. C'est leur récompense pour avoir aidé le pays à se développer, disent-ils. Certains chefs africains acceptent, mais pas Julius. Est-ce de la stupidité, de la part de la Chine, de prêter sans intérêts et de construire sans s'implanter et sans faire de bénéfices ? Ce doit être de l'Amour.

Lester.

28 mars 1968.

Cher Robert,

Je suis très occupé ces jours-ci. J'ai accepté un travail à l'étage (notre étage) : je distribue la nourriture et je nettoie. C'est bon pour mon rapport et ça me garde actif.

Que penses-tu de Jomo⁽²⁾ ? Il était à son poste pendant ces dernières années ; il se range parmi les trois ou quatre premiers tacticiens de la guérilla... Je parle de cette nouvelle forme qu'a prise la guerre : la guerre du pauvre. Il a été à l'avant-garde de l'effort de libération afro-asiatique ; il est cependant regrettable qu'il faille noter aujourd'hui qu'il ne coopère plus avec le mouvement auquel il doit son succès. Il a déclaré officiellement qu'il ne voulait plus prendre part à aucune révolution. Que pouvons-nous penser d'un homme qui se retire avant que la bataille soit complètement gagnée ? Cet homme a abandonné ses vieux camarades et laissé les moins favorisés se débrouiller tout seuls. Les peuples d'Afrique du Sud, d'Asie du Sud-Est et d'Amérique latine pourraient profiter de son aide et de son soutien, tout comme lui autrefois a eu besoin d'être aidé. Les cœurs sensibles ne remportent jamais de victoires décisives.

Porte-toi bien.

Lester.

Le 8 avril 1968.

Cher Robert,

Tu m'as mal compris au sujet de Jomo ; personne n'attend qu'il prenne personnellement une part active dans aucun mouvement ; mais personne ne s'attendait non plus à ce qu'il ferme ses frontières à ceux qui ont besoin d'un refuge, d'un abri, d'une protection contre l'ennemi commun ; à ce qu'il refuse

(2) Kenyatta. (N.d.T.)

de laisser passer à travers son territoire les armes dont ses amis d'hier ont un besoin urgent ; et, en général, à ce qu'il laisse ses adversaires d'hier le manœuvrer et le compromettre.

Le président Mao est aussi vieux que lui. Ils collaboraient et unissaient leurs efforts, comme tous les chefs afro-asiatiques ; Mao ne s'est pas laissé aller à la complaisance ; il est aussi soucieux de ses devoirs aujourd'hui qu'il l'était dans les années 20, 30, 40, etc. Jomo s'est servi des autres et du mouvement de libération afro-asiatique, et maintenant il refuse de respecter ses engagements.

Geo.

Le 11 avril 1968.

Cher Robert,

M. L. K.⁽¹⁾ avait le même genre de pensée que toi. Si tu connaissais et comprenais vraiment son programme, tu n'aurais jamais parlé comme tu l'as fait dans ta dernière lettre. Je suis sûr que tu as connaissance du fait qu'il était opposé à la violence et à la guerre ; il était réellement un pacifiste convaincu. Il est très curieux, presque incroyable, qu'un système aussi violent et tumultueux que celui-ci puisse encore produire de tels hommes.

Il n'était pas à sa place dans le monde actuel ; il était trop naïf, trop innocent, trop cultivé, trop courtou pour l'époque ; c'est pourquoi il était facile de prévoir sa fin.

Il s'est opposé à la violence sous toutes ses formes, ce qui ne veut pas dire qu'il était passif. Il savait que la nature ne tolère pas longtemps de pareilles injustices.

Il était assez perspicace pour voir que les hommes de couleur étaient en marche dans le monde entier et que leur exemple allait bientôt pousser ceux des Etats-Unis à se lever eux aussi et à cesser de trembler.

Il essaya donc d'orienter nos sentiments et le mouvement en général dans la direction qu'il jugeait la plus appropriée à notre situation particulière : la désobéissance civile non-violente, de caractère politique et économique. J'avais commencé à le trouver sympathique à cause de ses idées nouvelles sur les guerres des Etats-Unis à l'extérieur, contre les peuples de couleur ; et je suis certain qu'il était sincère lorsqu'il disait que son but était « de donner du pain aux affamés, de vêtir ceux qui étaient nus, de soulager les prisonniers, et d'essayer d'aimer son prochain ». Je n'ai jamais rien eu contre lui personnellement. Je lui accordais le respect que méritait sa sincérité.

C'est en tant que théoricien des Noirs que je le désapprouve. Le concept de non-violence est un idéal erroné ; il présuppose, chez l'adversaire, un sens de la pitié et de la justice ; quand cet adversaire a tout à perdre, et rien à gagner à se montrer juste et

compatissant, on comprend facilement que sa réaction ne peut être que négative.

Les symboles de la virilité ont toujours été, ici, en Amérique du Nord, le fusil, le couteau, la matraque. Partout la violence est exaltée : à la télévision, dans les films, dans les romans à succès. Les journaux qui se vendent le mieux sont ceux qui ont les gros titres les plus osés et les plus sanglants, qui parlent des sports les plus violents : la boxe et le football ; mourir pour la patrie, c'est mourir en héros.

Les King, les Wilkins et les Young⁽²⁾ nous exhortent, ce sont leurs propres mots, à « ranger nos couteaux et à revêtir l'armure de la vertu », à « tendre l'autre joue pour montrer que nous savons supporter et aimer ». C'est peut-être ce qui leur convient, mais moi j'ai très certainement besoin des deux côtés de ma figure.

Geo.

22 avril 1968.

Cher Robert,

Cela m'a fait plaisir de te voir, un peu exaspéré, mais fait plaisir quand même.

Réexamine ce problème : si un gouvernement reflétait vraiment les désirs du peuple, s'il représentait correctement la population, il s'ensuivrait que, si les moyens de production et de distribution étaient placés entre ses mains, ils seraient, en fait, aux mains et sous le contrôle du peuple ; la chose la plus importante étant, bien sûr, que le gouvernement soit vraiment représentatif ; tous les postes importants doivent être électifs, et la position d'un homme à l'intérieur du gouvernement ne doit dépendre que des services qu'il rend à l'Etat. La nationalisation est la seule réponse aux problèmes de l'Etat industriel moderne.

Porte-toi bien.

Geo.

26 avril 1968.

Chère maman,

Je t'attendais la semaine dernière ; Robert avait dit qu'il t'amènerait. J'espère que tu vas bien.

Robert dit que, tous les deux, vous n'êtes plus très souvent d'accord ; il dit aussi ne pas comprendre pourquoi.

Il vient me voir pensant qu'il va m'apporter une consolation et un but (un but, j'en ai un, et je ne demande pas qu'on me console). Mais il semble bien plus tracassé par ses problèmes domestiques que je ne le suis par mes propres problèmes. Cela ne veut pas dire que ses visites ne me font pas plaisir ! Ca fait du bien de sortir un peu de cette cellule ! Mais j'ai l'impression qu'il perd le nord, et je n'aime pas voir ça. Il a essayé dernièrement de sortir de sa coquille après de longues années de répression et d'aliénation. Mais votre refus, à toi et à

⁽¹⁾ Martin Luther King, pasteur noir et animateur de la Southern Christian Leadership Conference, organisme qui a longtemps lutté pour les droits civiques des Noirs dans les Etats du Sud. King, qui était alors le plus important chef noir des Etats-Unis, fut assassiné le 4 avril 1968. Il était un apôtre de la non-violence.

⁽²⁾ Roy Wilkins est le chef de la N.A.A.C.P. (National Association for the Advancement of Colored People), qui est peut-être l'organisation la plus importante s'efforçant d'obtenir l'égalité des droits pour les Noirs dans les Etats du Sud. Wilkins, ainsi que King et Young, représentent l'ancienne génération des leaders noirs qui croient aux réformes plutôt qu'à la révolution.

ses filles, de vous associer à ses efforts, ajouté au fait qu'il ne comprend tout simplement pas les changements qui ont lieu autour de lui, ont gravement ébranlé son système nerveux.

Il n'a pas encore très confiance en lui-même, ni en nous, en tant que peuple. Toute sa mentalité, toutes ses attitudes se fondent sur les poncifs inconsistants et les clichés rebattus que débitent à profusion les moyens d'information, et autres agents de contrôle de la pensée.

Il a dit en présence de ses compagnons de travail (des Noirs) qu'« il était content que ce trublion de King se soit fait tuer », et il a failli être obligé de se battre. Mais enfin, quel Noir aurait l'idée de dire une chose pareille ? Cela ressemble à ce que pourrait dire un chevalier blanc du K.K.K.⁽¹⁾. Il y a quelques années, Robert n'aurait rien dit, n'aurait eu aucune opinion. Mais maintenant qu'il est sorti, comme je l'ai dit, de sa coquille, et qu'il essaie d'être « dans le coup », il est complètement perdu. Je comprends qu'après une telle expérience avec ses copains, il n'ait aucune envie de se laisser brimer par ses femmes quand il rentre à la maison. Je n'étais d'accord avec aucune des tactiques de King, mais il n'a certainement fait de tort à personne, si ce n'est peut-être, à quelques Blancs, et ça, ça m'est plutôt égal.

Robert changera, il s'adaptera, avec le temps, surtout si nous l'aïdons ; sois donc un peu subtile dans tes critiques et tes conseils, et respecte son désir d'être le maître. Il le mérite. C'est dur de travailler pour ces gens-là.

Porte-toi bien.

Geo.

4 mai 1968.

Chère maman,

Tu as raison dans tout ce que tu dis sur les hommes et leur responsabilité, sur les pique-assiettes et les traîne-savates, sur les échecs et la défaite, sur les efforts myopes où se gaspillent temps et énergie. Je suis, par moments, si découragé de voir tout cela que j'y trouve une excuse pour me dégager de toute responsabilité et simplement m'en aller (quand je reviendrai à la maison), et vous emmener avec moi dans une autre partie du monde où les Noirs ont déjà pris en main leur destin, en mettant un ou deux océans entre l'Amérique et nous.

Mais ce sentiment ne dure jamais longtemps, parce que je comprends pourquoi beaucoup d'entre nous réagissent de cette façon, et je dis bien : « ré-agissent ». Notre réponse aux stimuli sociaux (qui, pour nous, dans ce pays, se manifestent comme des défis) ne peut être que négative si l'on songe que nous autres, Noirs des Etats-Unis, avons été soumis au plus complet lavage de cerveaux qu'un peuple ait jamais connu dans l'histoire, avons été séparés de notre terre, de nos racines, de nos institutions. Aucun groupe humain n'a été si totalement terrorisé,

⁽¹⁾ Ku-Klux-Klan. (N.d.T.)

déshumanisé, dépouillé (dès la naissance) de ce qui fait des hommes forts.

En ce qui concerne le problème domestique, je suis le premier à admettre que la cellule familiale noire est en ruine ; ce fait contribue sans doute beaucoup à la difficulté que nous avons de nous unir en tant que « peuple ». Mais chaque effet a sa cause : pour guérir ces « effets », nous devons en comprendre les causes. Dire que la cellule familiale noire se décompose lentement sous l'effet de pressions extérieures (pauvreté et injustice sociale) et intérieures (réaction négative à une situation critique), c'est se tromper complètement sur la profondeur du problème. Il y a trois facteurs (causes) qui ont produit la situation chaotique de la famille dans notre société noire :

1° La cellule familiale a été détruite à l'époque de l'esclavage et les hommes ont été entraînés à ne plus avoir de responsabilité familiale.

2° La culture, les institutions, les usages sur lesquels repose l'unité de la cellule familiale, sans lesquels aucune cohésion ne peut exister, ont été détruits et jamais remplacés. Ce que nous pouvions faire de mieux, c'était de singer le Blanc, et de nous raccrocher à une sorte de sous-culture ; nous en sommes arrivés ainsi à cette notion hideuse que, si nous nous éduquons convenablement, si nous pensons comme il faut, lisons les « bons livres », disons ce qu'il faut dire et faisons exactement ce qu'on attend de nous, alors nous pouvons être aussi « bien » que les Blancs !

3° Le changement qui nous a fait passer du statut de cheptel, de propriété mobilière, à celui de ratés sans qualification sur le marché du travail, n'a pas été, comme beaucoup le pensent, une libération, mais seulement une *forme différente d'esclavage*.

Porte-toi bien.

George.

16 mai 1968.

Cher Robert.

La tactique du silence est inefficace ; la ruse, l'habileté, la persuasion amicale, voilà ce qu'il faut. Quand la ruse ne marche pas, il faut bien en venir à la force, mais la ruse n'échoue qu'avec des êtres supérieurement intelligents. Les hommes doivent être flattés ou écrasés, selon les cas. Mais avec les femmes, je ne vois pas pourquoi l'habileté ne serait pas toujours suffisante.

Ces comités intérieurs de la prison, dont tu parles, n'ont aucun poids ; ils n'ont qu'un intérêt local, aucun pouvoir. Ils n'ont pas un nombre fixe de sièges, ni un personnel permanent. Ils sont gouvernés par le caprice, toutes les décisions y sont arbitraires : je n'y ai jamais obtenu le bénéfice du doute. On ne m'y a jamais donné ma chance (du fait de mes huit ans). Mais assez de plaintes ! Je me défends en n'espérant rien, en ne m'attachant à aucun bien matériel, en refusant de me laisser punir, de permettre que ma pensée soit désorganisée par ce qui m'arrive ici. Alors, calme-toi et laisse tes angoisses de côté ! Rien ne peut troubler la marche logique de mon esprit, ni la faim, ni l'abandon, ni le

froid, ni la peine, ni la douleur, ni l'inconfort, ni la terreur.

Bon, porte-toi bien.

Geo

14 juin 1968.

Chère maman,

Essaie de te rappeler ce que tu ressentais au moment le plus pénible de ta vie, au moment de ton plus grand désespoir. Tu en as sans doute connus beaucoup. C'est ce que je ressens de façon permanente, quel que soit mon seuil de conscience : éveillé, endormi ou entre les deux. La chose est là qui me pousse, qui cloue mes yeux au fond de mes orbites. Tendus vingt-quatre heures par jour. Notre situation (et en particulier la mienne, en ce moment), le manque de compréhension, l'absence de toute pensée et de toute action vraiment réconfortantes, voilà pourquoi je suis ce que je suis.

Cela fait maintenant deux semaines que je voulais écrire cette lettre, mais j'étais préoccupé. Je voulais approfondir avec toi quelques-unes des questions dont nous avons discuté, quand tu es venue. Premièrement, tous les hommes veulent posséder des biens matériels qui leur apportent aujourd'hui le confort, et les mettent à l'abri des vicissitudes du lendemain.

C'est l'instinct de conservation, phénomène naturel qu'on rencontre chez tous les animaux ; chez certains hommes, il n'est que latent, mais tous le possèdent également. Quand cet instinct est à l'œuvre chez un homme qui n'a pas toute sa lucidité, il le pousse à des actes extrêmes. Et ici, écoute-moi bien : quand le paysan se révolte, quand l'étudiant manifeste, quand l'habitant des quartiers pauvres passe à l'émeute, quand le voleur vole, chacun d'eux réagit à un sentiment d'insécurité, subit une régression à l'ancestral « instinct territorial », et cela parce qu'il a perdu le contrôle de sa propre vie. Qu'il le sache ou non, ça revient au même. Ce système, son économie et sa politique, datent d'une époque maintenant révolue ; d'ailleurs, même alors, ils étaient inadéquats. Les hommes ne peuvent plus prendre possession d'un territoire, se tailler une part de la terre et se dire « voilà ma sécurité assurée ! ». Car ceux qui sont en place, et qui prétendent décider pour tout le monde, détiennent le monopole absolu sur tout, et ne le lâchent pas ! La richesse *c'est* la terre. A travailler sans posséder la terre et ses ressources potentielles, nous perdons notre indépendance. Nous sommes forcés de vendre notre travail, alors étant donné la spécialisation et la division du travail actuelles, la seule manière dont les tendances naturelles de l'homme pourraient désormais s'accorder avec la société industrielle moderne, serait la propriété collective administrée par un gouvernement représentatif. C'est le seul moyen qu'ont les hommes de satisfaire ce besoin irrépressible de sécurité matérielle et d'indépendance personnelle.

Geo.

29 juin 1968.

Chère Georgia,

Je serai bientôt sorti d'ici, dans huit ou neuf mois peut-être. J'aurais dix-huit mois de bonne conduite quand je passerai devant la commission en décembre, et tu sais que j'ai fait mon temps ; c'est ce qu'ils veulent, temps et bonne conduite.

Ce n'est pas toujours facile de s'entendre avec ses amis et ses parents : établir des relations durables et satisfaisantes demande toujours de la délicatesse, de la sensibilité et surtout de la modestie. On ne peut tout simplement pas dire la première chose qui vous passe par la tête, sans tenir compte de la susceptibilité de l'autre. Si je suis toujours en train de dire ou de faire des choses qui font croire à l'autre que je mets en cause sa personne, sa capacité de raisonner, sa dignité, comment puis-je espérer jamais m'entendre avec lui ?

Les hommes, à travers le monde, sont différents ; mais ceux des Etats-Unis sont tous les mêmes : ce sont en général des imbéciles, des nullités, des débiles mentaux ; les seules choses qui puissent les pousser à l'action sont les signes extérieurs de richesse et les postes importants ; le succès à tout prix, personnel, individuel, économique, voilà la seule règle morale de cette société.

C'est pourquoi nous, les Noirs, nous trouvons dans une situation de cauchemar ; quand on nous applique les critères de valeur et de mérite de cette société, quand on compare aux normes acceptées notre statut social et nos biens, nous ne pouvons sortir de la confrontation qu'avec une bien triste opinion de nous-mêmes. Du berceau à la tombe, cette idée nous hante. *Notre valeur est mesurée au capital que nous pouvons amasser.* C'est pourquoi on rencontre des Noirs qui affirment s'en tirer très bien ; c'est pourquoi un Noir achètera une voiture neuve (signe extérieur de richesse) avant de nourrir son fils ou de vêtir sa femme.

De plus le symbole de la virilité est et a toujours été en Amérique (anglaise), le fusil ; l'enfant mâle apprend, avant même d'être né, à être violent. La violence fait partie de tous ses jeux ; elle est dans tous les dessins animés, tous les films, tous les livres qu'il lira plus tard au cours de sa vie. Avoir une verge ne signifie rien si l'on n'est pas capable de se battre, de tuer, de mentir, de dominer et d'écraser *l'autre mâle.*

Et encore une fois, tout cela atteint les Noirs beaucoup plus profondément que les autres. Aucun homme, ou groupe d'hommes, n'a été plus frustré du respect de soi-même ; personne, dans l'histoire, n'a été terrorisé, anéanti, réprimé, ne s'est vu interdire toute affirmation de sa virilité, autant que nous ; voilà à quoi tu te heurtes dans tes rapports avec Robert. Il cherche, comme je l'ai déjà dit, à sortir de sa coquille, à prendre sa revanche ; il veut s'affirmer après tant d'années où il a été moins qu'une bête. Comme la plupart des hommes de notre communauté, il commence à prendre conscience de sa force. Cette force, bientôt, deviendra rage et « ma rage, quand elle se déchaîne, est indomptable ». Ne te mêle pas de tout

ça ! Tu n'aurais jamais dû t'opposer à son projet d'entrer dans ce Club ! Tu n'as fait qu'attirer sur toi un peu plus le mépris inconscient qu'il porte à nos ennemis.

Les vrais problèmes de Jon ne peuvent être résolus que par une action de notre communauté, un effort massif, total et concerté. Nous ne pouvons pas survivre en tant qu'individus ou cellules familiales ; il nous faut nous unir.

Qu'est-ce que Robert peut apporter à Jon, dans l'état actuel de son développement intellectuel ? Robert ne peut que gagner au contact de ceux qui peuvent lui apprendre quelque chose. Il doit d'abord apprendre lui-même quoi donner et comment donner, avant de pouvoir l'aider. Il ne suffit pas de lui consacrer quelques instants. Je ne crois pas que tu te sois bien débrouillée dans tout ça. Tu aurais dû offrir ton aide au club, peut-être même participer, dans une certaine mesure. Ne regarde pas toujours en arrière.

George.

17 août 1968.

Chère maman,

Tout se ramène à un fait très simple : nous voulons que tu sois toi-même, que tu acceptes ta propre *réalité*. Pourquoi ma femme devrait-elle recevoir des autres ses critères de bien et de mal, de beauté et de laideur ? Crois-moi, je t'en prie, la vraie laideur consiste à faire semblant, à imiter, à singer, à adorer l'ignoble.

Tout bien considéré, tu en arrives à dire qu'une Noire, quand elle est nue et naturelle, est laide ou loin d'être belle. A partir de cet état de nature, la seule manière qu'elle ait de s'approcher tant soit peu de la beauté est de teindre et de défriser ses cheveux, de s'attifer de vêtements conçus à Paris, à Londres, aux Etats-Unis ou en quelque autre partie du monde barbare. Selon toi, le seul modèle de la beauté est le modèle occidental. Cette absurdité me révolte. Je comprends que tu ne connaisses que celui-là, je l'admets. Mais tu dois être capable de voir qu'aujourd'hui ce modèle de perfection que tu t'es donné dans le passé, n'est plus le « dernier cri » ; la mode est revenue au Noir. Je remplirai mon rôle d'homme, même si je dois y laisser ma peau ; je consacrerai chaque parcelle de mon énergie et de mes ressources à apporter soutien matériel et protection à ma famille. Mais je crains que vous autres femmes ne remplissiez pas votre rôle, parce que vous semblez incapables de changer, de retrouver les valeurs et la culture de vos ancêtres. Comme dit F. : « Je suis née à Chicago, Illinois » ; cela ressemble à une épitaphe.

La clé de tout est la réalité. Pour être intelligent, selon vous, il faut aimer la musique, la mode, la cuisine et l'architecture occidentales ; recevoir de l'Occident éducation, superstitions religieuses, pseudo-philosophie, jusqu'à nos pensées et à nos lectures ! Saint Augustin !!! bel exemple ! En réalité, nous sommes la caste la plus basse d'une société de classes, le seul groupe qui porte sur son visage des traits (caractéristiques physiques) qui lui

interdisent toute promotion socio-économique. Nous sommes les bêtes de somme, les têtes-à-claques, les boucs émissaires, les paillassons de la nation. Je ne suis pas assez stupide pour ne pas voir qu'on me hait, surtout quand c'est évident. Pour le moins, l'évidence ne m'échappe pas.

Je dois dire cependant, pour être juste, que certains Noirs sont appréciés ; je le constate quotidiennement ; mais je ne fais pas partie de cette confrérie. Ils me détestent. Je ne trouve pas ça désagréable, parce que cela m'assure certaines prérogatives. Quelque chose ne marcherait pas, s'ils m'aimaient. Tu comprends ? Je ne veux pas être accepté. En tant qu'individu, je ne me soucie pas de mon avenir ; je sais que mon idéal prévaudra, et c'est pour ça que je ne m'en fais pas. Ils ne peuvent pas m'atteindre : je n'ai rien d'autre à perdre que mes chaînes.

Il est clair qu'ils ne me donneront pas une chance. Tu as raison, je suis exactement ce dont ils ont peur : un Noir qui veut être noir, et lucide. Je ne baisse les yeux devant personne, et c'est pour ça qu'ils sentent qu'à tout instant je peux déclencher une émeute ; j'ai empêché plus d'incidents ici qu'aucun autre Noir dans tout le système.

Geo.

19 septembre 1968.

Chère maman,

Joyeux anniversaire ! Puisses-tu en connaître encore cent. Je vais bien ; les chaussures ont été renvoyées à la boutique. J'espère qu'on t'a remboursée. Il semble que je n'ai pas droit à des chaussures neuves pendant que je suis au secret. Désolé de t'avoir dérangée.

Porte-toi bien.

Tendrement,

Geo.

22 décembre 1968.

Chère maman,

Je ne sortirai probablement pas d'ici avant le mois prochain ; je comparais devant la commission ici. Elle se réunit le 30 et 31 décembre et le 3 janvier.

Je vais bien, j'ai des boules dans les oreilles qui sont très efficaces ; cela m'aide à ne pas devenir fou. As-tu une théorie qui explique pourquoi les Noirs parlent tant et si fort ? Un Chinois m'a dit une fois que les Noirs étaient le peuple le plus ancien et le meilleur du monde « mais il y a quelque chose qui ne va pas, tu causes, tu causes, tu causes... ».

Je te souhaite le meilleur, le meilleur en tout pour l'année qui vient. Je serai peut-être à même d'aider à quelque chose avant qu'elle se soit écoulée.

Porte-toi bien.

Geo.

12 juin 1969.

Chère mère,

Résultats finaux : refusé ; un an, je repasse en juin 1970.

Geo.

9 septembre 1969.

Cher Jon,

Ca ne va pas ici. Rien ne s'arrange, mais au moins je n'ai pas de problèmes nouveaux.

Que penses-tu de notre « vieux » ? Est-ce que tu écoutais quand il m'a dit que les types à son travail l'appelaient de tous les noms. Il *prétend* être fier de son sang-froid. Je croirais plutôt qu'il se donne l'illusion d'être meilleur « maintenant qu'il peut encaisser ça ». Beaucoup d'entre nous, gens de couleur, sont comme ça ; en fait, il est comme la majorité. C'est pour ça que nous sommes le paillasson de l'univers, parce que nous pouvons encaisser.

Robert est un brave type sur le plan individuel, personnel, « d'homme à homme ». Mais tu dois rejeter sa philosophie : le credo de l'esclavage, l'éternelle morale du domestique, du bûcheron, du porteur d'eau, du groom, du petit employé, du larbin, du minus.

Pourtant ton refus doit être silencieux ; il n'y a aucun espoir de changer Robert. Il faut l'accepter comme il est et le protéger le plus possible. Il y en a parmi nous qui ne peuvent acquérir la moindre liberté. Ils sont la majorité ! Nous ne pouvons les atteindre avec des idées. Ils sont tombés trop bas. La seule chose qui peut les faire bouger, c'est une bourrade ; pas d'explications, les secouer.

Tu te demandes comment travailler, gagner de l'argent, mieux vivre, etc., je t'ai suggéré plusieurs orientations mais aucune ne semble convenir à ton caractère. J'espère qu'au moins tu as essayé. La dernière chose dont je t'ai parlé lundi dernier, pourrait bien être la bonne. Va voir un type du nom de E. Il peut t'aider à obtenir ce genre de travail. Tu as ton permis de conduire, alors il ne devrait pas y avoir de problèmes, et s'il y en a, tu es assez grand et averti pour t'en sortir maintenant. Sinon, tu ne le seras jamais.

Porte-toi bien et écris-moi comme je te l'ai demandé.

Geo.

15 septembre 1969.

Cher Jon,

J'ai reçu ta lettre aujourd'hui.

Quant au boulot, cela dépend de toi. Cependant, je pense que tu as fait un bon choix, à condition de t'y tenir. Il y a beaucoup de pièges dans les études : des pièges doux, chauds, flatteurs. Quant reprends-tu ? en quelle année es-tu ? Cette année devrait être ta dernière année d'école, non ?

Pour l'instant, je me laisse porter par le courant, je lis beaucoup et j'attends que mon épaule se remette. Elle va un peu mieux. La situation est très tendue ici, tout le monde est nerveux. Je regarde et j'attends.

Porte-toi bien.

George.

25 septembre 1969.

Cher Jon,

Robert m'a dit que tu conduisais la nouvelle voiture pour aller à l'école. Si c'est vrai, tu ne te débrouilles pas trop mal. Est-ce que tu t'en sers à l'école et aussi à la maison ? Mais il me dit aussi que si ton travail scolaire ne s'améliore pas, il sera très déçu.

Je pense qu'il se fait beaucoup de souci pour toi. Il s'en fait vraiment, je le sais. Simplement, il ne sait pas s'expliquer avec toi. Quand j'étais jeune, j'avais l'impression que Robert ne s'occupait pas beaucoup de moi parce qu'il ne m'emmenait nulle part et ne me parlait que pour crier. Maman le persuadait de me battre quand j'avais seulement été jouer au ballon ou bavarder avec des copains. Je veux dire me battre pour de bon : ceinture, pied de table, coups de poing, etc. Mais ce dont je ne me rendais pas compte, c'était qu'il me nourrissait et que, chaque fois que j'étais en difficultés avec les représentants des oppresseurs (la police), il était toujours là pour me venir en aide. *Toujours*, quoi que j'aie fait et quelle que fût sa réprobation pour ce que j'avais fait.

La vie n'a été pour Robert qu'une longue suite de déceptions. Il ne faut pas prendre à la légère son désir de te voir devenir plus ambitieux. Il n'est pas nécessaire de le décevoir. Tu peux lui faire plaisir tout en étant toi-même et en servant la cause de l'autodétermination noire, et en servant ton élan pour faire le Grand Bond en Avant du Président Mao.

J'espère que tu t'es mis au travail à l'école, mais, connaissant leurs méthodes, je sais qu'ils ne t'orientent vraiment vers aucune spécialité.

Ils n'ont pas essayé de savoir ce qui te convient et de te diriger en conséquence. Aussi tu dois te débrouiller tout seul. Choisis dès maintenant ce en quoi tu aimerais te spécialiser, une chose, et une *seule*, vers laquelle tu t'achemineras, tu piges ? *Décide maintenant*. Il y a plusieurs choses dont nous avons un besoin urgent, en tant que groupe, des chimistes, des ingénieurs électroniciens, des chirurgiens, etc. Choisis une de ces orientations et accorde-lui une attention spéciale. Consacre-lui chaque jour un peu de temps. Fixe-toi un programme de travail, et fais savoir indirectement à Robert ce que tu es en train de faire. Il ne te restera plus alors qu'à obtenir de bonnes notes sur les petits sujets faciles et inutiles exigés à l'école. Il n'y a pas là de grands problèmes ; tu peux y arriver avec un peu d'attention et de travail. Mais tu dois te mettre dès maintenant à ta spécialité, au travail que tu comptes poursuivre toute ta vie. Tu dois te spécialiser. Tâche que ce soit dans quelque chose d'utile à notre lutte.

Geo.

7 novembre 1969.

Cher Jon,

C'est bien pour la chimie. Pas trop d'améliorations à t'annoncer, mais je tiens le coup.

Tu dois être conscient du fait qu'en général, les hommes ne font rien d'eux-mêmes. Ils sont poussés à l'action par la pression, la force, ou la ruse d'une intelligentsia souvent très réduite en nombre (je parle

de celle qui est prête à agir). Tu ne dois rien attendre de valable de leur part, mais si tu arrives à les dépasser, il te sera possible (seulement possible cependant) de les influencer, de les pousser dans la direction que tu jugeras nécessaire.

Il va de soi que le conditionnement qui en a fait des pantins sans volonté entre les mains de l'ennemi peut aussi te les rendre dociles.

Porte-toi bien.

Geo.

27 novembre 1969.

Cher Jon,

On me dit que tu te diriges vers des études médicales. Que devient la chimie ?

Ils m'ont convoqué pour reclassement la semaine dernière. Ils ont dit qu'ils envisageaient de me renvoyer à San Quentin. Ils ont, paraît-il, besoin de place ici pour quelque chose, et je ne travaillais pas assez bien. Ils ont aussi dit que, si je faisais de gros progrès, il serait possible que, dans quatre ou cinq ans, on envisage de m'envoyer à Chino, la prison pour détenus d'honneur.

Fais-moi savoir de temps en temps comment tu vas.

Porte-toi bien.

Geo.

28 décembre 1969.

Cher Jon,

J'ai reçu ta lettre, tu ne me parles pas de Marcia. Vois si tu peux faire quelque chose pour elle — quand j'avais ton âge, petit, j'avais deux femmes comme elle, chacune mère de deux et trois enfants. Traite-la bien ; tu es censé me représenter auprès d'elle : montre-toi fort, intelligent, prévenant, sérieux, imperturbable.

Je voulais qu'elle te voie, toi « l'homme-enfant », pour lui donner une meilleure idée de ce que peut être un « homme ».

Oublie donc ces sornettes occidentales sur Dieu ! Je blasphème le nom de Dieu ! L'idée d'un être suprême bienveillant est le produit d'un esprit torturé, dément. C'est une théorie insensée, forgée de toutes pièces pour tenter d'expliquer ce que nous ignorons, un bon moyen pour garder dans le droit chemin les faibles d'esprit et les pauvres.

Comment un « Etre tout-puissant et *bienveillant* » pourrait-il gouverner un monde comme celui-ci ! Il faudrait qu'il soit malveillant et non le contraire ! Regarde autour de toi ; c'est le mal qui règne en maître ; si Dieu existait, il serait mon ennemi. La théorie d'un Dieu juste et bon est une aberration, tout juste bonne pour les imbéciles, les vieilles femmes et, bien sûr, les nègres. C'est un vestige du passé, du temps des grigris et des formules magiques, des monstres marins et de la terre plate.

La force vient de la connaissance : savoir qui on est, où l'on va, ce qu'on veut ; savoir et accepter d'être seul en ce monde qui tourne et vacille ; personne ne peut s'introduire dans ton esprit et t'aider à trouver des solutions. Je suis ton frère et serai avec toi quoi qu'il arrive, envers et contre tous.

Tu rencontreras des femmes qui diront être avec toi, mais tu resteras seul avec ta peine, tes soucis, tes maux, ton exaltation, ton courage, ton orgueil, et seul devant la mort. Tu ne veux personne pour te souffler, n'est-ce pas ? S'il y avait un Dieu, ou tout autre être, qui puisse lire en mes pensées, je trouverais cela désagréable à l'extrême.

Etre fort, c'est savoir être maître de soi et de sa vie, mais, avant tout, de soi.

Porte-toi bien.

Geo.

13 février 1970.

A Mrs. Fay Stender, avocate.

Chère Madame Stender,

Ceci pour accuser réception de votre lettre du 11 février 1970. Je venais d'apprendre la démarche du juge Wollenberg ; quand vous reviendrez me voir, suggérez donc que l'on pourrait m'ôter mes chaînes, ce sera intéressant de noter leur réaction. On me les met chaque fois que je quitte ma cellule. Le gardien passe ses mains à travers les barreaux pour me les mettre. L'effet « bête de somme » est complet.

Dimanche, après-demain, doit finir ma période d'isolement. Personne n'est censé y rester plus de vingt-neuf jours. Je pourrai lire mes journaux et mes revues, fumer et dormir dans un lit. Cependant, je resterai séparé des autres détenus (à l'intérieur de ma cellule) et probablement soumis au régime de « sécurité maximum ». Cela ne me dérange plus. Des dix ans que j'ai passés en prison, j'en ai fait sept au secret ; je lis, fais de la gymnastique, et écris. Parfois je rêve éveillé. J'ai dit que cela ne me dérangeait plus, mais je voulais dire que, quitte à être en prison, peu m'importe dans quelle partie de la prison. Vos vœux de joie et d'espoir sont les bienvenus. L'espoir et moi sommes de vieux amis. Merci. Faites-moi savoir si vous pouvez faire quelque chose pour le livre.

Sincèrement à vous,

G. L. Jackson.

26 février 1970.

Chère Fay,

Vous n'êtes pas sans savoir que j'aimerais lire le rapport du grand jury ; en fait, tous trois nous voudrions le lire, et comme nous vivons ici tout près les uns des autres, une seule copie suffirait. Je n'ai pu en lire que quelque passage le 24.

Avez-vous de la peine à me lire ? je fais de mon mieux mais si vous avez des difficultés, j'utiliserais des caractères d'imprimerie.

J'ai chaud ; je n'ai jamais beaucoup aimé manger, aussi tout va bien pour moi ici. Je ne veux pas me plaindre. Les choses matérielles, les faiblesses de la chair n'ont jamais été de grands problèmes pour moi. J'arrive à engraisser avec un régime de famine. Les vêtements ? je les préfère secs et propres, si possible. J'ai mauvaise conscience quand je dors plus de trois heures par jour ; là où je suis, l'éclairage de nuit placé devant ma cellule me permet de lire ou d'écrire aussi tard que je le souhaite.

5 mars 1970.

L'aspect le plus pénible de la perte de la liberté de mouvement est évidemment la nécessité de réprimer les besoins sexuels, mais après dix ans j'ai appris à me contrôler, même là-dessus (mille appuis avant par jour). Je détiens probablement le record mondial pour cet exercice. Ainsi, s'ils voulaient m'atteindre maintenant derrière tout mes retranchements, il faudrait que ce soit avec une balle, et définitif.

Le fouet m'affecte, bien sûr. S'il n'avait aucun effet sur moi, je serais coupable d'avoir la même logique torturée et démente que mon père : « Nous vivons dans le meilleur des mondes possible », ou « ce pays est le seul qui apporte à tous le cabinet à chasse d'eau ». Il m'atteint, mais non dans mon corps ; il touche quelque chose derrière mes yeux ; il blesse mon instinct de conservation...

Je sais que vous êtes une femme occupée, et je n'ai sans doute pas le droit d'accaparer votre attention avec mes divagations. Portez-vous bien ; recevez mon amitié.

Votre dévoué,

G. L. Jackson.

2 mars 1970.

Chère Fay,

Nous avons reçu une copie du compte rendu d'audience aujourd'hui par la poste. En fait, c'est John Clutchette qui l'a reçue.

J'ai eu aussi une lettre de mon père. C'était une longue lettre, si l'on tient compte du fait qu'en général il n'écrit que quelques lignes. Il semble qu'il soit prêt maintenant à admettre la justesse de beaucoup des accusations que je porte depuis longtemps contre certaines formes de l'organisation et particulièrement contre certains aspects de ces formes. Je soupçonne que Georgia doit y être pour quelque chose. Elle aura fait cela pour me reconforter. De toute façon, cela démontre l'efficacité que peuvent avoir les chocs sur les gens, particulièrement sur ceux qui ne réagissent guère qu'aux chocs. Je suis convaincu que l'idéologie ne suffit pas pour influencer les Noirs. Les hommes ont été trop conditionnés, par la violence, à s'en détourner et ils ont peur. Les femmes se conçoivent comme trop attachées aux détails pratiques ; une seule chose peut les émouvoir : la manne bienfaisante de l'argent. Cela ne m'empêche pas de les aimer. Je me dis qu'avec une série continue d'événements frappants et la promesse de résultats tangibles, elles finiront peut-être, à la longue, par voir au-delà de leurs soucis immédiats. Un gardien a dit quelque chose de désagréable à l'une de mes sœurs mardi dernier ; cet incident a peut-être joué un rôle de catalyseur sur mon père. Il est pour moi presque un inconnu.

On vient de me remettre la lettre et le livre que vous voulez me faire lire. Je vois que vous l'avez envoyé le 26. Merci. Je vais m'y mettre tout de suite.

Mes sentiments affectueux à vous et aussi, s'il vous plaît, à nos amis.

Sincèrement.

George L. Jackson.

Chère amie, chère Fay,

J'ai recommencé cette lettre trois fois. C'est avant tout une lettre d'excuses : j'ai le sentiment de vous en devoir. A la fin de la séance au tribunal, je suis parti sans même un regard vers vous ou John⁽¹⁾ ; j'ai peur que vous interprétiez à tort ce comportement comme une manifestation de l'indifférence propre à l'esclavage insensible et endurci. J'ai, je l'espère, tué complètement l'esclave en moi. Je ne voudrais pas que vous puissiez croire, même une seconde, que je peux établir le moindre rapprochement entre vous et les vôtres, mes ennemis, du simple fait de la ressemblance physique, et je devrais même dire de quelque ressemblance extérieure que ce soit. Je n'ai jamais perdu, même dans les moments les plus durs, et je ne perdrai jamais, la capacité de juger les êtres individuellement. La seule explication que je puisse vous donner, pour l'incident de ce soir, c'est cette douleur qui me frappe par moments derrière les yeux, et que je ne comprends pas bien moi-même.

Depuis ce matin, je porte ces chaînes ; le véhicule dans lequel on nous transporte et où on nous fait déjeuner (les mains attachées) est bondé, et puis il y a eu l'attitude du flic, au tribunal, quand il est venu me chercher ; c'est à ce moment que ça a commencé, cette sensation dans ma tête ; et, une fois de plus, ce juge Campbell⁽²⁾ faisant la loi.

Vous comprenez, des gens ont échoué avant moi, tremblé et échoué, mon père, son père, laissant des gens comme Campbell exercer leur pouvoir sur moi. J'ai de très mauvais moments quand je pense à cela, et bien sûr j'en viens à penser aussi à mes propres défaites. Pouvez-vous concevoir à quel point une telle impuissance m'affecte ?

Vous êtes une femme intelligente, sensible, merveilleuse, et votre image s'interposant entre moi et je ne sais quel destin me transporte mais aussi, par moments, me rend fou furieux : pourquoi suis-je condamné à ne pouvoir communiquer avec vous qu'en une telle position de faiblesse ! Par moments je suis assailli par la vision d'un homme qui me ressemble et qui, dans deux cents ans, debout près des barreaux de sa cellule, me maudit. Misère ! Aussi permettez-moi de m'excuser pour aujourd'hui, cela me tourmente ; et, tel que je me connais, je profite de cette occasion pour m'excuser par avance de réponses que je pourrais vous faire et qui vous sembleraient brutales ; ma sensibilité a sans doute été quelque peu dégradée ; vous pourrez m'aider sur ce plan dans les années à venir ; la « bande magnétique⁽³⁾ » m'a fait plus de bien que tout ce que j'ai pu avoir depuis dix ou peut-être quinze ans.

J'ai reçu la copie de votre lettre, à mon retour ce soir. Quand vous reverrai-je ?

George.

(1) John Thorne, l'un des avocats de Jackson.

(2) Le premier juge désigné. Plus tard, il se retira, après que la défense l'eut accusé d'avoir exprimé des opinions racistes évidentes.

(3) Un message personnel de Huey P. Newton.

22 mars 1970.

Mon amie,

Je viens d'avoir une idée : vous pourriez sonder ce B. sur ces théories concernant la possibilité que les témoins secrets soient descendus⁽¹⁾ (s'il permet la publication des témoignages). Toutes les fois qu'un mouchard se fait descendre, les autorités de la prison trouvent une justification officielle pour le meurtre (sans dire jamais qu'il était un mouchard) ; la raison est qu'ils ne veulent pas décourager les éventuels donneurs, et que la vérité aiderait le détenu à mener la guerre psychologique — détenu contre flic. Leur but est de toujours nous garder divisés et méfiants les uns envers les autres : vous savez que c'est toujours l'objectif des tyrans (ceux qui gouvernent sans le consentement des gouvernés) que de garder leurs sujets divisés ; c'est la seule manière qu'ils aient de maintenir leur pouvoir. La règle « diviser pour régner », sous sa forme la plus élémentaire, est la méthode type de la police ; ils font toujours étalage de leurs mouchards et se vantent de savoir tout ce qui se passe entre nous. Quand plusieurs personnes sont impliquées dans un crime, ils séparent le groupe et disent à chacun que l'autre a « mangé le morceau » et mis les autres dans le bain, etc., vous connaissez la musique ; au fond, c'est toujours la même chose, mais ici c'est beaucoup plus violent. Un sentiment permanent de terreur, de trahison, d'insécurité prévaut sur tout autre. Il émane du bureau du capitaine : « divise pour régner, divise pour régner. »

Un jour, à Folsom, X., un Italien du Syndicat⁽²⁾, a tué un Mexicain : le Mexicain s'était mis à dire à tout le monde qu'on ne pouvait plus être sûr de X., qu'il était probablement un mouchard. Les flics voulaient se débarrasser de X. (qui importait de la drogue dans la prison) et ils souhaitaient la mort du Mexicain ; alors ils appellent le Mexicain dans leur bureau et lui montrent des documents « bidons » indiquant qu'X. est un mouchard. Le Mexicain tombe dans le panneau. Il est mort. X. a été mis hors circuit (quatre ans à la section 4A — le centre de redressement de Folsom).

C'est sans arrêt la bagarre pour savoir qui sera le plus fort, les flics ou les détenus. Voilà pourquoi on ne révèle jamais officiellement qu'un informateur a été tué parce qu'il avait parlé. Je pense donc que B. ne pourra citer aucun cas pour justifier sa peur de mettre ses témoins en danger. Nous pourrions déclarer qu'il se fonde sur un concept des conditions de vie en prison datant de 1920 et aujourd'hui périmé.

Lundi 23 mars 1970.

Je ne pense pas que Los Angeles soit un bon endroit pour le procès : quinze étages au-dessus du sol, des millions de flics !

⁽¹⁾ A la requête de l'accusation, le juge refusa aux avocats de la défense le droit de connaître les noms des détenus témoins des faits, en donnant pour raison que ces détenus pourraient subir des représailles de la part d'autres détenus.

⁽²⁾ Il s'agit de la Maffia.

Je vous ai pressée, poussée, « mis le grappin dessus » — rappelez-vous — cela vous a fait dire : « Je ne sais pas si je vous connais si bien que ça. » Ecoutez, je plaide coupable, mais laissez-moi m'expliquer — et j'espère qu'après cette explication vous accepterez de considérer les quelques mois qui viennent de s'écouler comme l'équivalent de, disons, au moins cinq ans d'amitié.

Je « mets le grappin » sur les gens que j'aime : il y a seulement deux types de personnes qui vivent dans mon intimité, mes amis et mes ennemis ; j'accepte les uns, je rejette les autres. Je vous ai acceptée dès le début. En dépit de l'amère expérience de ces dernières années, je trouve encore facile de faire confiance aux gens. J'ai senti dès le départ, une parenté d'esprit entre nous. Si j'en ai rejeté d'autres, comme vous le rappelez, c'était parce qu'il n'y avait rien de commun entre eux et moi. Pour moi, le temps importe peu. J'ai vécu dans les tranchées, là où il va de soi que c'est « nous » contre « eux » : le chat et la souris. Ils seront toujours les mêmes, et se laisser prendre, c'est se faire sonner. Il n'y a jamais eu grand monde parmi ces « nous », alors quand je rencontre quelqu'un qui me plaît, c'est ma méthode, je lui « mets le grappin dessus ».

Vous ne pourrez jamais me comprendre tout à fait : il vous est personnellement impossible de savoir de quoi il retourne avec moi ; mon caractère et mes dispositions sont tels que ma façon de réagir à une situation critique me met dans une position plus désespérée que la précédente. Mais c'est ce que j'aime et, croyez-moi, Fay, je ne serais probablement plus en vie si je n'avais pas l'habitude de réagir aussi violemment et d'aller au-devant des ennuis que je sens venir.

Les choses n'auraient pas dû se passer ainsi pour moi. D'autres Noirs ont affronté les mêmes épreuves et s'en sont sortis sans trop de dégâts. Mais moi je ne peux pas encaisser des choses comme le couteau dans le dos, le passage à tabac, la chambre à gaz et la mort à petit feu.

La situation s'aggrave, tout va de mal en pis. Mais je prends le taureau par les cornes et je l'enfourcherai, ce taureau, jusqu'à lui rompre le cou, ou jusqu'à ce qu'il me cloue au mur. Toujours se battre ou se préparer au combat ! Vous ne pouvez pas comprendre ce que c'est que d'avoir à surveiller tous ceux qui s'approchent, ou, sous la menace d'une arme à feu, de vous tasser près d'une chose sous laquelle vous puissiez ramper. Quand vous êtes venue me voir en février, mon cœur était aussi glacé que l'Antarctique.

Mardi, 24 mars 1970, le matin de bonne heure.

Je suis persuadé qu'il faut être psychopathe pour rechercher l'uniforme ; il n'est pas difficile d'imaginer ce qui se passe dans la tête de celui qui revêt volontairement un uniforme.

Saviez-vous qu'il existe, dans ces prisons, une rivalité féroce entre le flic en uniforme et celui qui travaille en civil ? Les flics en uniforme se font

appeler la « Garde », tandis que les autres sont ceux de l'« Intendance ».

C'est le rôle de l'uniforme de garder les hommes ; cela signifie qu'il fait le travail essentiel : fouiller, battre et tuer. L'individu en chemise blanche et cravate (en réalité, une autre sorte d'uniforme) précise ce que nous allons manger, décide quelle merde de programmes scolaires ou artisanaux nous suivrons, et il préside à ces ridicules séances de thérapie de groupe, qui dégènèrent toujours en bagarres ou en concours de mouchardage. Et c'est lui aussi qui rédige les rapports pour la Commission. Ces deux types de flics se disputent depuis l'arrivée sur le terrain des soi-disant « orientateurs ».

Bien entendu, ils étaient censés travailler ensemble contre les détenus, le but étant d'en briser le plus possible, pour qu'il en reste moins à tuer — ce qui a toujours mauvaise presse auprès des représentants du département de la justice pénale, et de l'appareil politique qui les a mis en place.

Mais nous les avons contrés en les montant les uns contre les autres. Si un uniforme nous refuse quelque chose, nous nous adressons à l'orientateur, et s'il nous l'accorde, tant mieux ! Mais nous demandons systématiquement à l'« uniforme » (et de manière qu'il refuse) ce que l'orientateur nous accorde à coup sûr. Le délire de pouvoir qu'ils semblent tous avoir a pour conséquence prévisible le chaos.

Ces hommes qui veulent nous diriger, nous manipuler, nous détruire, et qui sont en même temps incapables de s'entendre en quoi que ce soit ! Vous voyez le tableau ! Des crétins armés ! Les conflits de personnes sont innombrables : flic contre détenu, flic contre flic, détenu contre détenu (en général fomenté par un flic, ou causé par des conditions de vie inutilement dures). On ne pourrait en faire le compte, même avec une machine I.B.M., et même en ne comptant que les heurts qui se manifestent au grand jour, en une heure de temps.

Pour être sûr que vous pigiez, j'admettrai aussi que la plupart de ceux qui passent par ce genre d'établissements sont malades d'une manière ou d'une autre ; ce sont des monstres, complètement détraqués, tordus, dignes rejets du parent monstre ! Ceux qui ne sont pas comme ça en entrant, le seront quand ils repartiront — personne ne sort intact. On laisse derrière ces murs individualité et dignité. Quand vous entrez à Chino, on vous demande d'écrire une confession qui sera placée en première page de votre dossier sous votre photo et votre matricule ; si vous refusez, cela signifie, pour la commission, que vous n'avez pas encore franchi le premier pas vers la réhabilitation ; on vous explique tout ça soigneusement à Chino : « Pas de confession, pas de pardon. » Personne n'entre la tête haute dans la salle d'audience de la commission, ça n'existe pas, c'est tout ! les gars mentent à ce sujet, mais si quelqu'un a obtenu un pardon, Fay, c'est qu'il y est entré en rampant. Cela veut dire aussi qu'il a déjà accepté philosophiquement la « merde en pleine figure » plusieurs fois depuis sa dernière comparution. Des

milliards de conflits et d'incidents ont lieu chaque année ; on n'en laisse passer aucun ; quand un type gagne son pardon, c'est qu'il l'a payé très cher. Il a dû perdre la face, sauver son corps au prix de son âme (idées, orgueil ou principes). Aucun Noir ne peut sortir d'ici, s'il a quelque histoire de violence dans son passé, tant qu'ils ne voient pas dans ses yeux cette chose que personne ne peut simuler : la résignation, la défaite ; elle doit se lire clairement sur son visage.

Je l'ai vue, cette résignation, dans les yeux de certains Noirs, dans la cour de San Quentin, à Tracy, ici. Quand je suis entré dans la cour en 1962, mes frères les Noirs étaient en rang sous la pluie alors que la moitié de la cour était protégée par un toit ; les Mexicains et les Blancs étaient à l'abri : ils réservaient de longs espaces pour des « amis » qui ne se montraient jamais. Mon premier jour ici, j'ai eu la vision du vieil esclave mouillé et tremblant sous la pluie, pendant que les autres sont au large sous le toit. Les frères étaient surtout soucieux d'éviter les ennuis : le flic tire invariablement sur le Noir quand une dispute éclate entre Blancs et Noirs ; et il semble que les Noirs soient plus préoccupés d'obtenir de bons rapports que les Blancs ou les Bruns. Je ne comprends pas cela, car ce qui les attend dehors ne vaut guère mieux !

Un peu plus tard en 1962, ici même à Soledad, un Blanc (qui n'a plus maintenant ni nom, ni visage) avait poignardé aux douches un Noir, qui portait le même nom que moi. Le Blanc court à sa cellule et demande la protection de la police : deux cents Noirs se précipitent après lui dans l'intention de l'arracher aux gardes ; avant la fin, nous n'étions plus que quatre contre toute la police du comté ; X. était avec moi et deux autres, tout le reste... ça a commencé avec un tremblement des lèvres, puis un frémissement du nez, puis cette chose dans les yeux...

On nous a envoyés à San Quentin, enfermés pendant un mois. Ensuite J. C. et moi, qui étions les plus jeunes, avons été transférés à Tracy. A Tracy j'ai fait six mois de centre de redressement ; puis j'ai été envoyé à « J » la section des « fortes têtes ». En réalité, ils m'ont envoyé là pour que j'y retrouve quelques vieux ennemis ; l'année précédente un Mexicain s'était fait tuer à Soledad, J. C. avait été interpellé, puis relâché, et personne n'avait été inculpé. Ainsi, pour une simple raison d'erreur d'identité, on s'attendait à ce que les Mexicains me fassent mon affaire.

Je ne sais pas d'où vous tenez cette histoire selon laquelle j'ai essayé d'« intégrer » une salle de cinéma ; elle est un peu exagérée mais cela pourrait venir des événements qui se sont produits pendant la semaine que j'ai passée à la section J. Les Noirs étaient obligés de s'asseoir au fond de la salle de télévision sur des bancs durs sans dossiers ni accoudoirs, pendant que les Mexicains et les Blancs avaient les places de devant, des fauteuils rembourrés et des bancs à dossiers !!! Maintenant, écoutez ça ; si l'un de ces salauds était dans sa cellule ou à la douche, personne n'avait le droit de

prendre sa place, et qu'un Noir n'aille pas essayer de s'y asseoir ! Je suis sérieux ! Tout ça en présence d'un « uniforme », avec sur le mur, un avis en espagnol et en anglais : « Il est interdit de réserver des places. »

Les trois premiers soirs, j'y vais pour écouter les nouvelles ; je reste debout à l'avant, je regarde dans la salle à la recherche d'une marque de solidarité de la part du « vieil esclave ». Le « vieil esclave » m'ignore, il évite mon regard ; il veut rentrer chez lui. Moi aussi, mais je ne veux rien laisser derrière moi. Mon père ne m'a déjà pas légué grand-chose ; si je perds encore ce que j'ai, il ne me reste plus rien. Le quatrième soir, je m'assieds au premier rang. Je n'ai pas pu profiter du spectacle, j'avais à faire attention à mon dos. Le flic marchait de long en large et me regardait comme si j'avais perdu la tête. Les détenus m'ont toléré (97 kg et probablement cinglé !) pendant trois jours. Le quatrième soir (à la fin de la semaine), ils m'ont attaqué. Après, j'ai été « enfermé » puis renvoyé à San Quentin. Le rapport de mauvaise conduite était si manifestement raciste que je pense qu'ils ont dû le faire disparaître à San Quentin. Si vous en avez l'occasion, regardez quelles sont les raisons invoquées dans mon dossier pour ce transfert de 1962 — de Tracy à San Quentin.

Comme vous le voyez, la plupart des détenus sont des malades, mais qui a créé le monstre en eux ? Ils sont tous des produits de leur milieu. Mais, à mon humble avis, ils sont infiniment moins détraqués que le type qui se fait appeler « gardien ». On pourrait inverser les rôles sans altérer sensiblement la qualité de l'administration. Tout changement serait un progrès.

Les prisons des Etats-Unis sont le dernier refuge des crétins. Les détenus sont des ratés, mais au moins, ils cherchaient quelque chose. Oh ! pas grand-chose... mais c'est déjà mieux que rien. Le gardien, comme je l'ai dit, est celui qui est incapable de faire aucun autre travail, il ne peut se nourrir que sur ce tas d'ordures.

Qu'est-ce que je fais ici, Fay ? Je suis tombé dans cette boîte à ordures, dans un moment d'inconscience, et ils ont refermé le couvercle pour de bon !

Ca va cogner, mon amie, quand tout ça sera fini, quelqu'un va avoir mal, très mal... et ce ne sera pas « nous ». Pas vous en tout cas ; soyez certaine que votre sécurité entrera en ligne de compte dans tout ce que je pourrai faire ; votre sécurité d'abord, et toujours. J'aurais dû sortir d'ici depuis des années, être libre, détruire des mondes, lutter contre le mal et mourir debout.

En réalité il y a deux sortes de flics dans ce dépôt d'immondices : les uns sont là parce qu'ils ne savent rien faire d'autre ; ce sont des ratés qui finissent par devenir sadiques. Les autres sont des sadiques avérés qui souffraient des entraves que leur imposait cette société tout aussi agressive qu'eux. Ils savent que pratiquer leur religion aux dépens du grand public appellerait sur leur tête un châtement brutal ; tuer est très amusant, mais pas au risque de sa propre vie ! (Remarquez combien ils gémissent et

s'arrachent les cheveux quand ils en perdent un !) Mais les interdits sont levés quand on passe les portes de la prison. Leur comportement subit alors une totale métamorphose : ils peuvent enfin torturer, satisfaire leur délire... et on les paie ! Comment des malades pourraient-ils soigner des malades ?

Dans une société juste, les prisons n'existeraient plus : si un homme est malade, on doit le mettre dans un hôpital encadré par les meilleurs praticiens ; les hommes ne devraient jamais être séparés des femmes ; ces établissements devraient regorger d'équipements, proposer des programmes constructifs, même si on devait pour ça retirer des fonds à d'autres secteurs de l'économie. C'est un suicide pour la société que de créer des monstres pour ensuite les relâcher dans le monde !

Mais on ne guérit pas des maux avec des diagnostics. J'aime vous parler ainsi. Vous ne pouvez qu'écouter, pas répondre.

Voilà le petit déjeuner. Le Pouvoir au Peuple !

Mardi 24 mars 1970 (soir).

Le monstre, le monstre qu'ils ont fait naître en moi, reviendra torturer son créateur, il sortira de la tombe, de l'abîme, du plus profond abîme ; qu'on me précipite dans l'autre monde, la descente aux enfers ne m'arrêtera pas, je reviendrai en rampant, je suivrai sa trace comme un chien, éternellement. Ils ne pourront échapper à ma vengeance, jamais, jamais. J'appartiens à un peuple juste, lent à se mettre en colère, mais dont rien ne peut endiguer la fureur. Nous nous rassemblerons devant sa porte en nombre tel que le grondement de nos pas fera trembler la terre. Je les accuserai de ces vingt-huit années privées de joie, je les leur ferai payer très cher. Je les chargerai comme un éléphant mâle blessé, sauvage, furieux, les oreilles menaçantes, la trompe dressée, barrissant de rage. Je danserai sur sa poitrine ; la seule chose qu'il pourra voir dans mes yeux sera une dague pour percer son cœur cruel. Ce nègre n'est vraiment pas content ; je ne pardonnerai jamais, je n'oublierai jamais et si je suis coupable de quelque chose, c'est de ne pas les avoir assez traqués. C'est la guerre sans merci.

Mercredi 25 mars 1970 tôt le matin.

Il y a un Hawaïen, à l'étage, qui veut se faire transférer à Vacaville ; il simule la folie : son délire prend la forme de « chasse au nègre », surtout quand le garde est à l'étage (ce flic a d'ailleurs l'air de beaucoup apprécier ce genre de merde.). Pas un frère ne bronche ; le gars récite tout son répertoire, les autres rient, le flic ricane. Ca ne me fait pas grand-chose, c'est un pauvre type. Ce qui me dérange c'est qu'il a de très grosses lèvres violacées, une peau plus noire que la mienne, un nez épaté, des cheveux comme ceux de mes sœurs. Ce pantin parle de tuer tous les nègres. Le pauvre crétin ne ferait pas long feu avec moi. Ce qu'il y a de plus déprimant dans ce genre de situation, c'est de constater que mes ennemis ont tourné le monde entier contre moi ! Les malédictions qui me frappent viennent de tous côtés, quiconque

en entend parler entre dans le jeu (d'un côté ou de l'autre, ça dépend !).

Que faire avec ces salauds pervers, malsains, avides, qui veulent projeter leur ombre partout, manger à toutes les tables, qui régendent le monde avec leurs diktats racistes et leur doctrine agonisante des monopoles et des puissants groupes de pression, et leurs flics bâfreurs d'ordure qu'ils emploient à tirer sur ceux qui protestent ?

Mercredi 25 mars (le soir).

Les quatre ou cinq détenus qui ont attaqué les flics la semaine dernière — rappelez-vous qu'ils avaient des armes (?), qu'ils se sont emparés des clés — sont déjà sortis des cachots et sont ici avec nous. Cependant, je ne crois pas qu'il y ait eu de coup monté. Le Mexicain a été tabassé assez durement. Je viens d'allumer la quarante et unième cigarette.

Les salauds nous jettent toutes sortes de choses à travers les barreaux quand on les fait sortir pour aller aux douches. Il y a beaucoup de choses dégueulasses. Nous avons droit chacun à une demi-heure par jour six fois par semaine pour nous doucher ou faire de l'exercice dans l'espace limité qu'il y a devant nos cellules. Pendant les promenades, les Blancs et les Noirs sont séparés. Les Noirs n'ont jamais la permission de se promener ou d'aller aux douches, ou même de sortir des cellules, pendant que les Blancs sont sortis. Les plus pervers des « Petits Partisans d'Hitler » mettent de côté leurs excréments pour les jeter dans nos cellules pendant qu'ils vont à la douche et à la promenade ou qu'ils en reviennent. Littéralement, l'ordure vole autour de nous presque chaque jour. Les Noirs ne pensent même pas à lancer des excréments. Nous ripostons avec des petits pistolets à ressort de fabrication sommaire et avec des frondes que nous fabriquons avec les élastiques de nos culottes. Si les flics avaient envie d'arrêter tous ces stupides micmacs, ils feraient cesser cette ségrégation des promenades et des douches. S'ils avaient peur de perdre leur autorité, ils pourraient établir une ségrégation dans tout le bâtiment : ni Blanc, ni Mexicains à cet étage.

Pour que le peuple prenne le pouvoir et fasse du fascisme un récit du passé pour les livres d'histoire, l'avant-garde doit changer fondamentalement ses principes d'action. Nous allons devoir étudier les principes de l'insurrection populaire. Il va falloir étudier les mouvements insurrectionnels dans les lieux où ils se sont produits afin de les adapter à notre situation ici. Nous n'avons pas encore découvert la signification de la guerre populaire menée par l'armée populaire. Les peuples honnêtes du monde, qui mènent ma lutte contre le monstre de la seule façon qui permette de le combattre, doivent avoir bien des doutes en ce qui nous concerne, surtout nous les Noirs. Que pense de nous le farouche et magnifique peuple du Vietnam ? Que n'y a-t-il ici une véritable gauche ? Que nous a-t-on fait pour que nous soyons incapables de résister ?

Les succès de la Chine, de Cuba, du Vietnam, et de certaines parties de l'Afrique, ne peuvent être attribuées à quelque qualité innée, spécifique du caractère de ces peuples. L'homme est un être social, un animal grégaire : nous suivons nos chefs. Le succès ou la défaite d'un mouvement de masse dépend de ses dirigeants et de leur méthode. Nous devons prendre des leçons chez ces peuples ; réorganiser nos valeurs, décider si ce que nous désirons est vivre longtemps ou prendre des risques pour vivre bien.

Guerre populaire, lutte des classes, guerre de libération, signifient lutte armée. Des hommes comme Hoover, Reagan, Hunt, Agnew, Johnson, Helms, Westmoreland, Abrams, Campbell, Carswell, sont des hommes dangereux ; ils croient dur comme fer qu'ils sont les Führers légitimes de tous les peuples du monde ; il faut en finir avec eux immédiatement ; peut-on espérer convertir de tels hommes ? Abandonneront-ils leur pouvoir, tant qu'ils seront en vie ? Nixon, ou Hugh accepteraient-ils un gouvernement populaire, une économie populaire ?

Comment venir à bout de ces hommes pour qui l'enjeu est si grand, qui ont tant à défendre ? Nous devons regarder les choses en face : l'honnêteté nous force à conclure que la victoire contre des gens comme Hoover, Helms et Abrams ne pourra être remportée que par les armes.

Il est évident qu'aucun changement important ne peut être accompli tant qu'ils sont au pouvoir. La lutte des classes signifie la suppression de la classe ennemie, la suppression de l'Etat Major américain, de l'Elite des monopoles, de la domination politique américaine.

Face à certaines manœuvres politiques, un mouvement « paix et liberté », ou une grève des loyers, ne sont pas des mesures à long terme ; ce ne sont que des pertes chimériques d'énergie. A la minute même où le monstre à trois têtes pressentira le danger contenu dans nos idées et dans notre idéal, il réagira violemment contre nous ; un simple murmure de révolte suscite en lui un réflexe de défense si terrible et si rapide que nous serons morts avant de savoir comment.

Jeudi 26 mars 1970.

Ainsi, mon amie, j'ai fixé mes conditions. Voilà la seule manière dont je veux vivre désormais : je ne veux plus vivre autrement, je veux manger et boire à la table du peuple, me cacher, fuir, être traqué. La seule femme que je pourrais accepter sera celle qui consentira à vivre avec une musette, à dormir dans des wagons de marchandise, à manger des pissenlits, des herbes sauvages, un lièvre, une poignée de riz. Elle devrait accepter de fuir, de travailler pendant la nuit et de monter la garde pendant le jour ; de se laver quand nous pourrons, de changer de vêtements quand nous pourrons ; elle ne possédera rien, non seulement par amour pour moi, mais par amour de la cause, de la révolution, du peuple.

Je ne pense pas que cette société pourrie ait jamais produit créature aussi admirable. Il y a un

frère cubain ici à l'étage. Ses parents ne valaient pas grand-chose, ils ont quitté leur pays ; mais lui est partisan de la révolution. Il aura de belles choses à raconter sur le peuple de Cuba quand il parlera et que je pourrai le comprendre. Ce qui m'intéresse le plus dans la révolution, c'est qu'elle doit opérer au niveau de la famille : les enfants y ont un rôle, les femmes ont autant à faire que les hommes, l'éducation est égale pour tous.

Je me suis souvenu que les Cubains étaient le peuple le plus corrompu du monde occidental ; rappelez-vous, quand les Etats-Unis y détenaient le pouvoir, ce pays ressemblait à une ville de la frontière mexicaine ; la crise permanente. La révolution a fait des Cubains des hommes nouveaux. Ce sera la même chose ici, exactement pareil, pour la plus belle des conclusions. Le Pouvoir au Peuple !

S'ils essaient de lire cette lettre, cela expliquera l'état dans lequel je comparaitrai demain au tribunal.

Vous êtes ma meilleure amie, Fay Stender, portez-vous bien.

George.

30 mars 1970.

Chère Fay,

Je vais bien — pas de nouveaux problèmes. Vous pouvez cependant, si vous en trouvez le temps, écrire au docteur Boone et lui demander de me procurer quelque médicament pour l'état de mes sinus, afin que nous ne soyons pas forcés d'aller réclamer cela devant un tribunal. Dites-lui que vous savez que l'A.P.C.⁽¹⁾ et les pastilles à la cassonade ne me font rien. Vous comprenez. Quand je demande un médicament, le préposé me donne un ou deux A.P.C. et des pastilles. Cela ne me soulage pas. Ils ont de meilleurs médicaments qu'ils réservent pour d'autres détenus. Ils vont finir par me pousser à bout avec leur racisme. Il me sort par les oreilles, par les yeux, par le nez. Je sais qu'ils lisent mes lettres. Tant mieux, parce que je veux qu'ils sachent que la prochaine fois qu'ils laisseront un de ces salauds me jeter quelque chose, nous tous allons exploser comme une bombe atomique. Je ne suis pas disposé à être compréhensif !

Les Noirs de cet étage ne cherchent jamais la bagarre avec des insultes, ne défient pas les gardiens, ne demandent aux employés rien d'autre que ce à quoi le règlement leur donne droit. Il est rare qu'un frère demande à un employé des choses le long de la rangée. Nous les passons nous-mêmes. Lorsque nous allons aux douches, nous ne parlons jamais aux autres détenus, ni aux employés, mais nous sommes cependant attaqués par tous les moyens imaginables (compte tenu du fait que des barreaux nous séparent d'eux). Cela ne devrait pas se passer de cette façon. Puisque de toute manière les employés pratiquent la ségrégation, ils devraient le faire de telle sorte que nous n'ayons aucun contact avec les Blancs. Ils pourraient nous donner

un côté de l'étage et mettre les Blancs de l'autre, ou l'inverse. Ils pourraient demander aux gens s'ils veulent être séparés par race. Je t'avertis, Moody⁽²⁾, la prochaine fois que quelqu'un me jette de la merde, tout le pays saura que ça ne me plaît pas.

Ce que ces animaux peuvent être ridicules. Les prisonniers blancs m'en veulent à moi de simplement exister. Et, à côté de cela, ils semblent bien s'entendre avec les gens qui les retiennent ici, les gens responsables des conditions de vie qui les ont envoyés en prison.

Pour l'amour du Peuple.

George.

31 mars 1970.

Chère Fay,

J'ai fini le livre de droit que vous m'avez envoyé⁽³⁾ ; voulez-vous que je vous le rende la prochaine fois que je vous verrai ou puis-je le prêter à un ou deux frères ?

Il nous concerne tous, je crois. J'ai relu votre chapitre plusieurs fois, l'avez-vous rédigé toute seule ? Il est « costaud » et très bien composé.

Je pense que s'ils lui font un accueil favorable et si d'autres avocats l'utilisent pour leurs plaidoiries, il pourrait en sortir quelque chose ; en tout cas, il indique bien comment on peut gagner du temps. Je parierais ma vie sur vous à n'importe quel moment.

Actuellement, il y a des types comme moi, ennuyeux, maladroits, des cas désespérés, qui s'attirent des ennuis avec la loi, et puis des êtres aimables, sensibles, intelligents, dont vous êtes le pur exemple, pour leur garantir l'interprétation la plus stricte possible de la constitution. Le cynique en moi, bien qu'il profite des avantages à court terme, de cette situation, en entrevoit une autre, une situation où les procès se jugeront sur place, dans la rue.

George.

Avril 1970.

Chère Fay,

Je viens de recevoir votre lettre, contenant l'article de droit ; vous êtes sans aucun doute la personne que je préfère. Il faut que nous trouvions le temps de mieux nous connaître. Vous ne m'avez parlé de vous et de votre vie qu'une seule fois. Ne vous méprenez surtout pas, je veux simplement mieux vous connaître. Je n'ai pas connu beaucoup de monde, en dehors de ma famille et des gens que j'ai pu rencontrer en prison au cours de ces dix dernières années. Or, j'aime les gens, les gens bien. J'ai toujours trouvé difficile de haïr vraiment quelqu'un. Au début (quand j'étais petit), j'aimais les gens et je croyais que le but de la vie était simplement de vivre, de donner, de partager, de satisfaire le corps et l'esprit. J'ai commencé à haïr quand j'ai découvert qu'on nous mystifiait volontairement. Je ne sais pas quand cela a commencé, je ne peux en retrouver la source, mais

⁽²⁾ L'un des gardiens-chefs de Soledad.

⁽³⁾ Ann Fagan Ginger : *Façons de minimiser le racisme dans les procès* (The National Lawyers Guild, 1969).

⁽¹⁾ A.P.C. : médicament contenant de l'aspirine, de la phénacétine et de la caféine, couramment employé pour soigner les rhumes.

je crois que ça a commencé très tôt, ce sentiment que ce que tous acceptaient autour de moi n'était pas nécessairement juste. J'ai résisté à tous, à ma famille, aux religieuses, aux flics. Je sais que ma mère aime dire à tout le monde que j'étais un « bon petit », mais ce n'est pas vrai. J'ai été un voyou toute ma vie. Ce sont ces années en prison qui m'ont donné le temps et l'occasion de réfléchir et m'ont incité à réformer mon caractère. Je pense que si j'étais resté dans les rues de dix-huit ans à vingt-quatre ans, je serais probablement un drogué, un joueur de bas étage, ou un macchabée dans un cimetière. « Ils » ne le savent pas et ne l'avaient certainement pas prévu, mais ils sont responsables de ma disposition présente.

George.

4 avril 1970.

Chère Fay,

Pour des raisons évidentes, il me répugne de m'appesantir sur le passé. En tant qu'individu, qu'homme de notre race, je n'ai à présenter que la cicatrice enflammée qu'ont laissée ces dernières années comme preuve que je ne suis pas mort du mal qui nous a terrassés si longtemps. J'ai écouté la leçon du passé et j'ai tenté de le clore.

J'ai bu une fameuse gorgée de fiel, j'ai nagé à contre-courant, connu les rues sanglantes des cités fascistes d'Amérique. On m'a mis le nez dans la merde. La haine dont je me suis armé est immense. J'ai essayé d'oublier, de faire semblant. Mécanisme de défense classique chez l'homme noir.

En vain. Peut-être suis-je seul à réagir ainsi, mais je soupçonne que c'est plutôt notre pitoyable condition qui fait que les moments les plus durs se fixent dans notre esprit avec clarté et pour toujours, tandis que les éclairs de joie se perdent immédiatement parce que le cauchemar les recouvre de son ombre.

Nous entendons ici des conversations détendues, banales, sur la question de savoir dans quel ordre il faut tuer tous les nègres de ce pays et par quels moyens. Ce qui me dérange, ce n'est pas qu'ils envisagent de me tuer ; ça fait bientôt cinq siècles qu'ils « tuent tous les nègres », et je suis encore vivant. Je dois être le mort le plus récalcitrant de l'univers. Non, ce qui me gêne c'est que, dans leurs plans, ils n'imaginent pas une seconde que je vais me défendre. Est-ce qu'ils croient vraiment cette connerie ? C'est ce que je me demande. Oui, ils le croient. Ils pensent qu'ils ont anéanti tous nos réflexes d'attaque et de défense, qu'ils nous ont rendus complètement inoffensifs. Qu'il nous manque cette partie de la tête où les hommes puisent leur combativité. Est-ce qu'ils ne parlent pas des camps de concentration ? Ne disent-ils pas que jamais une telle chose ne pourrait se produire aux Etats-Unis parce qu'ici les fascistes sont gentils. Non parce qu'il est impossible d'incarcérer trente millions de résistants, mais parce que les Américains sont des impérialistes humains, des nazis éclairés.

Eh bien, ils ont commis une grave erreur. Je me rappelle le jour de ma naissance, le premier jour de

ma vie. C'était pendant la deuxième (et la plus destructrice) des guerres mondiales, par un mercredi pluvieux de septembre, le matin à Chicago. Ça m'est arrivé dans un petit lit pliant, dans le demi-appartement que nous occupions au coin de la rue Racine et de la rue Lake. Le docteur Rogers était là. Le métro aérien qui passait à cinq mètres de nos fenêtres (des deux seules fenêtres que nous avions) hurlait à la souffrance et à la mort, présage menaçant. Le premier mouvement que mes yeux ont pu fixer, c'était celui de cette main blanche se balançant en direction de mon derrière noir. J'ai arrêté cette main dans son mouvement, j'ai riposté d'un coup à la face. Je suis né avec de bons réflexes de défense.

Ca va être : « Tue-moi si tu peux, imbécile », et non : « Tuez-moi, je vous en prie. »

Qu'ils essaient de compter sur le principe « tel esclave, tel fils » ! Ca ne marche pas avec moi ; ils m'ont rendu la riposte plus facile. Si un flic donnait les clés à un groupe de détenus de droite, ils ouvriraient nos cellules une à une, dans tout le bâtiment. Ils ne chercheraient pas à s'échapper ou à faire leur affaire à ceux qui nous gardent ici. Ils ne pourraient résoudre leurs problèmes qu'en nous tuant tous. Pensez un peu à cela : ces types vivent à quelques cellules de la mienne. Aucun d'eux n'a jamais vraiment vécu, la plupart d'entre eux sont « entretenus » par l'Etat dans des établissements comme celui-ci ; ils n'ont aucun avenir, rien à attendre du présent. Quand ils défendent des idées de droite et le statu quo, ils veulent sans doute dire que 99 années « à l'ombre » est l'idée qu'ils se font de la belle vie. Ils passent leur temps à se faire arrêter et à sortir, mais ils sont le plus souvent en prison. Les périodes qu'ils passent dehors sont considérées comme des « balades », et celles qu'ils passent en tôle leur paraissent plus naturelles, plus conformes à leurs goûts. Je comprends leur condition, et je sais comment ils en sont arrivés là ; je pourrais même sympathiser honnêtement avec eux, s'ils n'étaient pas assez stupides pour laisser les flics se servir d'eux contre nous. Pour moi, ils ressemblent aux Allemands des années 30 et 40.

Et c'est pareil au-dehors ; je suis sûr que dans les familles des flics qui ont assassiné Fred Hampton, personne ne possédait de valeurs ou d'actions.

Ils organisent dans tout le pays des marches et des manifestations en faveur de la destruction totale et immédiate du Vietnam, et après, personne n'est capable de payer la note. Les fascistes ont, semble-t-il, une tactique type à l'égard des classes inférieures, et c'est la même dans toute l'histoire de l'oppression. Ils dressent l'homme contre lui-même. Pensez à toutes les petites satisfactions avec lesquelles on peut nous acheter, pensez comme les plus défavorisés s'en remettent au Pouvoir, pensez au détenu coupable d'un crime « capital » et partisan de la peine de mort ! Je jure avoir entendu quelque chose de comparable aujourd'hui même ! Voyez combien de temps Hershey est resté à la tête des services de conscription. Les Noirs se rallient au capitalisme ! Voilà l'exemple le plus extraordinaire, le

plus contre-nature que l'histoire puisse nous offrir de l'homme en lutte contre lui-même. Après la guerre de Sécession, la forme d'esclavage a changé : nous sommes passés de l'état de cheptel à l'esclavage économique ; nous avons été jetés sur le marché du travail, mis en compétition avec les pauvres blancs dans des conditions désastreuses pour nous ; depuis ce moment-là, notre principal ennemi peut être défini et identifié comme le capitalisme. L'esclavagiste était et reste le patron de l'usine, l'homme d'affaires, le responsable de l'emploi, des salaires, des prix, des institutions et de la culture nationale. C'est l'infrastructure capitaliste de l'Europe et des Etats-Unis qui est responsable du viol de l'Afrique et de l'Asie. Le capitalisme a assassiné trente millions d'hommes au Congo. Croyez-moi, ils n'auraient pas gâché toutes ces balles, si ça ne leur avait pas rapporté quelque chose ! Tous ces hommes qui sont allés en Afrique et en Asie, ces parasites meurtriers qui se sont abattus sur le dos de l'éléphant, n'ayant en tête que le mal, méritent bien les insultes qu'on leur adresse. La mort n'est que la juste rétribution de leurs crimes. Mais nous ne devons pas laisser les émotions nous envahir, l'écume de la surface brouiller l'image d'ensemble. C'est le capitalisme qui a armé les navires, la libre entreprise qui les a lancés, la propriété privée qui a nourri les troupes. L'impérialisme a repris la situation là où la Traite l'avait laissée. C'est seulement après la fin de la Traite que l'Amérique, l'Angleterre, la France et les Pays-Bas ont envahi et occupé pour de bon, les terres d'Afrique et d'Asie. A mesure que la révolution industrielle s'affirmait, de nouveaux objectifs économiques remplaçaient les anciens ; l'esclavage des plantations faisait place à un néo-esclavage. Le capitalisme armait les navires et ravitaillait les troupes. Il va de soi que c'était l'appât du gain qui l'attirait.

C'est lui qui construit les clapiers dans lesquels on nous fait vivre. Le profit interdit réparations et entretien. La libre entreprise a amené dans nos quartiers ses chaînes de magasins à monopole. La propriété privée a installé dans nos rues et nos maisons des légions de flics stupides à la détente facile. Ils sont là pour protéger l'entrepreneur, « sa » chaîne de magasins, « sa » banque, « ses » immeubles. Si l'homme d'affaires décidait qu'il ne veut plus nous vendre de nourriture parce que, supposons, le dollar yankee, que nous chérissons tant, a tout à coup perdu ses derniers trente sous de pouvoir d'achat, la seule manière pour le peuple de manger serait d'enfreindre la loi. Ce gros cochon de Daley⁽¹⁾ a donné l'ordre de descendre tous les pillards.

Le capitalisme noir, c'est le Noir contre lui-même. La contradiction la plus absurde d'une longue série d'abandons et de folies. Un autre remède sans douleur de dernière extrémité : être plus fasciste que le fasciste lui-même. Sylvester Brown est prêt à mourir, ou à voir mourir nos fils, pour des contrats de

balayeur. Bill Cosby⁽²⁾ joue un rôle d'espion fasciste ; quel message apporte-t-il à nos fils ? un message infantile ! Ce méprisable individu et son acolyte leur enseignent le credo de l'esclave, la version « nouvelle vague » du vieux serviteur nègre. Nous ne pourrions avoir confiance tant qu'il y aura des gens comme ça. Ils font partie de la répression autant, si ce n'est plus, que le vrai flic. Ne disent-ils pas à nos enfants qu'il est romantique d'être un chien couchant ? Les gosses sont si contents de voir un Noir tirer et se battre qu'ils ne peuvent s'empêcher de s'identifier à ce collaborateur de l'ennemi. Le fasciste s'empare de tous les facteurs latents de division et les met en action : racisme, nationalisme, religion.

Il y a le « rital », l'« hidalgo », le « youpin », le « chinetoque », le « jap », etc., le fait qu'il est beaucoup plus facile de persuader le petit soldat qui s'est engagé « pour voir le monde » et qui n'a jamais tué personne d'assassiner un « gook⁽³⁾ » : ce n'est pas tout à fait comme de tuer un homme. Polack, mangeur de grenouilles, de choucroute, etc.

Ca ne marche plus depuis les années 30. Certains préféreraient l'oublier et toute référence à cette période suscite les épithètes défensives de « dépassé », de « socialisme simpliste ancien style », de « démodé », mais je me fiche de la mode. Je cherche les faits. Et le fait est que personne, absolument personne dans le monde occidental, et très peu ailleurs (y compris ceux qui naissent aujourd'hui), n'a été épargné le jour où la roulette capitaliste s'est bloquée dans la Dépression. Toutes les nations du monde ont été touchées. La Russie n'avait, bien sûr, pas de Bourse et par conséquent était en dehors de ce cycle économique. Mais elle a été touchée par la guerre qui est sortie des efforts pour remettre la machine en marche, et des effets que la Dépression a eus sur les autres nations auxquelles elle avait affaire. Le phénomène s'est répercuté. Comme le capitalisme international était alors à son apogée, il n'y a pas eu de nation africaine, américaine ou latine qui n'ait subi les conséquences de la Dépression. Toute société possédant une économie monétaire a été entraînée dans la crise. Bien que la Russie ait rejeté le système capitaliste et ses soubresauts, elle aussi a souffert des répercussions de la crise.

Si l'on se demande si ces années ont eu le moindre effet sur ce qui se passe actuellement, ont le moindre rapport avec le présent, que l'on considère leurs conséquences sur la mentalité d'aujourd'hui. Si tous les peuples du monde avaient été frappés de « crétinisme héréditaire » au lieu de l'être par la « main invisible » d'Adam Smith, ce serait exactement pareil. Et j'entends crétinisme dans son sens littéral, médical : une déficience congénitale des sécrétions de la glande thyroïde provoquant difformité et idiotie.

⁽²⁾ Comédien noir qui joue le rôle d'un agent secret dans un feuilleton d'espionnage à la T.V. aux côtés d'un acteur blanc. C'est généralement le Blanc qui l'emporte et c'est toujours le Blanc qui gagne le cœur de la fille blanche à la fin de l'histoire.

⁽³⁾ Argot raciste, désignant les Vietnamiens.

⁽¹⁾ Maire de Chicago. Au cours des émeutes de Chicago, il ordonna à la police de tirer à vue sur les pillards. (N.d.T.)

Il y a un lien de cause à effet entre la Dépression et la Seconde Guerre mondiale. On peut attribuer la montée du nazisme en Europe à la Dépression. Les W.A.S.P.⁽¹⁾ fascistes d'Amérique désiraient secrètement une guerre avec le Japon pour stimuler l'industrie et enrayer le chômage. Le syllogisme s'enchaîne.

Analysez l'état où se trouvent les juifs d'Europe, ceux qui ont survécu. Faites pareil avec les habitants d'Hiroshima et de Nagasaki. Mais point n'est besoin de considérer des groupes isolés. Personne n'échappe au passé. Aucun juste ne serait vivant aujourd'hui si ses parents étaient morts de misère à cette époque ou s'ils avaient succombé au piège fasciste détournant la classe ouvrière de la réalité de la lutte des classes.

Les nazis avaient réussi à faire avaler aux classes pauvres d'Allemagne et à certains autres groupes en Europe, l'idée que leurs difficultés ne venaient pas de mauvais principes économiques mais étaient causées par l'existence des juifs à l'intérieur du système et par le manque de débouchés (colonies). Leur intention évidente était de dresser les Allemands pauvres contre la classe défavorisée juive, au lieu que ce soit exploités contre exploités.

Le fascisme américain s'est servi de mille procédés comparables, de manœuvres de temporisation, pour empêcher le peuple de mettre en question la validité des principes du capitalisme, pour dresser le peuple contre lui-même ou contre d'autres peuples. Ils font régner entre nous la compétition (quand eux-mêmes coopèrent), la division, la méfiance ; ils nous isolent.

Les antipodes de l'amour. La méthode du fascisme est de protéger le capitalisme en détruisant conscience, unité, confiance, chez les classes pauvres. Mon père a la quarantaine. Il a vécu, il y a trente-cinq ans, ses années les plus formatrices. Il était un enfant de la « grande Dépression ». Remarquez, pour plus de précision, que je distingue la « grande Dépression » des autres. Il y en a eu bien d'autres, nationales, internationales, et régionales pendant la période de l'histoire dont je parle dans cet exposé. Il y a des millions de Noirs encore vivants, de la génération de mon père. Ils sont tous issus d'un milieu complètement bouleversé par la Dépression. Toute leur vie ils ont vécu dans une insécurité terrible. Aucun d'eux n'a su comprendre quelle détérioration infâme avait subi leur personnalité du fait de ce sentiment morbide de manque économique. Mon père a acquis son caractère, ses habitudes, ses convictions, sa personnalité, son style de vie, au sein d'une situation qui a commencé par la fuite de sa mère. Elle l'a abandonné avec son frère aîné, au bord d'un ruisseau, à l'est de Saint-Louis. Ils se sont élevés tout seuls dans les rues, dans une ferme, quelque part en Louisiane, dans des camps de travail. Mon père n'a reçu aucune éducation normale. Il a appris l'essentiel par lui-même, plus tard. Seul, dans la

jungle la plus hostile du monde, livré aux lions et promis à une mort lente et sanglante. Seul pendant la période la plus sauvage de l'histoire, sans armes et affligé d'une peau noire qu'il cache depuis ce temps-là.

J'aime ce frère, mon père, et quand je me sers du mot « amour ce n'est pas pour m'essayer à la rhétorique. Je cherche à exprimer ce sentiment lumineux, irrépressible, qui émane de la région la plus profonde et la plus durable de mon âme — une chose inébranlable que je n'ai jamais mise en question. Mais personne ne peut survivre à ses épreuves sans en rester marqué. La santé mentale a été le prix de la survie. J'irai même jusqu'à dire qu'il n'y a pas un seul Noir de cette génération qui soit resté sain d'esprit — pas un.

Mon père a atteint l'âge mûr sans jamais manifester en ma présence, ni nulle part à ma connaissance, la moindre trace de sensibilité *vraie*, d'affection ou de sentiment. Toute sa vie il a vécu sous le choc. Rien ne peut le toucher, son calme est parfait, il est totalement immunisé contre la douleur. Quand je peux rencontrer son regard, ce qui est rare, car s'ils ne sont pas fermés, ses yeux sont comme voilés, j'ai devant moi le masque inexpressif du Zombie.

Il nous a très certainement aimés, j'en suis sûr. Il est de règle chez le « néo-esclave », chez l'esclave d'hier, aujourd'hui libre de se déplacer s'il en trouve les moyens, de se tirer sur la pointe des pieds des situations trop difficiles. Lui est resté avec nous. Il a travaillé seize heures par jour après lesquelles il mangeait, se lavait et dormait. Point. Il n'a jamais possédé plus de deux paires de chaussures, et du temps où je vivais avec lui, jamais plus d'un costume. Il n'a jamais bu, jamais mis les pieds dans un bar, n'a jamais parlé de ces choses. Il ne nous a jamais fait remarquer qu'il nous consacrait toute la force vitale et l'activité que le monstre-machine lui laissait. La partie que la machine lui a ravie, l'esprit tué par un monde qu'il n'avait pas fait, nous en avons porté le deuil, surtout moi ; mais aucun d'entre nous n'a jamais vraiment essayé de le consoler. Comment consoler un homme qu'on ne peut atteindre ?

Il est venu me voir quand j'étais à San Quentin. Il avait dans les quarante ans, un âge où les hommes sont dans leur pleine maturité. J'avais décidé de le toucher, de le forcer, par ma dialectique révolutionnaire, à ébranler quelques-unes des barricades mentales qu'il avait dressées pour protéger son corps d'un ennemi pour lui indéfinissable et omniprésent. Un ennemi qui pouvait affamer son corps, l'exposer aux éléments, le mettre en prison, le matraquer, le pendre, l'électrocuter, le passer à la chambre à gaz. Je voulais qu'il comprenne que, s'il avait sauvé son corps, c'était au prix terrible de son âme. J'avais le sentiment que si je pouvais faire accepter à ce qu'il lui restait d'esprit la doctrine explosive de l'autodétermination par un gouvernement populaire et une culture révolutionnaire, si je pouvais l'exposer à la catharsis

⁽¹⁾ White-Anglo-Saxon-Protestant (Blanc-anglo-saxon-protestant). Ces initiales lues ensemble signifient : guêpe. (N.d.T.)

révolutionnaire de Fanon, je le servais lui, je servais le peuple et l'histoire.

C'était à San Quentin la saison des émeutes. Au début de janvier 1967. Les flics étaient depuis trois mois en plein délire de fouilles et de destruction. A toute heure du jour ou de la nuit, nos cellules étaient envahies par des escadrons de brutes : vous êtes réveillé, battu, déshabillé, fouillé et vous attendez tout nu dehors pendant qu'ils éparpillent vos quelques rares effets personnels. Ce traitement, la thérapie par la peur, n'était cependant pas appliqué à tous : seulement à quelques Chicanos⁽¹⁾, soupçonnés du trafic de drogue, à quelques Blancs accusés d'extorquer de l'argent aux autres, mais surtout aux Noirs. Question de principe. La Réhabilitation par la terreur. Chaque nouveau flic doit accomplir une période d'entraînement au service actif, où il apprend les techniques de la Gestapo : toute la série des tactiques de lutte dont il devra se servir dans son travail. Une partie de son entraînement consiste dans un cours de « close combat », il apprend le maniement de la matraque et les prises les plus simples du karaté : quelle est la manière la plus « efficace » de frapper un homme. Les nouvelles recrues doivent faire une sorte de stage dans ces escadrons avant de prendre leur poste régulier dans la ménagerie.

Ils ont toujours hâte d'utiliser leurs nouveaux talents, de « voir si ça marche vraiment ». Nous sommes forcés de faire quelque chose pour les freiner. Les « frères » essaient de protester. Habituellement c'est par la grève, l'arrêt de travail, la fermeture des ateliers où nous travaillons à deux « cents⁽²⁾ » de l'heure (quelques-uns arrivent à quatre « cents » au bout de six mois). Les entreprises de l'extérieur qui empochent les bénéfices n'aiment pas beaucoup les grèves : ce qui veut dire que le capitaine ne les aime pas non plus parce qu'il subit à cause d'elles des pressions politiques — c'est le système de la « libre entreprise » !

Janvier à San Quentin, est ce qu'il y a de pire, il y fait froid si vous n'avez pas les vêtements appropriés ; c'est humide, sinistre. Les ternes murs verdâtres à arcs-boutants qui entourent la cour supérieure ont dix-huit à vingt mètres de haut. Il vous semble que vous êtes là pour toujours.

Le jour dont je parle, mon père était venu de Los Angeles tout seul en voiture ; il n'avait pas dormi plus de deux heures en deux jours. Nous nous serrons la main et la dialectique commence, je me lance contre le chien capitaliste, il m'écoute. Qui nous a donné ces cochons de flics ? Qui assassine les Vietnamiens ? Qui engraisse certains pour affamer les autres ? est-ce qu'on ne construit pas dans la même rue des H.L.M. qui ressemblent à des prisons et des maisons qui ressemblent aux jardins de Babylone ? Ne fabrique-t-on pas une bombe chaque fois que l'on construit un hôpital, n'ouvre-t-on pas un bordel pour une école ? Qui construit des

avons pour mieux vendre des pilules tranquillisantes ? Qui, pour une église, élève une prison ? Chaque découverte médicale n'a-t-elle pas pour sous-produits dix nouvelles armes pour la guerre biologique ? N'a-t-on pas porté au pinacle des hommes comme Hunt et Hughes⁽³⁾ et mis plus bas que terre les gens comme nous ? Il me répond : « Oui, mais qu'est-ce qu'on peut y faire ? Ces salauds sont trop nombreux. »

Ses yeux se voilent et son esprit accomplit un retour en arrière dans le temps et l'espace ; il retrouve la souffrance, le délaissement, les rêves impossibles, les promesses rompues, les ambitions oubliées, les espoirs brisés, le temps où il était jeune, rôdant dans la campagne de Louisiane à la recherche de quelque chose à manger. Il m'a parlé pendant dix minutes de choses révolues, de gens que je ne connaissais pas : « Il va falloir le rendre (quoi ?) à tante Bell », de lieux où nous n'avions pas été ensemble. Deux fois, il m'a appelé du nom de son frère. J'étais tellement saisi que je ne pouvais que rester assis et cligner les yeux. L'homme qui me parlait ne prenait rien au sérieux, c'était l'homme équilibré, le nègre réaliste, travailleur, ne se plaignant jamais, le « monsieur » noir bien élevé et suave ! Ils l'ont jeté dans l'abîme de la folie. Sous le vernis « blanc » est enfouie la terrible et vindicative fureur noire. Il y a encore beaucoup de Noirs de sa génération, celle de la Grande Dépression, du temps où un Noir ne pouvait même plus s'en sortir en étant serviteur ; même ça s'était tari. Les Noirs se battaient à mort pour des postes de porteur, de groom, de pêcheur de perles, de cireur de chaussures.

Mon poing serré se lève pour eux. Je leur pardonne, je comprends, et s'ils consentent à cesser de collaborer, à cesser « maintenant », et à se rallier à notre révolution, ne serait-ce qu'en acquiesçant d'un signe de tête, nous leur pardonnerons de nous avoir jetés nus dans ce monde grotesque et pernicieux.

Les colonies noires d'Amérique ne sont pas sorties de la Dépression depuis la fin de la guerre de Sécession. Nous vivons dans une « dépression régionale » depuis la fin de l'esclavage. Le commencement du nouvel esclavage a été marqué par un chômage massif et un sous-emploi qui est encore notre lot. La guerre de Sécession a détruit l'aristocratie *terrienne*. La dictature de la classe agraire a été remplacée par celle du capitalisme industriel. Le néo-esclavagiste a détruit la plantation qui n'était pas rentable, et a construit, sur ses ruines, l'usine où mille subalternes lui sont attachés. Comme nous ne connaissions pas d'autre métier que le travail de la terre, qui s'était révélé un mauvais placement, nous avons reçu en partage les tâches subalternes, les basses besognes. C'est encore comme ça aujourd'hui : nous formons une sous-culture subalterne, une aire de dépression à l'intérieur du système monstrueux qui nous a créés. Les quatre autres phases du cycle de l'économie

(1) Mexicains des Etats-Unis. (N.d.T.)

(2) Douze centimes français. (N.d.T.)

(3) Multimillionnaire américains. (N.d.T.)

capitaliste sont : le rétablissement, l'expansion, l'inflation et la récession. Avons-nous connu un « rétablissement » ou une phase d'expansion ? Nous subissons en victimes les courants inflationnistes de l'économie globale : qui souffre le plus quand le prix des denrées de première nécessité monte ? Quand l'économie-mère plonge dans l'inflation et la récession, nous connaissons une sous-dépression. Quand elle passe à la dépression, nous sommes réduits au désespoir le plus total. Il n'y a entre l'expérience de mon père et la nôtre qu'une différence de degré. Nous arrivons parfois à trouver quand même un travail, ils ne pouvaient pas ; nous pouvons aller dîner chez maman quand les choses deviennent vraiment serrées ; eux, non. Il y a maintenant la sécurité sociale et un emploi de femme de ménage pour maman. En ce temps-là, la sécurité sociale n'existait pas.

La dépression est un phénomène économique. C'est une phase du cycle économique capitaliste, un de ses aspects nécessaires. Les colonies du capitalisme, marchés secondaires, formeront toujours des aires de dépression : la demande de travail décroît régulièrement, et du fait du progrès de l'automation, devient de plus en plus spécialisée ; ainsi le colonisé, qui n'a pas de spécialisation, en est réduit à des rôles qui lui ferment tout espoir de promotion. Apprendre les nouvelles techniques (si nous en avions le droit) ne servirait à rien. Cela ne peut aider les *masses*, parce qu'il y a un plafond pour la demande de main-d'œuvre. Ce plafond baisse à chaque progrès des techniques de production ; apprendre les nouvelles techniques ne ferait que nous mettre en compétition avec les travailleurs en place, une compétition où nous ne pouvons, ni ne voulons gagner. Il n'y a pour nous aucun vide à remplir dans le monde du travail. Et de toute façon, nous ne voulons pas favoriser le capitalisme aux dépens du peuple. Le capitalisme est l'ennemi, il doit être détruit. Il n'y a pas d'autre solution. Le système n'est pas compatible avec l'élaboration d'une société moderne industrielle et urbaine. Les hommes naissent dans la servitude ; le contrat entre gouvernement et gouvernés perpétue cette servitude.

Les hommes en place doivent à ceux qui leur ont fait confiance, une distribution équitable de la richesse et des droits. Chaque individu né dans les cités d'Amérique devrait avoir droit aux biens nécessaires à sa survie. Un rôle social, une éducation, des soins médicaux, la nourriture, l'abri, la compréhension, toutes ces choses devraient lui être garanties dès sa naissance ; en vérité, elles ont été assurées par toutes les sociétés humaines, jusqu'à celles-ci. Pourquoi les hommes laissent-ils d'autres hommes les gouverner ? A quoi servent les ministères de la Santé, de l'Education, des Affaires sociales ? Pourquoi donner à des hommes le pouvoir ? Pourquoi payer des impôts ? Pour rien ? Pour qu'ils disent ensuite que le monde ne doit *rien* à nos fils ? Ce monde nous doit les moyens de vivre, dès le jour de notre naissance. Ou alors ce n'est pas

la peine de parler de civilisation, et nous pouvons dénier le pouvoir à tout dirigeant. L'évolution de la société urbaine moderne nous a rendus totalement dépendants du gouvernement. Nous ne pouvons plus assurer individuellement la subsistance de notre famille. Nous ne pouvons élever et éduquer nos enfants à la maison, organiser seuls notre propre travail à l'intérieur de la structure urbaine. En conséquence, nous laissons certains se spécialiser dans la coordination de ces activités. Nous les payons, les honorons et leur accordons un pouvoir de contrôle sur certains aspects de nos vies, pour qu'en retour, ils prennent en charge chaque nouveau venu dans cette société et l'aident jusqu'à ce qu'il soit capable de subvenir à ses propres besoins et d'apporter sa contribution à l'œuvre collective.

Si l'homme qui naît dans la société américaine n'a aucun droit, si la profession de foi capitaliste est que « le monde ne vous doit pas les moyens de vivre », alors ce qu'a fait ma grand-mère n'a rien de scandaleux. S'il est vrai que le gouvernement n'a pas pour tâche d'organiser, alors le fait que mon père n'a eu nulle part où chercher de l'aide jusqu'à ce qu'il puisse s'aider lui-même est sans signification. Mais cela veut aussi dire que nous sommes en proie à une monstrueuse contradiction et ne pouvons pas plus prétendre être civilisés qu'une bande de babouins.

Qu'est-ce alors qui a mis obstacle au bien-être de mon père ? Qui a condamné toute sa génération à une vie sans joie ? Qui a opprimé ceux de mon âge depuis leur naissance et pendant chaque jour de leur vie ?

C'est le capitalisme, l'homme du capitalisme, briseur de mondes, fléau du peuple. Il ne peut satisfaire nos besoins, il ne peut ni ne veut se transformer et s'adapter aux changements naturels qui se produisent à l'intérieur d'une société.

C'est l'homme noir qui a subi les préjudices les plus graves. Il ne servirait à rien de s'attarder sur ces drames, ils sont innombrables, nous n'y pouvons plus rien. Mais nous, qui avons survécu, devons enfin faire un retour sur nous-mêmes et nous interroger. Le système social est basé sur la compétition : compétition pour la richesse, les honneurs et les titres ; le Noir dressé contre lui-même, dressé contre les classes pauvres des Blancs et des Bruns, la compétition sans merci, sournoise, virulente, le style de vie américain. Cette compétition a tué la confiance. Pour les Noirs, une prime est offerte à la méfiance. Tout autre Noir est vu comme un rival ; l'homme astucieux et réaliste est celui qui se fiche pas mal des autres cons, le cynique qui a laissé tomber tout principe qu'il aurait pu ramasser par erreur. Nous ne pouvons aimer si nous supposons que l'autre va inévitablement se servir de notre amour comme d'une arme contre nous. Il va falloir repartir à zéro, et cette fois, tout sera au grand jour, nous ne nous trahisons plus les uns les autres, nous connaissons la confiance et l'amour.

J'exclus quiconque est partisan, si peu que ce soit, du capitalisme, ou a le sentiment d'avoir

quelque chose à perdre à sa destruction. Celui-là est notre ennemi irréconciliable. Nous ne pouvons plus compter sur des gens comme Cosby, Gloves Davis⁽¹⁾ ou le vieux conducteur d'autobus qui a témoigné au procès de Huey Newton. Tout homme qui se lève pour défendre le capitalisme doit être jeté à terre.

C'est maintenant, « aujourd'hui », que notre maladie doit être identifiée comme étant le capitalisme, machinerie monstrueuse qui possède, programmé dans chacun de ses cycles, le pouvoir insensé de nous meurtrir.

Je suis né avec un cancer incurable, un mal pernicieux et suppurant qui m'a attaqué juste derrière les yeux et n'a cessé de s'étendre pour détruire ma paix. Il m'a volé ces vingt-huit années. Il nous a volé à tous bientôt cinq siècles. Le plus grand criminel de tous les temps. Nous allons l'arrêter *maintenant*.

Rappelez-vous les histoire que vous avez lues sur les animaux qui vivent en troupes : le grand bison, le caribou, renne américain. Le grand bison américain est un animal grégaire ou, si vous préférez, social, tout comme nous. Nous sommes des animaux sociaux, nous avons besoin, pour nous sentir en sécurité, d'avoir autour de nous d'autres individus de notre espèce. Rares sont les hommes qui aiment la solitude complète ; être constamment seul est une torture pour l'homme normal. Le bison, le bœuf, le caribou et quelques autres ressemblent aux hommes en ce qu'ils ont besoin, la plupart du temps, de compagnie ; ils ont besoin de se frotter les uns aux autres tout comme nous nous serrons la main, nous tapons dans le dos ou nous embrassons. De tous les habitants de la planète, nous autres Noirs sommes ceux qui aimons le plus être ensemble, nous sommes les plus sociables. Les animaux grégaires mangent, dorment et se déplacent en groupe. Ils ont besoin d'être avec les autres pour se sentir en sécurité. Ce qui signifie aussi qu'ils ont besoin de chefs. Si le bison doit manger, dormir et se déplacer en groupe, cela implique logiquement un facteur de coordination, autrement certains dormiraient pendant que les autres voyageraient. Sans ce rapport du troupeau à son chef, le groupe se disperserait, aux moments critiques, en cent directions différentes. Mais si le chef du troupeau fait un faux pas, glisse et se tue en tombant d'une hauteur, il est probable que tout le troupeau périra à sa suite. Le chasseur l'a bien compris. Le prédateur a appris, en constatant ce phénomène, que chaque groupe se donne naturellement un chef, et qu'à ces chefs naturels revient la responsabilité de la coordination des activités du groupe, de son organisation. Le chasseur de bisons savait que, s'il pouvait identifier et isoler le chef du troupeau et le tuer, le reste des animaux serait sans défense, à sa merci.

Nous autres Noirs avons le même problème que le bison, la même faiblesse aussi, et le prédateur comprend très bien cette faiblesse. Huey Newton,

Ahmed Evans, Bobby Seale, des centaines d'autres devront périr conformément au plan fasciste. C'est une sorte de sélection naturelle à l'envers. Medgar Evers, Malcolm X, Bobby Hutton, Brother Booker, W. L. Noland, M. L. King, Featherstone, Mark Clark et Fred Hampton ne sont qu'un petit nombre de ceux qui ont connu le sort du bison. L'effet sur nous de ces agissements de la droite est classique et semble sortir d'un manuel scolaire d'économie politique fasciste. A l'instant où émerge une tête noire, on la coupe ou on la pend avec l'accord des tribunaux et de la presse ; la réponse prédéterminée à cette situation est une indifférence schizoïde, la fuite ou le refuge en des satisfactions imaginaires. « Oh jours heureux, oh jours heureux, oh jours heureux. » L'auto-hypnose conduit à l'hallucination.

Le chef noir possible voit la condition lamentable du troupeau : la corruption, les préoccupations futiles, l'évidente inaptitude à s'occuper des questions vitales. Il pèse ce qu'il peut attendre de cette masse et les risques qu'il encourrait entre les mains du monstre fasciste et, naturellement, il décide de se débrouiller tout seul ; il sent qu'il ne peut pas nous aider parce que notre cas est désespéré, et se dit qu'il ferait mieux de profiter de la vie. Tels sont les Noirs qui ont « réussi » par opposition aux « ratés ». On les trouve sur les terrains de sport, sur la scène, jouant la comédie et s'amusant à des jeux d'enfants ; ils sont tout aussi pitoyables que les prétendus ratés.

Nous avons été colonisés par l'économie blanche fasciste et c'est d'elle que nous tenons notre semblant de sous-culture, et les attitudes qui perpétuent notre condition, ces attitudes qui nous font nous livrer les uns les autres aux flics du Khan. Il nous arrive même de travailler à leurs côtés, pistolet en main. C'est un Noir qui a tué Fred Hampton ; ce sont des Noirs travaillant pour la C.I.A. qui ont tué Malcolm X ; les nombreuses polices par lesquelles le fascisme se protège du peuple, emploient beaucoup de Noirs. Ces attitudes fascistes nous ont envoyés en Europe, en Asie (un quart des morts du Vietnam sont noirs), et même en Afrique (au Congo, pendant la tentative de Simba d'établir un gouvernement populaire) mourir pour rien. Dans les événements récents d'Afrique et d'Asie, nous avons laissé le néo-esclavagiste se servir de nous pour asservir des peuples que nous aimons. Nous sommes si perdus, si invraisemblablement naïfs que, non seulement nous n'arrivons pas à distinguer en général le bien du mal, mais encore nous ne voyons pas ce qui est bon ou mauvais pour nous dans des questions qui nous concernent directement, comme la libération des colonies noires. L'entreprise économique du gouvernement dont le seul but est de nous asservir un peu plus, de nous tenir et de nous espionner, l'entreprise noire payée par l'Etat pour s'infiltrer parmi nous et retarder notre libération, sont acceptées et même parfois bien accueillies. Mais on évite les Panthères noires, ils ont du mal à trouver protection parmi le peuple. Ils sont nos frères, nos fils, ceux qui n'ont pas peur, ceux qui n'ont pas été

⁽¹⁾ L'agent de police noir de Chicago qui tua Fred Hampton.

aussi paresseux que les autres ; ceux dont la vision n'a été ni rétrécie, ni obscurcie. Si nous laissons la machine fasciste détruire ces frères, notre rêve d'éventuelle autodétermination et de contrôle de notre existence, mourra avec eux, et les générations à venir nous maudiront et nous condamneront pour cette lâcheté irresponsable. J'ai un frère courageux, je l'aime plus que moi-même, mais je l'ai donné à la révolution. J'accepte la possibilité de sa mort, comme j'accepte l'éventualité de la mienne. Une faiblesse, un faux pas, une erreur, et nous sommes morts ; nous sommes ceux qui ne peuvent se permettre aucune faute. J'accepte cela comme un aspect nécessaire de notre vie. Je ne veux plus voir d'esclaves noirs. J'ai un ennemi bien précis qui ne nous accepte que sur la base maître-esclave. Si je me révolte, l'esclavage meurt avec moi. Je refuse de le perpétuer. Voilà le sens de ma vie.

Maman noire, il va falloir que tu cesses de fabriquer des lâches : « sois bien gentil », « je vais être si inquiète, mon *petit* », « ne te fie pas à ces nègres », « ne te laisse pas faire par ces mauvais nègres, mon *petit* », « gagne bien de l'argent, mon *petit* ». Maman noire, ton souci exagéré de la survie de tes fils se paie de la perte de leur humanité.

Le jeune membre du parti des Panthères, notre éclaireur, il faut l'accepter, le protéger, le laisser faire. Nous devons l'écouter et l'instruire ; il sera bientôt un homme, un fils, un frère dont nous pourrions être fier. S'il flanche, nous le remonterons ; chaque fois qu'il fera un pas, nous le ferons avec lui. Nous aurons la même dialectique, nous communierons dans une parfaite harmonie. Jamais plus, jamais, il n'y aura une autre affaire Fred Hampton.

Le Pouvoir au peuple.

George.

17 avril 1970.

Chère Fay,

L'esclavage est une condition économique. Il faut définir esclavage classique et esclavage moderne en termes d'économie. Le troupeau d'esclaves est une propriété ; un homme jouit du droit de propriété, que lui confère le système établi, sur un autre homme considéré comme son bien. Il a le droit de le déplacer, ou de le garder dans un espace d'un mètre carré. Il peut le « laisser » procréer d'autres esclaves, ou lui « faire » procréer d'autres esclaves ; il peut le vendre, le battre, le faire travailler, le mutiler, l'enculer, le tuer. Mais s'il veut le garder et profiter de tous les bénéfices qu'une telle propriété peut rapporter, il doit le nourrir, quelquefois le vêtir, lui fournir un semblant d'abri. L'esclavage dont je viens de parler est donc, en bref, une condition économique qui se manifeste par la perte totale ou l'absence d'autodétermination.

La forme moderne de l'esclavage, qui a démodé l'autre pour pouvoir mieux se déguiser, place sa victime dans une usine (ou, en ce qui concerne la plupart des Noirs, dans des rôles subalternes à l'intérieur et autour du système industriel) et en fait un salarié. Cependant, si vous ne trouvez pas de

travail à l'intérieur du complexe industriel, le néo-esclavage actuel ne vous garantit plus le minimum de nourriture et de protection que vous apportait l'autre. Vous êtes libre, libre de crever de faim. Le sens, la signification de l'esclavage est dans le lien qui nous attache à notre salaire. Nous avons besoin de ce salaire ; sans lui, nous sommes condamnés à mourir de faim ou de froid. Notre journée entière est consacrée à le gagner. Pendant les huit à dix heures que nous passons au travail, nous sommes entièrement dépendants des autres. Cela nous laisse quatorze à seize heures, mais comme nous ne vivons pas à l'usine même, il faut encore soustraire au moins une heure pour le transport. Il reste treize à quinze heures de liberté. Mais il faut se nourrir pour se maintenir en bonne forme physique car, au travail, l'expert à la productivité est là pour vous surveiller. Cela vous laisse dix à douze heures, si vous pouvez vous payer trois repas. Le repos est aussi un facteur d'efficacité, et puisque les hommes associent le repos à de longues périodes de détente inconsciente, nous retirerons encore huit heures pour le sommeil, ce qui nous laisse deux à quatre heures. Mais il faut aussi se laver, se coiffer, se brosser les dents, se raser, s'habiller ; il n'y a pas de raison de supprimer tout ça. Je pense que tout le monde sera d'accord sur le fait que, si un homme (ou une femme) travaille comme salarié à un métier qu'il n'aime pas, et je suis persuadé que personne ne peut aimer le travail à la chaîne, les services d'entretien ou les tâches de domestique, il mérite le nom de « néo-esclave ». L'homme qui possède l'usine, la boutique ou l'affaire, est le maître de votre vie ; vous dépendez de lui, qui vous « possède ». Il organise votre travail, ce travail dont dépendent vos ressources et votre style de vie. Il détermine indirectement votre journée entière en aménageant votre travail. Vous êtes un néo-esclave si vous ne gagnez par votre travail que ce dont vous avez besoin pour vivre ; l'esclave classique lui aussi ne gagnait que sa survie. Vous êtes un esclave, si vous n'avez pas de quoi quitter la Californie pour N. Y., si vous ne pouvez visiter Zanzibar, La Havane, Pékin, ou même Paris, quand vous en avez le désir. Parce qu'il y a des gens qui peuvent ! Si vous ne pouvez pas quitter le coin de la terre où vous êtes, à cause de votre statut économique, de votre salaire, c'est vraiment la même chose que d'y rester parce que vous appartenez à un maître... Vous avez le droit de faire un petit voyage, d'aller à l'enterrement de votre père, si vous voulez bien consentir à quelques petits sacrifices. Dans la colonie noire, ici, le flic nous bat et nous estropie encore. Ils nous tuent parfois et cela s'appelle : homicide justifié. Ils nous assassinent et appellent ça « rétablir l'ordre ». Un frère qui avait une pipe dans sa ceinture a été tué d'une balle dans la tête. Le néo-esclavage est une condition économique. Un petit groupe d'hommes jouit des droits, que lui confère le système, d'organiser et de contrôler la vie de l'esclave comme s'il était en fait sa propriété. En bref, c'est une condition économique qui se manifeste dans la perte totale de l'autodétermination. C'est seulement quand on a

compris cela, qu'on peut absorber la dialectique qui apportera le remède nécessaire.

Il faut prononcer le diagnostic avant d'accomplir l'opération chirurgicale ; il faut toujours justifier le sang qu'on va faire couler. Et nous ne voulons pas que le couteau blesse les parties qui doivent être sauvées.

Le flic est un des instruments du néo-esclavage, il faut le haïr et l'éviter. Il est mis en avant par ceux qui jouissent des droits non naturels à la propriété. Vous avez dû entendre les conneries pontifiantes sur la « petite ligne bleue ». Cette ligne bleue protège la propriété, les possédants et le système qui leur permet d'accumuler et de garder leurs biens. S'ils s'agissait seulement de protéger la maison que vous louez, ou espérez louer l'année prochaine, il n'y aurait pas besoin de cette ligne bleue, nous pourrions les renvoyer chez eux. Ils ne vous protègent pas vous, votre maison et ce qu'elle contient. Rappelez-vous qu'ils n'ont jamais retrouvé la télévision qui vous avait été volée. Ils protègent le droit non naturel de quelques hommes à posséder tous nos moyens d'existence ; ils ne protègent que le droit de quelques individus à posséder la propriété publique ! Le flic est un animal ignoble, haïssable, l'enfer est ce qu'il mérite ; cependant, il n'est qu'un instrument aisément remplaçable. Il n'est que le fusil, l'instrument, l'ustensile sans âme. Il faut détruire le fusil, mais détruire le fusil en épargnant la main qui le tient, ne ferait que nous reléguer dans l'action défensive, l'apathie, et finalement la défaite. L'animal qui tient le fusil et qui a lâché contre nous ses chiens, est un dur à cuire, un vautour intraitable, rapace, qui se nourrit de nos cœurs. Assoiffé d'or, jamais satisfait, ce Midas change en merde tout ce qu'il touche ! Tuer le flic ne servira à rien si nous laissons le vautour agir autrement. Epargne la main qui tient le fusil, elle trouvera autre chose. Le soldat vietcong a attaqué et détruit soldats et fusils, mais ça n'a pas suffi à résoudre son problème. S'il pouvait atteindre les usines et les gens qui les possèdent et les organisent, la guerre finirait en quelques mois. Toutes les guerres finiraient. Les salauds qui se sont jetés sur la colonie vietnamienne sont les mêmes qui se sont abattus sur nous. Ils sont de toutes couleurs, quoique principalement blancs. Ils ont tous le même bagage culturel (ou anticulturel), la même mentalité et les mêmes intentions : préserver les aires de dépression comme marchés secondaires et sources de matières premières à bon marché pour le fascisme américain. Les colonies noires à l'intérieur de l'Etat fasciste américain sont d'une part des marchés secondaires, et d'autre part des sources de matière première à bon marché ; dans notre cas, ce sont nos corps qui constituent cette matière première, ils en retirent tous les avantages qu'une propriété de ce genre peut rapporter. Combien plus cher faudrait-il payer un Blanc syndiqué, pour ramasser les ordures ? Et la « maman noire » baise pour deux sous.

Il ne manque plus au tableau colonial que les missionnaires ; ils viennent tout de suite après les corps expéditionnaires, les brigades de pacification,

pour nous civiliser, pour nous apporter les bienfaits du christianisme, pour nous enseigner la valeur du symbolisme, le nom des présidents morts et le taux de l'escompte.

Les liens culturels qui rattachent notre colonie à la société capitaliste sont beaucoup plus étroits que nous n'aimons le reconnaître. Les liens économiques et politiques sont nuls, sauf en ce qui concerne les parasites (mais le nombre de clowns et de jongleurs que le royaume peut entretenir est limité). Cependant, dans le domaine de la culture — j'utilise ce terme dans son sens limité — nous sommes enchaînés à la société fasciste au point de voir notre intellect étranglé, nos talents détruits ; nous sommes rejetés hors de la réalité. Nous ne voulons pas de leur culture. Nous ne voulons pas notre part du gâteau, il est avarié, puant, répugnant. Pourquoi nous précipiter à bord d'un bateau qui fait naufrage ? Quand nous nous associons avec cette pourriture, cela donne aux peuples du monde, aux peuples justes du Congo, de la Tanzanie, du Soudan, à Cuba, à la Chine, au Vietnam, toutes raisons de nous haïr.

Les Suédois et leur gouvernement détestent le fascisme américain (comme tout Etat civilisé le doit). Ils manifestent leur désapprobation toutes les fois qu'ils peuvent. Le gouvernement américain habille un clown noir en frac et haut-de-forme, et le leur envoie comme ambassadeur. Ce Noir ne représente pas la colonie noire ; il représente les salauds. Les Suédois lui jettent des pavés, et crient à ce « nègre » de rentrer chez lui.

De tous les peuples d'Europe (Occidentale) les Français et les Suédois sont ceux qui ont la réputation d'être les moins racistes. Il n'y a pas de Noirs en Suède, en conséquence la classe dominante n'a jamais trouvé commode de s'en prendre à nous. Il n'y a jamais eu beaucoup de contacts, jamais aucune compétition, entre la Suède et une nation noire, au cours de ce dernier millénaire, et comme je pense que personne ne naît raciste, il n'y a aucune tradition de racisme.

Il y a de fortes chances pour que le « vieil esclave » qu'ils ont envoyé en Suède n'ait jamais passé une seule nuit dans le ghetto noir, mais malgré cela, il représente les Noirs opprimés. Aussi quand l'esclave met sa queue-de-pie et son haut-de-forme, imitation grotesque du vrai clown, la haine ressentie si fortement à l'égard de l'Etat américain se transfère à nous.

Ces Noirs sont des armes inappréciables dans la lutte contre le peuple, aussi le gouvernement sélectionne et dresse très soigneusement ces chiens de collaborateurs. Il leur donne la motivation nécessaire et les envoie, courant dans toutes les directions, queue en l'air, représenter l'ordre établi. Des chenils entiers sont envoyés comme ambassadeurs (ou avec de moindres titres, bien sûr) dans les nations africaines, parce qu'on suppose que les peuples de ces nations auront de meilleur rapports avec un Noir ; les chefs de ces nations, s'ils comptent parmi les justes, ne sont jamais impressionnés, mais cela touche profondément les

masses africaines. Il y a quelques années, dans un des Etats d'Afrique Centrale, une foule s'était rassemblée pour manifester contre les représentants locaux du gouvernement américain, à propos d'un problème dont je n'arrive pas à me souvenir (il y en a eu tellement !), mais ils étaient assez en colère pour passer à des actes extrêmement violents. Ils jetèrent des pavés et réclamèrent le sang de l'esclavagiste ; ils déchirèrent le drapeau yankee, dansèrent et crachèrent dessus, ils allaient le brûler, ils l'auraient brûlé, et auraient mis à feu et à sang le centre de propagande fasciste si le clown noir, le chien couchant ne les avait arrêtés, les haranguant de sa voix de ventriloque, et n'avait remis le drapeau en place, cachant le soleil. Ils auraient dû pendre ce nègre à la hampe du drapeau, par le gras du cou. Mais ils étaient trop surpris, la situation était trop confuse ; la présence de ce chien et son talent avaient eu exactement l'effet souhaité. Le ventriloque a trahi la colonie noire, dressant encore une barrière à la communion que nous devons établir avec les autres peuples opprimés de la terre, si nous voulons remporter le combat qui nous attend.

Ils nous envoient à l'école pour nous apprendre à être aussi dégoûtants. Nous envoyons nos enfants dans des centres « culturels » dirigés par des hommes qui nous haïssent, qui haïssent la vérité. Il est clair qu'il vaudrait mieux qu'il n'y ait pas d'école. Brûlez-la ; et toute la littérature fasciste, brûlez-la aussi. Les fascistes vont vous apprendre que ce qui est blanc est noir — il y a de l'argent là-dessous. Brûlez tout ça. Sans la mission et les missionnaires il n'y aurait pas de collaborateurs. Lisez le Petit Livre Rouge ; c'est pour nous le seul moyen de redevenir nous-mêmes. Nous devons détruire les éditions « Johnson » et les petites plaquettes noires qui imitent la presse fasciste au point de dénoncer les extrémistes noirs. Brûlez tout cela, et donnez aux colonies de l'intérieur la caisse de dynamite de l'autodétermination, de l'anticolonialisme et de la pensée de Mao !

J'ai suivi ma dernière année de collège à Bayview High, c'est-à-dire à San Quentin où j'ai passé sept de mes dix ans de prison. Les écoles de la taulé ne sont pas différentes de celles de la colonie, sauf qu'elles ne sont pas mixtes. Nous avons les mêmes manuels fascistes qui contiennent le même fond de racisme et ont les mêmes résonances nationalistes. Les missionnaires sont les mêmes.

A cette époque-là, ma libération sur parole dépendait de la manière dont je mènerais à bonne fin mes études secondaires et, bien sûr, de ma bonne conduite : ne jamais manifester ni colère, ni mécontentement, ni personnalité. J'essayais de simuler. Je n'aurais jamais été à l'école autrement. Je travaillais le jour et suivais des cours du soir.

La biologie n'était pas trop mal. Le professeur hasardait rarement une opinion en dehors des sujets scientifiques, mais il était exceptionnel, probablement parce qu'il était plus jeune que les autres. Chacun avait son opinion définitive sur l'organisation matérielle et métaphysique de

l'univers. Le colonel D., en histoire, possédait à un degré extraordinaire deux traits typiques de sa profession : le caractère colérique et la bêtise. Fidèle au credo fasciste, ce crétin était si patriote et si républicain qu'il alla même jusqu'à nous proposer de commencer et de finir chaque cours par un salut au drapeau, à genoux. Il était grand et carré, gris-blond ; c'était un ancien combattant de quelques guerres déclarées ou non déclarées. Si vous passiez devant le drapeau sans une genuflexion, c'était la bagarre avec cet imbécile ! J'ai supporté ses conneries pendant un mois ; Amérique la belle, la juste, la seule nation du monde où tous peuvent se payer de beaux cabinets et des contraventions ; les Russes n'étaient que de gros Tartares ; les Japonais des copieurs. Les Arabes ne savaient pas se battre, ni les Français ; les Africains étaient des primitifs qui ne comprenaient pas quand tout allait bien ; les Vietnamiens n'étaient que des nègres aux yeux bridés (il y avait quatre Noirs dans la classe). Les Chinois étaient tellement stupides qu'ils n'arrivaient pas à se nourrir ; ils reviendraient tôt ou tard à l'âge d'or du pousse-pousse, de la natte dans le dos, du coolie, des fumeries d'opium et des bordels. J'ai écouté ça avec calme pendant un mois. J'ai essayé de laisser tomber ce cours au moins cinq ou six fois, mais ils n'acceptent de vous laisser changer de programme que pour des raisons de vie ou de mort. Cela fait partie de la vaste conspiration du système pénitentiaire : vous n'avez aucune volonté, aucun choix, aucun pouvoir ; aussi la sagesse est de se rendre. Partout où vos yeux se posent, vous pouvez lire : « Seigneur, aidez-moi à accepter ce que je ne puis changer. » Il faut que l'enjeu soit la vie ou la mort pour que vous puissiez quitter un cours. C'était le cas, mais je ne pouvais le dire, cela aurait fait mauvais effet sur mon rapport. J'ai essayé de maintenir une distance respectable entre moi et ce représentant de la grande majorité silencieuse ; je fixais les yeux sur un des six drapeaux de la pièce (un à chaque coin, deux sur le bureau) et essayais de supporter. Mais ça n'a pas marché jusqu'au bout. Ce n'était pas mon intention, je voulais dissimuler et tenir bon. La séance que nous avons eue fut complètement spontanée, elle commença dès les premières minutes du cours de deux heures. La « majorité silencieuse » venait juste de finir un hymne au grand monstre américain, qui se termine par les vers : « N'avons-nous pas le droit d'être fiers ? » Je dis : « Non. » Le type me regarde, fronce les sourcils, puis détourne les yeux et continue son sermon. Ma réponse ne collait pas ; il l'avait entendue mais il était persuadé de s'être trompé. Dans l'esprit de cet homme, il était tout simplement impensable, impossible, que je sois mécontent ou insatisfait. Il vaut mieux que la « majorité » reste silencieuse ; chaque fois qu'elle ouvre la bouche il en sort des paquets de mensonges. Le brave colonel nous expliquait que le capitalisme corporatif, résultat d'une longue série de changements et d'aménagements économiques, était aussi parfait et impeccable qu'on pouvait l'espérer, que c'était le seul système économique qui permit à l'homme de

satisfaire ses inclinations naturelles, et que les autres nations barbares d'Asie et d'Afrique qui avaient abandonné le capitalisme pour l'économie planifiée étaient condamnées à l'échec puisqu'il leur manquait le stimulant de l'intérêt. Sans l'appât du gain, la production reste basse et finit par s'écrouler. Je me levai, m'assis sur mon bureau, mis un pied sur ma chaise et lui dit qu'il venait de dire « encore » un autre mensonge. Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça ; j'ai même, au début. Ressenti une sorte de sympathie pour ce crétin. Sa bouche s'ouvrit comme celle d'un requin, ses oreilles et son front montrèrent qu'un sang américain coulait dans ses veines, et ses mains s'agrippèrent, dans un élan inconscient, à la base des deux drapeaux, comme s'il voulait protéger ces chiffons de couleur, contre l'impudence du nègre, mauvais patriote, qui avait osé blasphémer !

« Qu'est-ce que tu viens de dire, mon garçon ? »

— Que ça fait un mois que vous nous mentez sur la "morale du travail", le "vote", et les "motivations économiques". En vérité, toute votre vie n'est qu'un mensonge et j'aimerais bien mettre en doute tous ces trucs ; si ça ne vous dérange pas ? »

Je n'attendis pas la réponse et poursuivis : « J'ai travaillé en usine, dans ce pays, à la chaîne. J'ai étudié les procédés de production de masse, dans l'industrie lourde et légère, et j'ai aussi examiné les théories d'économie politique en général, et je suis certain que, dans tout ce que vous avez dit depuis un mois, il y a une intention consciente de déformer la vérité, de ne présenter que ce qui va dans le sens de vos théories, ou d'omettre purement et simplement des faits. Si l'intérêt est, comme vous le dites, un des ressorts de la production, pour qu'il en influence la qualité ou le volume, il est clair qu'il doit descendre jusqu'au niveau du travailleur. Je peux comprendre qu'un patron ou qu'un administrateur ait le désir de faire fructifier son capital, mais puisque l'ambition est une chose tout à fait personnelle, comment peut-elle affecter l'attitude et la productivité de l'ouvrier ? Son salaire reste le même qu'il travaille dur, moins dur, ou pas dur du tout, et c'est en fin de compte de l'énergie du travailleur que qualité et quantité dépendent. »

Il s'appuya sur le dossier de sa chaise, passa sa main dans ses cheveux, ses lèvres et son nez tremblèrent, il regarda d'abord le drapeau, puis moi, et répondit :

« Oui, enfin, dans notre appareil industriel, nous avons des normes à remplir et des experts destinés à y veiller.

— Vous avez bien dit des normes ? Cela semble venir d'un discours de Fidel Castro — vous savez les normes pour le sucre —, la différence, bien sûr, est que Fidel se fonde sur une idée de coopération issue d'un sens de la participation, et peut-être du fait que tous savent que le volume et la qualité de la production déterminent le bien-être général plus que la fortune personnelle du patron ou d'un petit groupe de patrons. Dans les usines où j'ai travaillé, j'ai observé que les seules choses qui intéressaient les ouvriers étaient l'arrêt de travail pour le café ou le déjeuner et l'heure de sortie ; nous observions

l'horloge, le contremaître et ses espions, et allions aux toilettes aussi souvent que nous pouvions nous le permettre. Bien que le profit puisse inciter le patron et l'expert à investir et à organiser la production, l'indice de productivité dépend de l'attitude de l'ouvrier, quand la mécanisation n'est pas totale ; et même si elle l'est, il dépend encore très largement de l'ouvrier à la machine et des secteurs d'entretien. La vérité est donc diamétralement opposée à ce que vous affirmez. L'incitation réelle au travail est *moindre* dans votre système. Si le profit est un stimulant, il m'apparaît clairement que l'ouvrier qui sentirait que la machine, l'usine, toutes les usines, sont en partie à lui, serait beaucoup plus préoccupé de la productivité et de la qualité du produit, que celui pour qui il ne s'agit que d'un salaire injuste.

— Mais vous n'avez pas compris la portée de ce que j'ai dit. » (C'est lui qui parle.) « L'aiguillon du profit et la peur de la perte sont les mobiles qui ont donné au capitalisme son efficacité ; ce système réagit automatiquement à l'offre et à la demande, c'est-à-dire, répond aux désirs du consommateur et aux disponibilités en matières premières. La réponse est immédiate, inhérente au système. »

J'ai répondu : « On peut dire la même chose de tout système d'économie politique ; cependant, dans une économie planifiée, populaire, le caractère automatique disparaît, la demande n'est plus artificiellement stimulée. Il est présomptueux et trompeur de déclarer que la motivation "profit et perte" caractérise uniquement le capitalisme ; c'est un trait propre à toute économie passée, présente et future. La seule différence est qu'avec le capitalisme l'éperon est enfoncé dans les flancs du peuple par un nombre relativement restreint d'individus qui, par l'effet du hasard ou d'une ruse féroce, ont réussi à revendiquer des droits frauduleux au profit, le droit de bénéficier d'une richesse créée par le travail de l'homme sur cette source de vie de tous les hommes qu'est la nature. Dans les républiques populaires d'Afrique, d'Asie et d'Europe de l'Est, ce droit aux bénéfices du travail et de la terre, revient au peuple, c'est la collectivité qui est aiguillonnée par le mobile du profit. C'est une situation beaucoup plus favorable à la productivité, puisqu'en dernier recours, la productivité dépend de l'attitude du travailleur individuel. La Chine a proportionnellement accompli plus de progrès économiques en vingt ans que les Etats-Unis en deux cents ; bien sûr, ils ont eu l'avantage de pouvoir éviter les terribles erreurs commises par les Etats-Unis et l'Europe de l'Ouest au cours de ces deux cents dernières années ; une comparaison entre la Chine d'aujourd'hui et, dirons-nous, l'Inde et l'Indonésie, qui n'ont connu aucun développement économique, montrera clairement le système qui satisfait le mieux les besoins du peuple. Le gouvernement des Indes est resté du côté du capitalisme (entreprise privée), tandis que la Chine se tournait vers un socialisme révolutionnaire orienté vers un futur communisme. Je suis certain que tout le monde ici a l'intelligence de comprendre que les révoltes du riz, et l'existence des sans-abris indiens,

ne sont pas des signes que c'est la Chine qui a fait fausse route.

— Mais ils crèvent de faim, en Chine », dit-il avec une grande véhémence. Il est maintenant debout, les cheveux en bataille, les poings serrés bombant le torse, les épaules rejetées en arrière.

« Personne ne meurt de faim en Chine, c'est votre ignorance qui s'exprime maintenant. Tout à l'heure, vous ne faisiez que mentir, mais il est possible que vous soyez assez ignorant pour penser que les gens meurent encore de faim en Chine, parce que vous les avez vus mourir de faim quand vous y étiez, en 1940, avec l'armée fasciste. C'est votre nullité en ces matières qui a fait dire aux Chinois et aux autres nations du tiers monde, que vous vivez derrière un vrai rideau d'ignorance. Il y a plus de gens qui meurent de faim aux Etats-Unis (les Noirs des Etats-Unis dans les grandes villes du Sud-Est, les Appalaches et les vignobles de Californie) que dans tout autre pays du monde, à l'exception peut-être de l'Inde. La Chine envoie des céréales dans d'autres pays sur une base de prêt à long terme et sans intérêt. Le Vietnam, l'Egypte, le Pakistan et quelques autres mangent, en ce moment même, les surplus chinois.

— Sale nègre, ils viennent d'acheter cent mille tonnes de blé au Canada, le mois dernier.

— Vous avez bien dit "acheté", cela veut dire qu'ils se débrouillent plutôt bien; le principe d'avantage économique signifie que les peuples, chacun dans son pays respectif, sa nation si vous préférez, devraient produire, en tenant compte des différences climatiques et géographiques, la chose qu'il leur est facile et naturel de produire, et même des surplus de cette chose, qui pousse bien chez eux; ce surplus, dans une société bien ordonnée, sert comme monnaie d'échange pour les choses qu'ils ne peuvent produire rentablement. La Chine a acheté ce blé au Canada contre d'autres denrées alimentaires, des produits manufacturés ou des matières premières dont le Canada avait besoin. Ce marché était un acte économique raisonnable de la part des Chinois. Le Canada achète de la viande à l'Argentine; est-ce que cela veut dire que le Canada est au bord de la ruine? Rien n'est immuable, même provisoirement; si une chose ne se développe pas, elle dégénère. Le gouvernement populaire est en marche depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, construisant, développant, mettant au défi et en déroute les systèmes capitalistes fondés sur l'asservissement des masses. L'effondrement inévitable sera celui du capitalisme, les canons du Vietnam sonnent pour lui le glas. Maintenant, nous savons comment vous battre; le capitalisme mourra dès ce soir; regardez-vous vous-même, vous êtes un vaincu. » Il avançait sur moi avec son attitude à la marquis de Queensberry se préparant à boxer. J'ai été expulsé du cours le soir même. Mais je n'ai pas encore réussi à sortir de taule.

Nous ne voulons pas que des gens comme D. soient les professeurs de nos enfants. Ils ont été eux-mêmes complètement abrutis par leur éducation. Son cliché favori était que « les

Américains aiment travailler dur, désirent des emplois lucratifs et ont une inclination naturelle à l'économie et à l'épargne », ce qui est un argument contre une société où la sécurité sociale serait efficace. Il disait aussi que, s'ils avaient le choix, les Américains préféreraient accomplir à la main ce qu'une machine fait mieux et plus vite. Ça me semble plutôt stupide. Je n'aime certainement pas *travailler*, et comme je l'ai déjà dit, je pense que personne n'aime sincèrement la monotonie du travail à la chaîne; et ramasser les ordures, balayer les rues, laver les vitres, qui trouve ça amusant?

Je suis à fond pour que les machines remplacent l'homme partout où c'est possible. Je n'aurai pas de mal à trouver quoi faire de mon temps. Tant que mon chèque arrivera par la poste et que je n'aurai pas besoin de faire la queue pour le toucher, je ne me plaindrai pas! « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front » était une malédiction! Les conservateurs (de leurs privilèges) voudraient nous faire croire que travailler est amusant. L'Eden capitaliste ressemble à mon idée de l'enfer. Ils sont cinglés et le contraire de justes. Ils ont mis le monde à l'envers, nous ont ramenés mille ans en arrière; merde à la majorité silencieuse; elle devra se soumettre à la justice et à notre volonté.

Mais cette tâche nécessite la coopération, la communion entre tous les pays frères, colonies et nations; ce qui nous lie est le désir d'humilier l'opresseur, le besoin de détruire le capitalisme et sa hideuse machinerie. S'il y avait des différends et des griefs entre nous et les peuples des autres colonies de ce pays ou du monde, nous devrions être prêts à les oublier dans ce besoin désespéré de coordination contre le fascisme américain.

La solidarité internationale est ce qui nous permettra de détruire ce mal qui doit s'étendre pour survivre. Notre incapacité à coopérer avec ces autres peuples, ces autres esclaves du même maître, est une conséquence du complexe d'infériorité qu'on a déterminé en nous. Nous avons peur qu'en route les Chinois ne nous *roulent*, ou que les Blancs partisans du socialisme et de la libération de toutes les colonies américaines ne veuillent, en réalité, que se servir de nous, nous *rouler*: « On ne peut pas leur faire confiance, ils vont nous rouler. » Bien sûr, si nous sommes des poires, nous pouvons nous y attendre et avons raison d'avoir peur. Cette paranoïa est un vestige des jours où la présence d'un visage blanc ou brun dans une foule noire signifiait que c'était un Blanc ou un Brun qui contrôlait la situation. Il fut un temps où quelques-uns d'entre nous allaient jusqu'à penser que rien ne marcherait sans un chef blanc, où nous leur laissions prendre les choses en main, où nous nous en remettions à des Blancs à la mentalité bourgeoise et dictatoriale, où nous étions assez paresseux ou convaincus de notre propre infériorité pour les laisser nous mener. Aujourd'hui, la situation se présente sous un jour nouveau. Notre révolution est encore en veilleuse. Nos luttes se heurtent à l'assassinat politique, à des avalanches de propagande et de terreur. Il faut en finir avec notre

paranoïa. Personne ne pourra disposer de nous ou trahir nos intérêts si nous restons vigilants. Nous devons adopter l'esprit de « l'internationalisme authentique » auquel le camarade Che Guevara nous pressait de nous rallier. Il n'est pas question de faire confiance, bien que j'aie personnellement l'impression de pouvoir encore me fier à un certain type d'hommes du peuple, puisque moi-même suis du peuple. Je suis certain aussi que je serais capable de détecter par avance toute dégénérescence qui pourrait amener la trahison. Il n'est pas question de compter sur la bonne volonté des autres esclaves, des autres colonies et des autres peuples ; c'est tout simplement une question de *communauté d'intérêt*. Nous avons besoin d'alliés, notre ennemi est puissant et ne peut être abattu que par un effort concerté. L'ennemi d'aujourd'hui est le système capitaliste et ses suppôts. Notre premier intérêt est de les détruire. Tout homme qui partage ce but doit être accueilli à bras ouverts. Il faut détruire le capitalisme ; quand il le sera, si nous avons encore des problèmes, nous chercherons à les résoudre. La vie est indissolublement liée à la lutte. Tel est le sens de la révolution permanente. C'est la condition dans laquelle nous sommes nés.

Il y a d'autres peuples sur terre. Si nous refusons de reconnaître leur existence, si nous nous refermons sur notre misère personnelle, et acceptons le racisme, alors nous deviendrons semblables à l'ennemi et connaissons la défaite. En nous unissant pour détruire le système qui nous maintient dans l'angoisse d'une insécurité désespérée, nous coordonnerons nos efforts avec ceux des autres colonies d'Asie, d'Afrique et d'Amérique. S'il est plus efficace pour un révolutionnaire blanc de « neutraliser » une certaine région, pourquoi lui refuserais-je ma coopération ? Si je le faisais, je serais un fou, un lâche à la vue courte, une poire.

Notre frère révolutionnaire du Vietnam est si sûr, si digne de confiance, si évidemment antifasciste et anti-américain que je suis forcé de me méfier du Noir qui se prétend antifasciste, mais ne consent pas à se solidariser avec le Vietcong. Les Chinois, depuis leur succès, ont aidé tous les mouvements anticolonialistes, surtout ceux d'Afrique, et ils nous ont offert tout le soutien dont nous avons besoin. Quelques-uns d'entre nous préféreraient repousser l'assistance de ce peuple merveilleux et juste. Moi, je l'accepte. J'accepte leur contribution à mon combat contre l'ennemi mutuel. J'accueille et j'apprécie l'amour qui pourra naître de nos rapports du temps de crise ; jamais je ne laisserai mon ennemi lever la main ou dire quelque chose contre eux. Le chien yankee qui me proposera de me ranger à ses côtés pour entraver la liberté d'un de mes frères révolutionnaires chinois ou vietnamien, je lui cracherai au visage. Je n'ai que faire des bénéfices matériels à court terme qu'il peut m'offrir.

Nous devons instituer un véritable internationalisme avec d'autres peuples anticolonialistes ; alors nous serons en marche vers

la vraie révolution ; ce sera seulement à ce moment-là que nous pourrons espérer être capables de reprendre le pouvoir qui nous est légitimement dû, le pouvoir d'être maîtres de nos vies, de commettre nos propres erreurs, sans qu'un autre les commette à notre place.

Le fascisme est un mal qui doit s'étendre pour subsister ; il a fait reculer ses frontières jusqu'aux pays et aux peuples les plus lointains. C'est là une de ses caractéristiques, une de ses irrépressibles tendances. Ce monstre pervers souffre d'une maladie qui le pousse à créer de la laideur et à détruire la beauté partout où il la trouve. Nous vivons à l'ombre de l'épée.

Je viens de lire dans un journal de droit que la moitié des exécutions dans ce pays frappaient des Noirs, et la totalité, des hommes des classes pauvres. Je veux essayer de toutes mes forces d'arrêter net ces dégénérés, ces primitifs, ces insatiables sauvages, ces salauds. Quiconque veut bien m'aider est le bienvenu. Nous autres, de la colonie noire américaine, devons enfin prendre notre courage à deux mains, calmer nos peurs, adopter une vision réaliste de ce monde et de la place que nous y occupons.

Nous ne sommes ni fascistes, ni américains ; nous sommes un peuple opprimé, appauvri, colonisé. On nous a amenés ici d'Afrique et d'autres pays de soleil et de palmiers, et soumis à la contrainte ; depuis, tous nos jours se sont passés en captivité. Les dirigeants de ce pays ne nous *laisseront* jamais avoir accès au pouvoir ; tout changement historique significatif s'est accompli par la force. Nous devons réformer notre pensée, suivre l'avant-garde révolutionnaire, contracter des alliances efficaces, et tomber sur nos ennemis, les ennemis de toute justice, avec une volonté de victoire implacable. L'histoire s'écroule, nous ne devons pas laisser échapper notre chance *cette fois-ci !!!*

Je suis un extrémiste. Je réclame des mesures extrêmes pour résoudre des problèmes extrêmes. Quand il s'agit de dignité et de liberté, je n'use pas ni ne prescris de demi-mesures. Pour moi, vivre dans la servitude ne vaut pas de prendre la peine de respirer. Sans autodétermination je suis *extrêmement* insatisfait.

Le capitalisme international ne peut être détruit sans un combat extrême ; le monde colonial tout entier surveille ce que font les Noirs des Etats-Unis ; ils attendent et se demandent « si nous allons revenir à nous ». Leurs problèmes et leurs luttes contre le monstre américain sont bien plus difficiles qu'ils ne le seraient si nous les aidions. Nous sommes les seuls avec une toute petite minorité blanche de gauche qui soient sur place, les seuls qui peuvent toucher au cœur le monstre sans exposer le monde au feu nucléaire.

Nous avons un rôle historique décisif à jouer si nous le voulons, et le monde entier nous aidera et se souviendra de nous comme du peuple juste qui lui aura permis de survivre. Si nous échouons, par lâcheté ou manque d'imagination, alors les esclaves

futurs nous maudiront comme il nous arrive de maudire ceux d'hier. Je ne veux pas mourir en ne laissant derrière moi que quelques chansons tristes et un petit tas de terre. Je veux laisser un monde libéré de l'ordure, de la pollution, du racisme, du pouvoir fondé sur la misère, du nationalisme et des guerres qu'il entraîne, des armées, de la bigoterie, des coteries, de cent différentes contrevérités et d'une économie usuraire et dérégulée.

C'est maintenant qu'il faut construire le véritable internationalisme. C'est en temps de crise que l'on connaît le mieux les gens ; c'est la crise qui révèle leurs forces et leurs faiblesses, qui fait ressortir ce qu'il y a en nous de vraiment humain. Si notre croyance dans l'universalité de l'homme a quelque fondement, celui-ci se révélera dans le combat contre l'ennemi du genre humain.

George.

17 mars 1970.

Chère Z.,

Quelle bonne surprise de te revoir, les vieux amis se font rares. Merci d'avoir pensé à moi ; transmets aussi mes remerciements à ta mère. Je sais que vous avez toutes les deux renoncé à des vacances pour venir. Le peuple se réveille, c'est encourageant, pour ne pas dire plus. Nous vous aimons tous.

Tu es devenue une belle jeune femme, je le savais, tu étais une jolie petite fille. Renvoie-moi ce formulaire de correspondance et écris-moi tout ce que tu fais : école, politique, projets d'avenir. Je veux tout savoir, c'est-à-dire, tout ce que tu voudras bien dire aussi aux fonctionnaires d'ici. Tu pourrais passer une demi-heure avec moi ici, quand tu auras le temps. Mais pas plus, et là aussi, il faudra supporter le garde à côté de nous. Ca fait dix ans que ça dure et je devrais dire vingt-huit, mais j'étais trop abruti pour me rendre compte, les dix-huit premières années.

Tout ça pour « un jour de colère », quinze minutes pour être plus précis, et maintenant, ils aimeraient me prendre tout le reste. Comprends-tu que 4500⁽¹⁾ signifie peine de mort automatique ? Une marque de mécontentement et ils se précipitent pour vous détruire. Eh bien, moi, je suis fondamentalement mécontent, et fondamentalement décidé à le rester.

Renvoie ce formulaire, très vite, j'aimerais beaucoup communiquer avec toi, échanger des idées.

Quelqu'un va peut-être se faire battre mais « Pouvoir au Peuple ».

George.

27 mars 1970.

Chère Z.,

Cela fait plusieurs années maintenant que j'essaie d'établir une correspondance avec toi ; cependant, comme je suis resté enfermé si longtemps au secret, je n'étais pas en mesure de

me procurer ton adresse complète (je n'ai toujours pas ton numéro de zone) ; je ne sais toujours pas non plus duquel de tes parents tu portes officiellement le nom. L'aumônier a eu la gentillesse de m'aider ; t'a-t-il parlé ? Quand il le fera, remercie-le, car il a beaucoup fait pour moi.

J'ai été très heureusement surpris d'apprendre par lui que tu habites si près de la prison. Les seuls contacts que j'ai pu avoir des femmes intelligentes (ou avec des femmes tout court, en dehors de celles de ma famille) ces dernières années se sont limités à des coups d'œil timides et rapides dans la salle des visites. Mon avocate est la première femme à qui j'ai parlé depuis mon arrestation !!! Ce doit être un record !

Ce qui me déprime, c'est qu'on puisse prendre à la légère ces cent six dernières années. Je n'ai pas pu m'adapter, eux si, ils n'arrêtent pas de me le répéter. Moi, je continue d'essayer de leur dire que c'est justement ce que je n'approuve pas. J'ai été écrasé par des événements sur lesquels nous avons depuis longtemps perdu toute prise. Peut-être serai-je capable, dans les cent six prochaines années, et surtout avec l'aide de gens aussi merveilleux que toi et ta mère, de reconquérir un contrôle suffisant de notre destinée pour que le genre d'établissement où je suis soit à jamais inutile.

J'ai beaucoup de temps. Je reste dans ma cellule vingt-trois heures et demie par jour, que j'essaie d'utiliser entièrement (sauf les trois pendant lesquelles je dors) à étudier ce qui pourra nous faciliter la riposte ; mais il reste de longues périodes que je perds à rester couché, les pieds croisés, à fixer la lumière. Cela ferait beaucoup de bien à mes yeux et à mon esprit de recevoir de temps en temps de San Jose de longues lettres amicales me donnant de tes nouvelles et peut-être me réjouissant le cœur. Si nous pouvions nous atteindre à travers toutes ces barrières, ces peurs, ce béton, cet acier, ces fils barbelés, ces fusils, alors l'histoire nous réserverait une grande victoire. Si cela peut se faire, ce sera à ta générosité et à ma bonne fortune.

George.

3 avril 1970.

Chère Z.,

J'ai ta lettre à côté de moi ; on vient de me l'apporter il y a dix minutes. Je ne pense pas non plus que Nkrumah ait échoué. Pour ma part, j'ai l'intention de garder toute notre correspondance ; ainsi, quand nous serons vieux et que nos ennemis ne seront plus, nous pourrions nous y replonger, dans l'atmosphère d'harmonie où nous vivons, et nous rappeler sans rancœur les jours de terreur, de violence et de désespoir passés sur la barricade.

As-tu reçu le mot que je t'ai envoyé jeudi dernier ? Fais-le-moi savoir ; nous allons être forcés de nous accuser réception de toutes nos lettres, tu sais. As-tu mis à la poste celle que je viens de recevoir le jeudi 2 avril ou le 27 mars ? Si c'est le 2 avril, elle n'a mis qu'un jour pour m'arriver. Je ne peux pas lire le cachet, il est trop effacé.

⁽¹⁾ 4500 : numéro du règlement californien qui condamne à la peine de mort tout prisonnier purgeant une peine à vie et reconnu coupable d'avoir attenté à la vie d'un non-prisonnier. (N.d.T.)

J'ai aimé le poème. J'ai l'impression que nos esprits sont de la même famille, soldat ; c'est ce que disent aussi ma mère et mes sœurs, bien qu'elles ne m'aient jamais vraiment compris. Mais je leur pardonne, elles y arriveront un jour.

Nous aurons beaucoup à nous dire dans l'avenir, si ce que je prévois est juste ; l'histoire est en marche et nous ne devons pas laisser échapper cette fois-ci l'occasion d'agir.

J'ai des nouvelles de « Narodnik » et du « Nihiliste », ils sont « mari et femme », tous deux éléments indispensables de... l'un ne peut exister sans l'autre. Narodnik suscite chez la bête un réflexe de défense ; la bête le cerne, le traque et finira par la détruire. Sans le « Nihiliste » pour l'imposer et la protéger, la pure non-violence est un idéal faux, une contradiction.

Envoie-moi quelques photos de toi et de ta famille ; j'ai aimé ta carte postale ; c'est le genre de choses dont j'ai besoin pour me sortir de cette cellule de temps en temps et me rappeler que ce monde peut-être beau. Porte-toi bien, j'ai besoin de toi ; reçois mes sincères amitiés, soldat.

George.

11 avril 1970.

Chère Z.,

J'ai reçu ta lettre tard dans l'après-midi. Je l'ai reprise vingt fois depuis, y lisant des choses, gardant le nez dessus, et me concentrant sur l'image que j'ai de toi en l'esprit.

Je suis très heureux que quelqu'un d'aussi chaleureux, doux et charmant soit entré dans ma misérable vie ; je n'ai *jamais* rencontré aucune femme qui soit à la fois modeste, intelligente (d'esprit libéré) et agressive avant toi. Je savais que tu existait mais je n'avais jamais eu le plaisir de te rencontrer. Ce qui me gêne, c'est l'idée que ce qui pourrait t'attirer en moi est ma tragédie personnelle. J'espère que non, parce que ce qui m'attire en toi n'est que ta personne : tes yeux, ta voix, ta démarche, tes mains, ta bouche. Je viens de me rendre compte que je n'avais jamais remarqué ce genre de choses chez Frances, Penny ou Delora. Je t'aime beaucoup.

Mais je suis si impatient !

Ma vie est si désorganisée, si précaire, mes penchants si orientés vers la lutte, que celle qui m'aimera devra être réellement téméraire, ou inconsciente. Mais si tu dis vraiment ce qu'il me semble que tu dis, je suis rudement content (si je me suis monté la tête, essaie de comprendre). J'aime aussi la manière dont tu t'exprimes ; nous discuterons des problèmes dont tu parles au cours des prochains mois. Quand j'aurai résolu les problèmes mineurs qui limitent provisoirement ma liberté de mouvement, nous aurons aussi résolu la question de savoir s'il est égoïste de notre part de chercher le plaisir en nous touchant, en nous caressant, en nous serrant l'un contre l'autre. Faut-il construire le lit avant de s'y coucher ? Ou pouvons-nous « le faire sur la route » jusqu'à ce que l'armée populaire ait résolu notre problème territorial ? C'est

une question importante pour moi de savoir si tu consens ou non « à le faire sur la route ». Tu comprends, je ressemble davantage à Ernesto qu'à Fidel ; quand ça sera fini, je disparaîs immédiatement.

Je veux te voir ! Je comprends les difficultés : l'argent, le déplacement, mais sers-toi de ton imagination, soldat ! Je veux te voir. Reçois-tu ton allocation ? cela devrait te permettre de tenir jusqu'à ce que tu trouves du travail. Je n'aime pas être égoïste mais tu as détruit ma paix ici. J'ai beaucoup à te dire et quelques questions à poser.

Je t'aimerai, tant que je vivrai, mais mon amour te brûlera, il est ardent, depuis bientôt cinq siècles qu'il couve. Mon amour est parfait, doux au toucher, mais si brûlant, si dur et dense en son centre que son poids va bientôt faire chavirer cette planète.

George.

18 avril 1970.

Chère Z.,

J'ai ta lettre du 16 avril. Ta mère doit être merveilleuse, ou c'est peut-être la révolution, ou un autre type ; de toute façon, qu'ils soient remerciés de t'avoir rendue capable de m'aimer.

La communion ne peut être égoïste. Egoïsme et amour sont diamétralement opposés, l'un est l'antithèse de l'autre. La communion entre les cultures, les nations, les planètes, l'univers, voilà le nom de notre idéal.

La question que je t'ai posée, quand j'y pense, n'était qu'un fantôme attardé des jours sombres, du temps où mes sourires n'étaient que des concessions pour mettre les gens à l'aise. A ce moment-là, mon seul mobile était le dégoût et tout ce qui me détournait de mes vingt et une heures de travail par jour, je le considérais comme un obstacle, un acte égoïste. Je pensais qu'avoir des relations personnelles était une fuite loin de la réalité et de la responsabilité qui nous lie au peuple. Je jugeais égoïste de chercher quelqu'un à toucher, à embrasser, à comprendre, parce que tout mon temps appartenait au peuple. Je pensais que le feu qui dévorait sans cesse mes entrailles n'était que haine, que celui qui (surtout en prison) recherchait un être à aimer, au lieu de se consacrer à la lutte populaire permanente, était solitaire et faible.

Mais j'ai changé depuis ; j'ai lu des articles sur Angela Davis et d'autres femmes de votre espèce, et j'ai compris qu'il était peut-être possible que ce pays ait produit des femmes comme celles de Cuba et du Vietnam.

Quand tu es rentrée dans mon petit cloître, l'année dernière, j'étais plus que prêt pour cette rencontre. Un regard d'amour de la part d'une rebelle. J'aime ça. Je suis faible.

George.

Avril 1970.

Chère Z.,

J'ai tes lettres du 22. Ton message tombe dans un cœur attentif. Je crois en toi, c'est un sentiment agréable.

Fanon m'a impressionné, tout comme Che, Ho et notre président Mao. J'ai senti qu'un profond accord intellectuel m'unissait à ces frères. A quelques autres aussi, bien sûr. Mais avec eux, l'entente était complète. Quand je les ai rencontrés, j'ai oublié tout ce que j'avais appris, senti ou aimé jusque-là et j'ai inscrit leurs paroles dans un esprit vierge. J'en suis sorti purifié. Je n'avais plus ni nation, ni nom. C'est réconfortant. La haine sublimée.

Je veux que tu saches que ta douce intervention, ta spontanéité, ton amour *tendre, tendre*, et rassurant, m'a apporté plus de réconfort que ces géants qui vivent dans ma tête. J'aime Mao et les autres pour eux-mêmes, parce qu'ils « sont », et parce qu'ils m'ont aidé ; toi, tu as pris mon esprit « comme un ouragan ». Tu es arrivée au bon moment pour me donner ce qui me manquait le plus ; tu as fait de moi un homme complet. J'espère que tu verras que je suis sincère quand je dis que tu m'as récompensé.

Et je me suis mis à penser, très sérieusement, à toutes les manières dont j'aimerais te remercier s'il n'y avait pas ces chaînes. Quand les chaînes tomberont, « nous le ferons sur la route » et, quand la lutte sera finie, nous construirons une hutte et un hamac.

Au cas où je ne m'en sortirais pas, où mes ennemis seraient les plus forts, si tu veux bien considérer cette modeste voix et cette simple chanson d'amour comme des présents acceptables, — je te les offre. Je t'aime, camarade.

George.

2 mai 1970.

Chère Z.,

Le temps semble passer plus vite depuis ces derniers mois, je me demande où il nous entraîne, qu'est-ce qui se passe ? Pourrai-je jamais agir sur quoi que ce soit ?

Il est sûr que cela s'aggrave. La situation va devenir beaucoup plus difficile avant que quelque chose de bon ait pu en sortir ; des gens comme Nixon et les ventriloques qui le font parler tiennent le coup à cause du manque d'opposition. L'élément sain de la nation ne les attaque pas assez vigoureusement ; pour la même raison que des épaves peuvent monter à la surface, ils sont parvenus au pouvoir où ils causent beaucoup de mal et de souffrance. « Ils n'ont pas rencontré beaucoup de résistance dans leur ascension. » « Les braves gens n'aiment pas couper les gorges. » L'arrangement contre nature qui permet à l'ordure de surnager pendant que la crème reste au fond, ne peut être rectifié que d'une manière, le Vietcong l'a compris : le combat, l'épreuve du feu. On ne peut pas discuter avec des gens comme ça, ils ont trop à perdre pour être raisonnables.

Ils me donnent mal à la tête, je préfère changer de sujet.

Ta petite chanson m'a fait sourire. Je dois t'avouer que tu m'as surpris en cette occasion : cette parenté entre nous, ta sensibilité. J'avais l'impression d'avoir déjà vécu cela. Tu me connais

trop bien ; je soupçonne tes grands yeux si merveilleusement tristes d'avoir lu dans mon âme. Oh ma belle amie, ma sœur, femme désirable, quintessence de la révolutionnaire, *plus ultra* de la race des rebelles, si je ne t'avais prise dans mon cœur, s'il ne m'était aussi naturel de t'aimer que de respirer, quelque chose en moi serait vraiment dans l'erreur.

Les choses s'écroulent, n'est-ce pas ? Il nous appartient de jouer un rôle de premier plan dans la liquidation du passé, c'est une condition préalable au remède.

Porte-toi bien. Quelqu'un a besoin de toi.

Tendrement,

Geo.

8 mai 1970.

Chère Joan⁽¹⁾,

Vous ne recevrez peut-être jamais cette lettre, ma correspondance étant limitée aux personnes ayant eu l'approbation de la police antérieurement à mes récents ennuis. Cette limitation, cependant, n'est pas légale, ni nettement déclarée. Si ce message vous parvient, sachez que j'ai fait une demande pour que vous figuriez à titre permanent sur la liste des gens qui peuvent me rendre visite et m'écrire. C'est une formalité exigée par l'administration pour assurer un contrôle plus total sur nos vies. Mais peu importe. Depuis ma plus tendre enfance, au premier rang de mes souhaits était celui d'avoir un grand frère.

Cette fois, ils m'ont pris en chasse. Ma mère vous a probablement parlé de ce qui est arrivé à San Quentin. Qu'en pensez-vous ? Je m'efforce de me conduire en bon garçon et d'aider les autres à faire de même, et voilà ma récompense. On m'accuse de toutes les choses qui ne peuvent être prouvées avec certitude, mais il ne faut pas que je me plaigne trop : ce n'est pas permis.

Je sais que vous devez travailler dur et n'avez guère de temps à vous, mais si vous en avez si peu que ce soit, j'en ai l'emploi. Vous avez fait un si merveilleux travail avec vos propres enfants. J'ai pensé que vous pourriez peut-être aussi aider les enfants de ma mère. Moi en particulier.

Mais soyons sérieux, ma vieille amie. Maman m'a dit l'intérêt que vous nous portiez. Merci. Nous avons beaucoup d'appuis. Votre plus jeune fille, comme vous le savez sans doute, est venue à deux des audiences. J'ai essayé d'entrer en rapport avec elle, mais nous nous sommes perdus dans la confusion des paperasseries administratives. Elle est charmante. Saluez-la de ma part.

Quand êtes-vous allée à Chicago pour la dernière fois ? J'ai entendu dire que tout le quartier où nous habitons avait été reconstruit. Cela aurait dû être fait il y a un demi-siècle. Il m'arrive encore de rêver à cet endroit : Big Brother me poursuivant à travers les ruelles et sur les toits, et moi brisant leurs carreaux avec ma fronde.

⁽¹⁾ Membre du Comité de Défense des prisonniers de Soledad.

Envoyez-moi beaucoup de cartes postales en couleurs et quelques photos de la famille. Et, si vous avez quelques minutes, dites-moi ce que vous pensez de ce monde féroce.

George.

1970

Angela⁽¹⁾,

Je suis sûr qu'ils essaient de m'empêcher de communiquer avec l'extérieur. Toutes mes lettres, sauf un petit nombre d'entre-elles, adressées à mes plus proches parents, me sont revenues, accompagnées de commentaires idiots sur mon style. Le courrier qui arrive est renvoyé aussi aux expéditeurs de l'extérieur. Les lettres que je reçois sont parfois vieilles d'une ou deux semaines. Quand je parviendrai à te joindre, ma tendre sœur, ce ne pourra être que de cette façon.

... Je vais écrire sur les deux côtés de ce papier et, quand je ferai une faute, je raturerai et continuerai. C'est ainsi que j'écris, d'une façon complètement familière.

Était-ce ta sœur qui était avec toi au tribunal ? Si oui, elle te fait honneur. Vous êtes toutes les deux bien jolies. Tu aurais dû me présenter.

Ils vont t'enlever ton travail, je le sais, on ne peut s'attendre à autre chose. Cependant, ils ne peuvent t'empêcher d'enseigner dans des institutions publiques, n'est-ce pas ?

Ils nous détestent, non ? Je préfère ça, ainsi tout est dans l'ordre. S'ils ne nous haïssaient pas, ce que je fais serait très mal et je me haïrais moi-même. Je préfère que les choses soient ce qu'elles sont. On me glisse presque chaque jour, dans les plis de mon journal, de petits billets d'insultes. Tu vois le genre : les boniments racistes, le traditionnel « Cher Nègre », et des détails sur la façon dont ils me tueront un jour. Ils s'imaginent être en colère contre moi, mais ce n'est rien à côté de ce que ce sera le jour où je me mettrai moi-même en colère...

Les Blancs sont des salopes, Angela. Nous avons fait une terrible erreur en surestimant ces gens-là, et le poids de cette erreur est retombé sur nous qui leur avons laissé faire ce qu'ils nous ont fait. Puisque ce sont des idiots, que sommes-nous donc ? Je viens de lire dans *Ramparts* de juin 1970 le récit par Bobby Seale de cette scène à Chicago. Ça a commencé à San Francisco par cette accusation de « fuite pour échapper à la loi ». L'un des flics disait que « c'était trop facile ». Mais ça ne l'était pas. Les frères comme celui-là sont les meilleurs d'entre nous. Ça n'aurait pas dû se terminer ainsi. Nous ne devrions pas leur faciliter les choses en relâchant notre effort à ce stade de notre formation. Les exemples sont d'une importance cruciale. C'est bien ce qu'on peut dire de ce qui se passe actuellement.

J'ai des idées, des idées accumulées depuis dix ans, et j'aimerais les faire connaître à tous les frères de la Cinquantième Rue. Dis à Fay Stender de te donner une copie de ce que j'ai écrit sur Huey

Newton et la politique. A la fin de ma « Lettre à Huey Newton », il y a une note sur la culture révolutionnaire et la forme qu'elle devrait prendre dans la colonie noire américaine. C'est le plus important. Sans cette culture, le pouvoir nous échappera. Fay et moi ne sommes pas d'accord sur les méthodes en politique. Mais c'est seulement parce que nous voyons les choses à partir de niveaux très différents d'esclavage. L'esclavage que j'ai connu est abject.

Je pense à toi tout le temps. J'ai beaucoup pensé aux femmes ces temps derniers. Est-ce de la sentimentalité, y a-t-il là quelque chose de mal ? Je ne crois pas. Le sexe ne m'a jamais tellement tracassé. J'ai fait mes exercices et des centaines de katas, j'ai toujours été occupé à quelque chose... Ces dix années ont en réalité passé assez vite. Elles m'ont détruit en tant que personne, qu'être humain, mais ç'a été une mort rapide ; il me semble que cela a duré dix jours plutôt que dix ans.

Aimerais-tu connaître un être sous-humain ? J'espère que tu as du temps à perdre. Je ne suis pas quelqu'un de très réjouissant. Je te l'avoue d'emblée : j'ai été forcé d'adopter tout un ensemble de réactions, de réflexes, d'attitudes, qui m'ont rendu plus proche du chat que de quoi que ce soit d'autre. Un chat grand et noir. En dépit de tout cela, je ne suis pas devenu égoïste, du moins je ne le crois pas ; mais c'est quand même à moi que je pense lorsque je parle de nos futurs rapports : tu seras celle qui donne et moi celui qui reçoit.

Ils cassent du nègre à l'étage au-dessous, tout le jour, chaque jour. Ils cassent du nègre et du protestataire à petits coups de gueule. Il y a un détenu qui a dit aujourd'hui à un flic qu'il serait terriblement déçu si, avant la fin de sa journée de travail, ce soir, le flic n'avait pas descendu quelques nègres. Le flic a trouvé cela très drôle. Ils se sont mis à parler politique pendant vingt minutes, le flic et le prisonnier qui l'encourageait. Il y a quelque chose de très primitif chez ces gens. Quelque chose d'effrayant. Pendant tout le temps que j'ai passé ici à l'étage des « peines maximum », aucun frère n'a jamais adressé la parole à un de ces types. Nous ne parlons jamais d'eux d'une cellule à l'autre. Chaque frère qui est ici respecte les consignes du parti et jamais nous n'employons de termes racistes. Tous ces frères sont magnifiques ; ce sont des gars qui ont franchi la ligne de telle sorte qu'ils ne peuvent plus revenir en arrière. Tous sont engagés à fond. Ce sont les plus désespérés et les plus indomptables d'entre nous. Je les aime. Ce sont des hommes qui ne se contentent pas de parler. Ils viennent des différentes prisons de l'Etat et sont ici pour purger des peines à vie ou pour être exécutés. Selon ce qui paraît le plus avantageux. Ce frère, Edwards⁽²⁾, qui a été exécuté en janvier, avait dit à son avocat qu'il ne sortirait pas de prison vivant. Il était, à l'époque de cette déclaration, à l'étage des peines maximum, à Soledad, Californie. Il avait vingt et un ans. Nous avons pris la ferme décision de ne

⁽¹⁾ Angela Y. Davis.

⁽²⁾ Edwards : l'un des trois Noirs tués le 13 janvier 1970 à Soledad (v. préface).

jamais parler avec les autres. Mais ils ne se lassent pas, Angela ; ce sont des gens qui sont incapables de changer d'attitude. Ce qui est inné en eux le restera, du berceau à la tombe. Certaines gens ne peuvent rien apprendre. Toi qui es historienne, tu sais depuis combien de temps, et avec quelle ferveur, nous les avons suppliés d'éliminer le meurtrier de leur système, de leur économie, de leur propagande. Toi qui es une observatrice intelligente, tu as vu comment nos adjurations ont été accueillies. Plusieurs générations se sont épuisées, des océans de sang ont été versés, à essayer de civiliser ces éléments irréductibles. Rien ne pourra être accompli avec les procédés que nous avons utilisés par le passé. La dialectique, la compréhension, l'amour, la résistance passive, ne peuvent rien contre ces activistes maniaques et sanguinaires. La situation de l'homme noir n'a fait qu'empirer et empirer encore. Il nous appartient d'être l'avant-garde, le catalyseur, dans tout changement important.

Quand je parle des femmes noires en général, je ne parle pas de toi, qui mérites une place à part, au-dessus de tout éloge. Mais ma mère a essayé de faire de moi un lâche, elle a fait la même chose avec Jon. Elle est en train de se transformer rapidement sous l'effet de la situation de crise et des circonstances apocalyptiques actuelles. Les mères de John et de Fleeta ont fait la même chose, ou du moins ont essayé. Toutes les mères noires que j'ai pu observer ont agi de la même façon. Je crois pouvoir affirmer que si l'on interrogeait tous les hommes noirs de ce pays, tous diraient que leur mère, la femme noire, a tenté de favoriser leur survie en désamorçant leur violence ou en la retournant contre eux-mêmes. La communauté noire des U.S.A. a toujours été une sous-communauté vivant en système matriarcal. Cela implique que la maman noire va devoir mettre une épée dans la main des frères et cesser de rabâcher : « Sois un bon petit », orienter leur énergie au lieu de la briser — d'essayer de la briser, devrais-je dire. Comprends-tu ? Toutes les sœurs que j'ai connues personnellement, ou dont j'ai entendu parler par d'autres frères, nous priaient et nous pressaient de nous mettre au *vrai boulot* au lieu d'attendre notre morceau de sucre. L'élan d'un homme, à titre individuel, lui vient toujours d'une femme qu'il admire.

Quand « Soul » a écrit cet article sur toi, j'ai parlé de toi avec quelques camarades. L'un d'entre eux m'a demandé ce que je ferais si j'étais chargé (par le parti) d'être ton garde du corps et que tu sois attaquée par dix salauds armés. J'ai répondu que ma réaction serait de foncer. Ainsi, il y aurait onze personnes mal en point, mais tu ne serais pas parmi elles. Tous ont été d'accord que c'était la seule chose à faire.

A titre individuel, je suis plein de gratitude envers toi. En tant que Noir, j'espère que, puisque ta vocation est d'enseigner, tu apporteras tous tes soins à convertir la prochaine génération d'hommes noirs en agissant aujourd'hui sur les femmes noires. Je ne compte pas trop sur ma propre génération.

Nous sommes peu nombreux ; nous tâcherons de faire quelque chose, mais à côté de nous il y a beaucoup de maquereaux, de salopes et de capitalistes noirs (qui veulent leur part du gâteau avarié). Il est difficile de prévoir. Parfois, les gens changent très vite. J'ai vu des frères changer du jour au lendemain. Mais il leur reste alors à acquérir tout un ensemble de réactions et de réflexes qui ne s'apprennent pas du jour au lendemain. Ainsi, les gars comme moi qui n'attendent rien de l'avenir ont le devoir de servir d'exemples. J'ai un idéal en ce qui concerne l'avenir, mais je vis au jour le jour, dans le présent, sans lever trop haut les yeux, le regard fixé seulement sur les difficultés que je sais inévitables.

Il y a tant à faire, dès maintenant... Mais je ne vais pas me mettre à parler de ça ici. Je me contenterai de dire que ça ne leur sera pas facile de nous détruire. En commençant par Malcolm X et en comptant tous les frères qui ont été arrêtés ou sont morts depuis, on s'aperçoit qu'aucun d'entre nous n'était vraiment *préparé* à se battre. Pas un seul des événements qui se sont déroulés n'a révélé une initiative dans la lutte, un style de combat. Mais tous ceux qui sont morts pouvaient se targuer de connaître la nature de l'ennemi. Cela n'a pas toujours dû leur être si facile. Comprends-tu ce que je veux dire ? Edward V. Hanrahan, procureur général de l'Illinois, envoya un jour quinze flics faire une descente au quartier général des Panthères ; ils tuèrent Hampton et Clark. Imagines-tu ce qui serait arrivé à ces quinze flics s'ils avaient eu affaire à autant de Vietcongs qu'il y avait de Panthères dans cette maison ? Les Vietcongs sont petits et leur niveau d'instruction est inférieur au nôtre. Dire qu'ils sont en lutte depuis plus longtemps que nous n'est pas un argument car, lorsqu'ils ont commencé, ils faisaient déjà aussi bien qu'aujourd'hui. C'est pour un homme une attitude vraiment contradictoire de reconnaître que le capitalisme organisé est criminel, d'identifier et de démasquer les meurtriers, de se rendre compte que ces fous sont insatiables et totalement dépravés, et pourtant de ne pas se préparer de manière adéquate à se défendre contre les agressions de ces forcenés. Ou bien ils ne croient pas vraiment que ça va marcher, ou bien il y a en eux quelque inconsciente pulsion de mort.

Rien de tout cela n'aurait dû arriver. Je ne sais pas si nous apprendrons à temps à nous défendre, ou non. Je ne suis pas bien du tout ici. Je prétends que tout va bien pour rassurer ma famille, mais je crie vers toi pour que tu dises aux gens de la Cinquantième Rue de veiller à ce que ça ne leur arrive pas, pour que tu leur recommandes de ne pas suivre l'exemple de ce type qui est en prison.

Quand le menu indique bifteck, nous recevons un morceau de veau avarié (j'espère que c'est du veau) de la dimension d'une pièce de monnaie. Quand il indique gâteau, on nous donne quelque chose qui ressemble à du pain de maïs. Et c'est ce que nous avons de meilleur. Quand deux types se battent, c'est celui qui a la peau la plus foncée qui écope d'un coup de feu. Pour augmenter leurs revenus, les flics apportent n'importe quoi à la prison et le

revendent aux détenus qui ont reçu de l'argent en fraude au cours des visites. Mais les familles noires ne viennent pas beaucoup voir les leurs en prison et, quand elles viennent, ne donnent guère d'argent. Ainsi, nous avons moins que les autres de tout ce qui pourrait nous apporter un peu de confort — et de sécurité (car on apporte aussi des armes). Les flics sont fascistes par définition ; le prisonnier blanc opportuniste rejoint les rangs de Hitler ici, en prison. Alors, il n'a plus besoin de s'en faire à cause des règlements, il est au-dessus. Lorsqu'il décide de s'attaquer à nous, il a la meilleure arme. (Cependant, il est rare qu'un flic donne une arme à feu à un détenu. Cela est pourtant arrivé trois fois à San Quentin, à ma connaissance. Mais ils leur fournissent toutes sortes de couteaux.) La vieille solidarité des prisonniers est morte depuis longtemps. Ces détenus-là sont avec la police contre nous. La seule raison qui fait que je suis encore vivant, c'est que je pousse toujours tout à l'extrême, et qu'ils le savent. Je n'en laisse jamais aucun approcher à moins d'un mètre, et encore il faut que je voie ses mains. Dans la cour, je suis toujours restés à proximité de quelque chose où je puisse m'abriter. Rien, absolument rien ne peut me surprendre. Il y aurait beaucoup à dire sur les prisons, mais je dois quitter ce sujet, ou bien je ne pourrai pas faire partir cette lettre avant demain. Au cas où cela t'aurait échappé (mon écriture est terrible, je le sais), sache que je pense énormément à toi. Cet esclave sait ce que c'est que d'aimer. L'amour lui est naturel et c'est un amour qui va loin. L'accepter ne te fera jamais de mal. C'est un amour libre, ouvert, sincère.

Si tu rencontres Yvonne⁽¹⁾, dis-lui que je l'aime aussi et tout autant. Dis-lui que je veux la voir, de près. Dis-lui que je n'ai pas une âme de propriétaire, que je ne suis ni exigeant, ni indifférent, et que je ne m'en fais pas tant que ma (notre) vie et notre liberté ne sont pas en jeu. Mais fais-lui comprendre que je voudrais la tenir (malgré mes chaînes et tout) et glisser ma langue dans le petit espace entre ses dents de devant (ce qui l'obligerait à sourire).

Le Pouvoir au peuple.

George.

21 mai 1970.

Chère Angela,

Je pense à toi *tout le temps*. J'aime penser à toi, cela me fait monter aux lèvres les rares premiers sourires vraiment larges et sincères que j'aie jamais eus. Et j'ai dû augmenter de cinquante pour cent le nombre de mes appuis-avant. Ca me rendra plus fort. Notre rencontre m'a été bénéfique, de cent façons.

Mais ma pensée ne s'égare pas longtemps loin de tes ennemis. Ils sont les miens aussi, naturellement, mais penser que ce sont tes ennemis à toi réveille en moi le monstre, fait sortir du fond de l'abîme les bêtes redoutables que je tiens cachées, avec leur venin, leurs griffes et leurs cuirasses. Dès

qu'il s'agit de toi, elles deviennent, et de loin, plus terrifiantes. Il y a des années maintenant que je les ai découvertes et que je les nourris en moi. Dès que tu auras reconnu, identifié, dénombré tes ennemis, je lâcherai ces bêtes sur eux. Et cette fois, tu ne seras pas déçue, sœur chérie. Cette fois, rien ne pourra me retenir... Tes ennemis seront bien forcés de s'humilier et de comprendre pas mal de choses.

Jon est mon jeune frère ; il est peut-être d'un caractère un peu renfermé ; mais il est intelligent et loyal... Il est à cet âge dangereux où les idées confuses et l'action brouillonne risquent d'envoyer les frères à la morgue, ou en prison. Il est un peu moins pauvre que je ne l'ai été et que ne le sont la plupart des frères de son âge. Il apprend vite et il sait distinguer le vrai du faux pourvu que quelqu'un prenne le temps de lui expliquer. Dis aux frères de ne jamais faire allusion à ses yeux verts et à la couleur de sa peau. Il est très ombrageux sur ces sujets ; il se replie sur lui-même ou il se bat. Comprends-tu ? Tu sais que certains d'entre nous manquent de délicatesse les uns envers les autres. Il a beaucoup souffert au cours de ces dernières années à cause de cela. Ce n'est pas juste. C'est un jeune Noir loyal et magnifique. Je l'aime.

Toute cette ordure commence à être menaçante. Six en Géorgie, deux à Jackson, coups durs, contre-manifestations, on se croirait dans l'Allemagne des années 30. Cette affaire de Géorgie et celle de Jackson se sont déroulées comme des tirs aux pigeons. Nous mourons trop facilement. Chacun de ces frères avait pourtant un père, des frères, des sœurs, une mère. Il semble bien qu'il n'y ait eu aucune réaction véritable, pas de représailles œil pour œil. Un mal pernicieux s'est abattu sur nous. Nous sommes tellement habitués à voir tuer les nôtres que plus personne ne réagit avec la vigueur nécessaire. Nous sommes devenus impotents, insensibles à la douleur. Charles Evers et le monde entier savent qui a tué Medgar Evers, mais le meurtrier court encore...

Peut-être même ne devrais-je voir, en des gens comme Whitney Young, rien d'autre que des ennemis. L'ordure que les salauds jettent partout tombe sur certains d'entre nous et doit être rendue. Il est maintenant de notoriété publique que Young pense que nous « devons nous armer, mais seulement dans un but défensif ». Il se contredit d'ailleurs aussitôt en ajoutant qu'utiliser des armes est un suicide. Il dit : « Une boîte de conserve contre un tank. » Bon, mais comment se défendre contre un agresseur sans se lancer dans la contre-attaque — surtout quand les armes choisies sont des fusils !...

Il y a une part de lâcheté, de grandes ignorance, et peut-être même de trahison, dans l'attitude des Noirs de cette sorte. Et je suis d'accord avec Eldridge et Malcolm : ce n'est *pas* protéger notre unité que nous retenir de les combattre. En vérité, c'est le contraire qui est vrai. Nous ne parviendrons jamais à nous unir tant que nous tolérerons parmi nous des idiots qui jettent la confusion dans les esprits et sèment la peur. Il n'est plus possible à

⁽¹⁾ Second prénom d'Angela Davis.

quiconque de croire encore que les armées mécanisées des Occidentaux sont invincibles, après les expériences qui ont eu lieu dans le tiers monde depuis la Seconde Guerre mondiale. Les Français avaient des tanks en Algérie, les Etats-Unis en avaient à Cuba. Tout je veux dire tous les trucs et les gadgets dont disposent les Occidentaux, tout a été jeté sur les Vietcongs et ils l'ont relancé sur leurs ennemis, tordu et délabré. Et ils ont écrit des livres et des brochures pour nous expliquer comment faire la même chose. Il est évident qu'en dernière analyse l'issue des combats dépend des hommes, non des gadgets. Je suis forcé d'en conclure que ceux qui s'interposent entre nous et les salauds, ceux qui protègent le statu quo économique, sont des lâches, ou des traîtres. Probablement les deux...

Un bon moyen de détecter indirectement le traître est de l'amener à dire ce qu'il pense des *ennemis* de nos ennemis. Young et tous les autres chiens couchants sont contre les mouvements de gauche des Blancs : ils s'en prennent aux Blancs de gauche qui veulent nous aider à détruire le fascisme. Le Roi Jones fait la même chose à la T.V. en paraissant aux côtés d'Anthony Imperiale, un raciste blanc du K.K.K., et d'un tas de hauts fonctionnaires. Comment fait son compte un type qui dit qu'il est pour nous mais qu'il n'est pas contre le gouvernement ? Ou un autre qui dit qu'il est pour nous et contre *tous* les Blancs — sauf ceux qui pourraient lui botter le cul ? Il y a là beaucoup de confusion dans les idées, de lâcheté et de perfidie. La bourgeoisie noire (la pseudo-bourgeoisie noire), les braves pasteurs et les militants de l'opportunisme nous ont menés dans une impasse, nous ont rendus impuissants. Comme nous devons paraître ridicules au reste du monde noir quand nous supplions le gouvernement de veiller à l'efficacité de ses propres organismes de défense. Et tous ces féroces salauds qui ont si vite le doigt sur la détente ne sont-ils pas lâchés parmi nous pour protéger les droits de propriété de ceux qui ont élu le gouvernement ? Il y a dix ans que je suis ici à contempler cette ordure. Ce sont toujours les mêmes Noirs. Je suis sûr qu'ils savent ce qu'ils font. Ils ne sont pas avec nous, tu comprends ! S'ils l'étaient, l'expérience, une suite d'essais et d'erreurs, les auraient fait changer de tactique. Pour qui travaille le Noir, qui aime-t-il, quand il crie : « Foncez ! » Ils voudraient nous jeter dans une bagarre où nous serions surpassés en nombre, obligés de nous battre à un contre quatorze (car il faut compter avec les Noirs qui, dans une guerre de races, seraient dans l'autre camp). Prêcher la guerre ouverte n'est qu'une autre forme de mystification, sinon carrément une manœuvre fasciste. *Je ne sais pas*. Je ne prétends pas être un devin, je ne peux pas lire dans *toutes* les pensées. Je sais que certains Blancs ne sont pas mes ennemis, mais si *tous* les Blancs étaient mes ennemis, est-ce que cela aurait un sens pour moi de les combattre tous en même temps ? La mise en accusation de la race blanche en général n'a jamais fait que nous brouiller les idées, nous paralyser. La théorie selon laquelle tous les Blancs sont l'ennemi

et tous les Noirs sont nos frères (ce qui les suppose loyaux) est une théorie stupide, propre aux esprits paresseux (et je suis généreux parce que c'est peut-être le résultat d'une machination fasciste). Cela n'explique pas le salaud noir ; ils étaient six lors de l'assassinat de Hampton et Clark. Cela n'explique pas les parachutistes noirs qui ont écrasé la grande émeute de Detroit, et cela n'explique pas les pseudo-bourgeois comme ceux que l'on peut trouver presque partout dans les organismes gouvernementaux, qui travaillent à la suprématie des Blancs, du fascisme et du capitalisme. Tout cela laisse perplexe le frère moyen. A Detroit, les émeutiers ne savaient plus que faire face aux paras noirs. Ils ont été si stupéfaits lorsqu'ils ont vu ces crétins noirs tirer sur eux qu'ils n'écouteront probablement plus jamais une voix noire, quoi qu'elle puisse leur dire.

Si je sortais d'ici et si je voulais aider à révolutionner la communauté noire de façon que, dans un délai aussi court que possible, elle soit prête à combattre à l'avant-garde d'une guerre contre les pouvoirs établis, je commencerais par :

1° Me procurer de l'argent par n'importe quel moyen.

2° Tranquillement, sans me préoccuper de nuances politiques, faire ouvrir par l'élite de mes compagnons autant de camps d'entraînement, de stands de tir au fusil et au pistolet que je pourrais trouver d'endroits à l'intérieur et autour de la communauté noire. J'exploiterais de mon mieux ces entreprises et ferais de la publicité.

3° A côté de ces camps d'entraînement, tranquillement et toujours sans m'occuper de nuances politiques, j'ouvrerais des écoles où l'on enseignerait l'art du combat corps à corps et que je ferais passer ostensiblement pour des endroits destinés à empêcher les enfants de traîner dans les rues. Le but réel, bien entendu, serait de faire pénétrer dans leurs esprits l'idée de l'attaque considérée comme un moyen de défense, idée que nous avons perdue quelque part au long de notre chemin.

4° En plus de ces deux entreprises que je viens de mentionner, je me procurerais des machines à copier et à imprimer afin de rendre les données essentielles de la guérilla urbaine, de la guérilla antitank, et de la culture révolutionnaire, aussi accessibles, aussi familières, qu'un verre d'eau.

Bien entendu, toutes ces activités ne seraient que le complément de la rude et nécessaire tâche révolutionnaire dont nous avons parlé ce matin, et de tout ce que tu trouveras dans les écrits dont il était question dans ma dernière lettre.

« On n'attend pas, pour commencer la révolution, que toutes les conditions favorables soient réunies ; ce sont les forces révolutionnaires elles-mêmes qui créent les conditions favorables. » Che a dit quelque chose comme ça. Ecris-moi et dis-moi franchement ce que tu en penses.

Le Pouvoir au Peuple.

Je t'aime, petite sœur.

George.

22 mai 1970.

Chère Joan,

Ils permettent notre correspondance et vos visites. Quelque chose de vraiment grave doit être sur le point de m'arriver. C'est la première fois, après une longue série d'efforts, que j'obtiens vraiment ce à quoi j'ai droit.

C'est agréable et je suis heureux de recevoir de vos nouvelles chaque fois que vous avez le temps. Est-ce par John Thorne que vous avez obtenu cela ?

Lorsque je ne travaille pas à ma défense, j'aime correspondre avec des gens comme vous. Les idéaux et les idées se développent et se précisent lorsqu'on essaie de les expliquer à quelqu'un qui veut bien essayer de comprendre.

Vous savez que ma famille ne m'a jamais très bien compris par le passé ; ils essaient maintenant, mais pendant des années, je n'ai pas eu de véritable communication avec la prison du monde extérieur. C'était presque comme d'être au secret. Et d'être au secret m'a presque détruit.

Aussi, je vous remercie, madame. Aucun de nous n'aurait pu tenir de coup sans des gens comme vous. Nous serions à nous chercher l'un l'autre parmi les ruines.

Pouvez-vous me dire quelles difficultés vous avez connues pendant toutes ces années que j'ai passées en prison ? Cela m'aiderait à répondre à quelques-unes des questions que je me pose à moi-même. Racontez-moi tout, les événements et les impressions qu'ils ont produites sur vous. Nous n'avons pas à nous inquiéter de la censure, ni du rapport qui sera fait sur moi ; ils savent déjà que je suis un sale rouge, un vraiment sale rouge, et ils ont déjà tiré des plans pour avoir ma peau. Je ne me laisserai pas faire, bien entendu, mais au point où en sont les choses, presque rien de ce que vous pourrez me dire ne pourra me compromettre plus que je ne suis déjà. Alors, ils peuvent me tuer une fois de plus (nous autres, les félins, nous avons neuf vies et j'ai entamé la neuvième). Et comme ils paraissent décidés à m'enlever ce peu qui reste encore de moi, je n'ai rien à perdre. Ainsi, nous pouvons parler en toute liberté. En tout cas, moi je le ferai.

Je place toute ma confiance dans le matérialisme dialectique. Je m'identifie à quiconque hait le fascisme. Je ne veux pas ma part du gâteau, je ne le veux même pas tout entier. Je pense qu'il est pourri, qu'il doit être mis au rebut, qu'il faut tout reprendre par le commencement. Ce nouveau départ devra se faire en rejetant l'individualisme (lire : l'isolement de l'individu) et le mysticisme (c'est-à-dire la religion) ; il devra s'accompagner d'une modification du langage, modification dont le but sera de faire disparaître le concept de possession (lire : capitalisme), et ne permettre en aucun cas l'intrusion de la mentalité de ceux qui ne font pas de concessions (voir William F. Buckley, *Playboy*, Central Intelligence Agency).

Les Buckley, les Babbitt, les nantis qui sont parfaitement convaincus qu'ils s'en tireront par l'audace, je les mettrai en morceaux et j'espère que, une fois le monde débarrassé de leur influence

délétère, vous parviendrez à éduquer ceux qui resteront (remarquez que je n'ai pas dit : rééduquer).

Le pouvoir au Peuple.

Affectueusement, votre ami,

George.

25 mai 1970.

Chère Joan,

J'ai ici vos deux lettres. Je les ai reçues il y a dix minutes environ. L'une est datée par vous du 20 mai, l'autre du 22.

Il est très agréable, et c'est peu dire, de voir une nouvelle écriture ici, Joan. La vôtre est une très belle écriture, et je suis très heureux (autre expression trop modeste) de pouvoir communiquer ainsi avec vous par-dessus tous les obstacles qui nous séparent. Votre tendre soutien est la meilleure preuve que je puisse avoir, pour moi une preuve suffisante, du fait que je suis encore vivant et que j'ai bien vécu.

Peines d'amour... je comprends ces choses, beaucoup mieux que la plupart des gens, je les ai toujours comprises, mais je n'ai jamais su les présenter sous le jour qu'il fallait. C'était un problème de présentation. Les gens les ont toujours prises pour de la bestialité, ou de la criminalité ou, de façon encore plus obtuse, y ont vu une attitude antiaméricaine.

Avec vous, qui me comprenez si bien, je ne peux échouer cette fois.

Nous avons beaucoup à nous dire. Il y a tellement de choses que j'ai besoin de savoir, des choses qui m'aideraient à mettre au point la partie théorique d'un ouvrage dans lequel j'ai le projet d'établir que, s'il reste encore quelque raison de croire en la fraternité humaine, c'est dans notre combat pour acquérir le contrôle des commandes de ce pays qu'on peut la trouver.

Depuis que je suis adulte (mentalement), je n'ai jamais eu l'occasion d'interroger une personne à l'esprit mûr, une personne intelligente et, ce qui est plus important encore, une personne objective, de votre distinction (de votre classe, de votre race, de votre sexe). Quand je pourrai le faire sans compromettre aucun de nous, je poserai quelques questions délicates et qui vont au fond des choses. Sur ces sujets, je veux d'abord connaître les données positives, les faits établis par les statistiques, et ensuite avoir votre point de vue. Si c'est trop vous demander... mais, voyez-vous, c'est ma façon de faire, je saisis tout ce que je peux et je tire. Cela signifie simplement que j'ai de vous une très haute opinion. Et je suis tellement pressé.

Donnez à John T., édités en livres de poche : *Un colonialisme à l'agonie*, *Les Damnés de la terre*, *Visage noir et masque blanc*, *Autobiographie* de Malcolm X (l'autre a été empruntée), et *Malcolm parle*. Egalement, s'ils existent en livre de poche, *La Genèse africaine* et *L'Impératif territorial* de Robert Ardrey. Savez-vous qui est Leakey, l'anthropologue ? j'ai besoin de lui, et aussi de Ruth Benedict. Celle-ci a écrit, entre autres choses,

Races. C'est une femme merveilleuse, une femme comme vous à bien des égards.

Vous pouvez, vous devez m'envoyer des photographies de la famille, de vous, des amis. Ils m'ont pris tout ce que j'avais quand ils ont lancé cette histoire au mois de janvier. Tous mes livres, tout. Il nous faudra vérifier s'ils me laissent bien parvenir toutes les coupures de presse — à moins que vous ne les donniez tout simplement à John T. Et puis, mon amie, tout ce que vous pensez qu'il m'est utile de savoir, dites-le, envoyez-le, je vous en prie. Vous avez en moi un correspondant réceptif, à l'esprit totalement libéré.

Amour et Lumière.

George.

28 mai 1970.

Chère Angela,

J'espère sincèrement que tu comprends ma situation ici, l'ensemble de ma situation, je veux dire. Sans doute tu comprends. Je ne veux pas te paraître niais, nous nous trouvons à des niveaux d'insécurité trop différents pour que je m'appesantisse sur mes sentiments, sur ce qu'il y a en moi de très personnel, de passionné, d'élémentaire. De toute façon, je ne peux pas l'exprimer sous cette forme, mais je veux que tu le saches ; ensuite, nous pourrions poursuivre notre travail.

J'ai, comme beaucoup de gens, un rêve récurrent. Ce rêve comporte pas mal d'éléments abstraits. As-tu jamais vu le salaud qu'ils ont appelé — général Ceci ou Cela. Je ne sais pas pourquoi mon esprit s'est accroché à lui, mais une partie de ce rêve consiste en une image fixe où je me vois en train d'essayer d'introduire dans la bouche de ce type un grand boomerang d'acier. C'est le prélude à une autre scène où moi et deux frères, T. G. et un autre frère appelé H. B., nous nous tenons par la main pour former un grand cercle. A l'intérieur du cercle, il y a ce type. Il est en chapeau haut de forme et en habit aux couleurs du drapeau ; il a une barbe et des sourcils broussailleux. Voici le déroulement de l'action : Oncle Sam essaie de briser le cercle, nous l'en empêchons ; après une dizaine d'essais (nous portons des chaussures de coureurs à pied), il est fripé comme une vieille serpillière. Cela continue sur le même thème, les scènes s'enchaînent l'un à l'autre, s'imbriquent, toutes très agréables (accomplissement d'un souhait ?). C'est un rêve très plaisant. Puis vient le point culminant, le sommet : une Africaine grande, svelte, lumière de feu, magnifique danse de mort. Cette créature merveilleuse n'est apparue dans mon rêve que l'année dernière. Je n'aurais jamais pensé que, de cette sorte d'ambiance, pût naître un personnage comme elle, mais en même temps je savais que les choses ne seraient jamais tout à fait bien pour moi sans sa présence.

Mais j'ai promis de ne plus dire de bêtises. C'est fou, toutes les femmes, même les plus extraordinaires, veulent au moins une promesse de jours meilleurs et de lendemains qui chantent. Je

n'ai pas de lendemains. Le pire qui puisse arriver à la femme de mon rêve serait de me permettre de la toucher. Je te dirai tout, tout ce que j'ai dans le cœur si jamais nous nous retrouvons quelque part où nous puissions relâcher notre effort... Jusque-là, j'ai promis de ne pas t'ennuyer. J'imagine qu'on te fait tous les jours des déclarations de ce genre, et tu es si séduisante que ce sont probablement des déclarations sincères. Laisse-moi t'accabler des miennes (avec les pitoyables caresses de l'écriture) pour la dernière fois (sauf impulsion irrésistible) et y ajouter, au risque de te paraître immodeste, une affirmation (pourtant je suis modeste et j'espère ne pas me tromper en disant cela) : personne et, ce qui est plus important encore, aucun Noir, quel que soit le lieu du monde où l'ouragan a balayé son corps brisé, personne ne peut t'aimer comme moi.

La dernière fois que nous avons pu communiquer, j'ai dit quelque chose au sujet des femmes, de la part qu'elles pourraient prendre à la culture révolutionnaire, au combat du peuple. Mais ce n'était pas clair. Je voulais y revenir mais j'ai été détourné de ce sujet. Je sais exactement quel pourrait être le rôle de la femme. Le même que celui de l'homme. Du point de vue intellectuel, la différence est mince entre l'homme et la femme. Les différences que nous constatons dans la société bourgeoise résultent toutes d'un conditionnement, elles sont artificielles.

J'ai été amené à reconnaître que les femmes noires de ce pays sont beaucoup plus agressives que les hommes noirs. Mais leur agressivité s'est trouvée tempérée, jusqu'à ces dernières années, par le fait qu'elle s'exerçait à l'intérieur du système : « trouve-toi un fiancé diplômé » ou « gagne de l'argent », au lieu de « procure-toi un fusil ». Les femmes noires n'ont pas encouragé le développement des aptitudes au combat dangereux, à la violence organisée, mais elles ne l'ont pas non plus découragé, comme firent les hommes.

Encore un mot sur ce sujet. Permetts-moi de te rappeler rapidement que nous avons déjà démontré que la société bourgeoise a assigné aux femmes en général, même à la femme-esclave, une place très particulière. Ce n'est pas que je veuille dire qu'ils vous aiment davantage. L'amour n'entre pas dans cette équation, mais la conception primitive de la société qu'ont les bourgeois et leur mystique du sexe y jouent un rôle. D'abord, ils ne pensaient pas qu'une femme pût être dangereuse. Ensuite, l'expérience la plus importante du mâle blanc dans son « accession à la virilité » consistait à pénétrer le corps d'une femme noire. Ces deux aspects de la situation ont grandement contribué à la pérennité du statut matriarcal chez les Noirs.

Ajoute à cela le fait que la maman noire voulait voir son fils survivre dans une société inflexible et meurtrière de mâles blancs, et les pièces du puzzle grotesque sont assemblées.

J'ai dit que si la mère noire voulait prendre sa revanche il fallait qu'elle cesse d'enseigner à son fils la peur de la mort. Elle domine par défaut la sous-culture noire et son fils doit être le catalyseur de tous

les grands changements qui sont en train de se produire dans ce pays. La tête et le poing. Personne n'a plus à gagner que lui.

Le Pouvoir au Peuple.

George.

29 mai 1970.

Très chère Angela,

Je pense à toi. Je n'ai rien fait d'autre de toute la journée. Cette photographie que j'ai de toi ne convient pas. Te rappelles-tu ce que disait Eldridge au sujet des images destinées aux prisonniers ? Donne à Frances pour moi quelques agrandissements en couleurs. C'est l'aspect le plus cruel de ma vie recluse. Tu ne pourras jamais savoir à quel point je les hais à cause de cela. Personne ne peut savoir ; je ne suis même pas capable de le mesurer moi-même.

Durant ces dix années, je n'ai jamais quitté ma cellule le matin avec l'intention de faire du grabuge, pas une fois je n'ai pris l'initiative de la violence. Dans tous les cas où ils ont prétendu qu'il y avait eu violence, il s'agissait d'agressivité défensive, d'une réaction à quelque agression verbale ou physique. Peut-être un psychiatre — un psychiatre occidental, s'entend — pourrait-il me faire un procès d'intentions. Mais je ne suis pas né agressif. Peut-être ce même psychiatre pourrait-il diagnostiquer, d'après l'ensemble de mes réactions, que je ne suis pas quelqu'un de très gentil. Mais, une fois encore, reporte-toi au fait que je suis né innocent et confiant. L'instinct de survivre, avec tout ce qui en dérive, s'est développé en moi, comme il continue encore à se développer, par nécessité.

Je ne suis pas quelqu'un de très gentil, je l'avoue. Je ne crois pas à des choses comme la libre expression quand elle est utilisée pour me dépouiller et me diffamer. Je ne crois pas à la clémence, au pardon, à la modération. J'ai payé cher pour acquérir la connaissance de toutes les supercheries qui nous ont été léguées par le passé, et de quelques autres en plus que j'ai expérimentées pour mon propre compte. Je ne suis pas beau joueur, je ne combats pas loyalement. Avec la situation actuelle telle que je la conçois, les choses qui arrivent tous les jours, les charges qu'ils ont accumulées contre moi, et tout le mal qu'ils m'ont fait dans le passé — tout cela ressortant sur le fond de cette image que tu m'as donnée —, je te le dis : personne ne tirera profit de tout cela, petite sœur. Personne ne se nourrira longtemps encore de notre souffrance. Ceci est le dernier moulin d'esclave que j'aurai fait tourner. Ils ont créé cette situation. Ils sont responsables de tout ce qui en découle. Ils ont créé en moi un nègre plein de courroux et de ressentiment — et ce n'est pas fini — jusqu'où cela ira-t-il ? Les fossoyeurs de la nation se sont enrichis en pratiquant sur les Noirs des sévices mais, crois-moi, Angela, je ferai une bien piètre victime, personne ne tirera profit de mon immolation. Quand le jour viendra, il leur faudra enterrer dix mille des leurs avec les honneurs de la guerre. Ils l'auront bien mérité.

Sens-tu à quel point cette photo m'a saoulé ?

Tu as gagné, femme africaine. Je suis content. Si tu ne me demandes ni mon bras gauche, ni mon œil droit, ni mes deux yeux, je serai très déçu. Tu es le plus puissant stimulant que je pouvais trouver.

A partir de maintenant, quand tu auras des livres à me faire lire qui me soient utiles pour préparer mes motions et les questions concernant la sélection du jury, envoie-les par l'intermédiaire de John Thorne, l'avocat du peuple ; ça lui sera plus facile. Et je voudrais lire Lénine, Marx, Mao, Che, Giap, Oncle Ho, Nkrumah et les marxistes noirs. Maman a une liste. Dis à Robert de te donner de l'argent pour les payer et regarde toujours s'ils existent en livres de poche, d'accord ? Mon père, il faudra que tu essaies de le comprendre. Il finira par être avec moi, en dépit de ce qu'il dit et pense maintenant. Je lui ai dit que je t'aime. S'il a tant soit peu de respect pour moi et s'il ne veut pas que je lui torde le cou le jour du grand règlement de compte, il doit être gentil avec toi.

J'ai reçu une lettre de lui ce soir, dans laquelle il appelle les salauds par leur vrai nom ; des salauds. Je constate déjà ton influence. Mais revenons aux livres. Dans chaque paquet contenant des livres importants, ajoute un ouvrage à consulter contenant des faits, des chiffres, des statistiques, des graphiques, pour que je puisse poursuivre ma formation. Et aussi des livres sur la composition et la structure des institutions économiques et politiques d'aujourd'hui. Je suis en train de travailler sérieusement à un mémoire concernant toute l'affaire, destiné à Huey et à Angela. Si tu me comprends, dis-le moi. Petite sœur, il me semble que j'ai passé au secret ces dix années. Personne pour comprendre ce que j'essayais de faire et de dire. Nous sommes parmi les justes de ce monde. Nous sommes les plus forts. Nous occupons la position la plus favorable pour accomplir l'œuvre du peuple. Gagner, cela voudra dire saisir l'occasion, ramper sur le ventre, désigner, dénombrer, nous infiltrer, renoncer aux petits avantages sans signification, réajuster nos échelles de valeurs. Ma vie ne signifie absolument rien si je ne détiens un moyen de contrôle sur les facteurs qui en déterminent les formes. Si tu me comprends, hâte-toi de m'envoyer tout ce que je t'ai demandé. Un paquet par jour si tu peux. J'ai déjà lu tout ça, mais j'en ai besoin maintenant... et le temps presse. Je voudrais que tu croies en moi. Je t'aime comme un homme, comme un frère, comme un père. Chaque fois que j'ai ouvert la bouche, ce que j'essayais de dire par mes appels au combat, c'était en fait l'amour que j'ai pour toi, femme africaine. Ma protestation a été bien modeste, mais quelque chose d'infiniment plus fort reste caché en moi. Fais-moi confiance, Angela. Ce nègre a acquis un certain jugement et n'a pas peur de s'en servir. Si mes ennemis, tes ennemis, se révèlent être les plus forts, je veux du moins leur faire savoir qu'ils ont poussé à un courroux extrême un Africain qui était un juste. Et qu'ils ont poussé à bout la patience d'un peuple juste et aimant.

J'ai interrompu plusieurs fois cette lettre pour faire de l'exercice, pour manger, et maintenant il est

tard. Je veux qu'elle parte ce soir. Il faut que je sache quand tu l'auras reçue, ainsi que les autres. Es-tu sûre que ton courrier n'est pas surveillé ? Il n'est pas impossible que la C.I.A. lise toutes mes lettres avant que tu les reçoives et décide lesquelles doivent te parvenir et lesquelles ne doivent pas. *Big Brother*. Il n'est pas difficile à confondre. Je le connais bien. Je sais que c'est une salope, il ne m'arrêtera pas.

Pouvons-nous faire un vœu d'amoureux ? C'est idiot, avec tous mes lendemains qui sont réglés d'avance, mais tu peux bien me faire ce plaisir.

Le Pouvoir au Peuple !

George.

2 juin 1970.

Très chère Angela, la meilleure parmi des égaux, C'est la quatrième fois que j'essaie de te toucher. Les autres lettres étaient sur le même papier que celle-ci. Toutes disaient : « Je t'aime, femme africaine. » Pas grand-chose d'autre. Je continuerai à essayer de t'atteindre pendant toute cette vie tant qu'elle durera. Ils ne peuvent empêcher cela.

Dès que nous aurons établi des filières, je mettrai au net pour te les envoyer quelques idées, mais nous devons faire vite. Tu verras d'après les dates quelles lettres te seront parvenues, ou plutôt moi je le verrai.

Je t'avais envoyé une liste de choses dont j'avais besoin. Si tu ne l'as pas reçue, sers-toi de celle de Georgia en en retranchant Fanon et Ardrey que je me suis procurés autrement. J'ai besoin aussi de livres de référence sur tous les sujets. J'ai demandé à mon père de te donner de l'argent pour tout cela. Il t'aidera. Mais n'oublie pas que nous voulons tout en éditions de poche. Ces salauds aiment chaparder ; si je perds quelque chose, il faut mieux que ça n'ait pas coûté trop cher.

Tu n'as pas beaucoup le temps de m'écrire. C'est bien compréhensible, mais accuse-moi toujours réception des lettres que tu reçois. Je me fais du souci, et non sans raison. Une telle quantité d'ordure nous sépare, acier et ciment, crainte et barbelés.

Il n'y en a plus pour longtemps. Le salaud est au bout de son rouleau, il commence à avoir du mal à tromper les gens par les temps qui courent. Si tu as vraiment besoin de moi, je me rue à tes côtés — tout de suite, à travers l'acier, le ciment et tous leurs trucs. Ils sont inertes, ils sont morts, ils n'ont ni volonté ni intelligence.

Nos ennemis, du flic au gratin du *Who's Who*, sont des idiots. Pourquoi les tolérons-nous ? Ils ne sont même pas vraiment mauvais puisque leur force vient de leur bonne conscience. Nous avons été trop cléments, trop généreux, trop compréhensifs, mais ce temps-là est à jamais passé.

J'ai entendu le mot nègre trois cent cinquante fois aujourd'hui. Ce n'est qu'un mot. Mais je ne comprends pas. Tous les détenus qui l'emploient sont des minables, des petits salauds. Au moins trois d'entre eux sont des homosexuels déclarés. Ils ont peur, c'est la peur qui les pousse ; ils savent

qu'ils sont allés si loin qu'ils n'ont plus rien à perdre. Ils ont déjà perdu leur vie en bavardages.

Je suppose que c'est pareil avec les salauds qui nous pourchassent et ceux qui les mènent. Ils sont allés trop loin, le pardon n'est plus possible. Ils ne peuvent plus se rendre à la raison, à cause des excès d'hier. Ce qui va se passer est assez clair, non ? Je l'accueille avec joie, c'est magnifique. Demain.

La façon dont tu t'y prends me plaît. J'aime tout en toi.

Je t'aime.

George.

2 juin 1970.

Chère Joan,

Je ne sais que dire au sujet de ces gens. Ils... mais je ne veux pas dire cela maintenant. Je ne peux pas. Ils me retourneraient tout simplement cette lettre. Ils m'ont envoyé un avis m'indiquant que vous aviez l'approbation ; autrement, comment pourriez-vous recevoir ces lettres ; tous ceux à qui vous avez parlé au téléphone utilisaient une tactique arbitraire, une tactique de mauvaise foi, destinée à retarder.

J'ai bien reçu le livre, Joan. Le long texte apaisant et les photos me sont parvenues il y a dix minutes environ. Traduction inutile. Merci.

Je suis d'accord avec vous et Lao-Tsé (et Mao — qui, je crois, s'est référé à lui quelque part) ; mais je suis de votre avis au sujet des sentiments et de la syntaxe (il le faut bien, voyez mon cas). Mon père a essayé pendant des années de me convaincre de me mettre à écrire des histoires de fiction. J'ai tenté de lui expliquer que j'avais assez à faire de me maintenir en vie — vous savez où j'ai passé ces années ; cependant, nous pouvons accorder les sentiments avec l'écriture, sans nous occuper de la syntaxe.

Je ne me prends pas pour un écrivain, pour un intellectuel, je n'ai l'impression d'appartenir à aucune de ces catégories qui peuvent être *définies*, quand je *sens* que j'ai envie d'écrire (ou de parler) pour agir ou pour attaquer, parfois aussi pour m'épancher ; mais, en vérité, rien ne m'apporte plus de réconfort qu'une plume et du papier. Au cours de mes rêveries, je me vois devenir une sorte de Vietcong, un type du genre de Che, avec les pieds sur la terre, une ligne de conduite nettement tracée, tendre pour quelques-uns et toujours prêt à déchirer les méchants. Je suis un homme au cœur simple. Un amour total, une haine totale, voilà de quoi je suis fait. Cela revient à dire que j'ai divisé le monde en deux catégories seulement (je regrette toute autre classification parce que je me méfie de tout ce qui pourrait jeter le trouble en mon esprit, m'influencer, me diviser afin de triompher de moi). Je ne reconnais que deux types bien distincts d'humanité : les innocents et les coupables.

Les innocents, même ceux que je ne connais pas encore, je les aime tous également. Je vais vous parler sérieusement, Joan, je trouve qu'il est presque possible de penser en termes de plus et de

moins lorsqu'il s'agit d'aimer. Comprenez-vous ? Essayez de vous demander qui vous aimez le mieux, de Dan ou de Liz ? Vous pigez ? Si l'on me demandait, ou si l'on me forçait à choisir, lequel de mes parents aurait la permission de continuer à vivre, comment pourrais-je choisir l'un ou l'autre ? Je serais forcé de donner ma vie à moi. Suivez mon raisonnement en mettant en balance votre fils et mon frère. Je donnerais ma vie. Et Je la donnerai.

Quant au coupable, je lui donnerai le coup de l'aile de grue qui se replie. C'est simple.

J'ai vu votre marque sur le livre. Je vous aime ; pour plusieurs raisons très profondes — sentiments, et surtout compréhension. Quelle ironie que nous n'ayons pas vécu ceci il y a plusieurs années. J'attaquerai Ardrey, bien entendu ; c'est un nationaliste, un capitaliste, un dilettante ; seulement, je voulais les livres qui me permettent de trouver des arguments précis.

De Dachau, avec « ces sentiments ».

George.

3 juin 1970.

Chère Joan,

J'ai déjà reçu votre message du 2 juin et cela me semble bon de savoir que quelqu'un se fait du souci pour moi, je l'avoue. Mais vous ne pouvez être ma mère, je me sens beaucoup plus vieux que Dan (quel âge a-t-il ? quel nombre d'années ?). Vous et votre serviteur, nous pourrions être frère et sœur. J'insiste là-dessus.

Je vais bien, je n'ai jamais été un de ces types qui mangent beaucoup, je sais que vous comprenez pourquoi. Ils nous *permettent* d'acheter des choses une fois par semaine, je fais des provisions à ce moment-là. Mon père m'a fourni autant d'argent qu'ils m'en laisseront dépenser pendant les prochains six mois. Je ne souffre pas vraiment.

Je me conçois comme un Noir, et un Africain, mais je ne serai pas content de moi tant que je ne serai pas devenu un vrai communiste, un vrai révolutionnaire, et ceci sans n'être renié, sans avoir renoncé à mon identité.

Les descriptions que vous faites des lieux, des choses, des gens, ne laissent rien à désirer. J'étais juste derrière vous, avec vous, sur la plage. La vie peut être — pourrait être, si — une merveilleuse expérience. Je n'ai pas d'idées très précises au sujet de toute cette histoire d'air que l'on inspire et expire en force. Quant je pense aux gens très gentils, aux innocents, quand je lis vos descriptions et quelques autres, mon esprit s'égaré momentanément loin du fait que je ne serai jamais hors de danger. A ces moments-là, je ressens un frémissement d'espoir, mais ça ne dure qu'un moment ; le reste de ma journée est consacré à l'engagement que j'ai pris vis-à-vis de moi-même, au vœu que j'ai fait de ne jamais vivre en paix tant qu'il existe ou existera un seul homme qui restreigne mon, ou votre, autodétermination.

Je dois m'arrêter, c'est ma dernière chance de faire partir cette lettre. A demain.

Un type qui vous aime vraiment,

George.

4 juin 1970.

Très chère Angela,

Cette lettre est la cinquième (sur papier légalement autorisé). J'espère qu'au moins une te sera parvenue... C'est très décourageant, mais je ne me lasserai pas d'essayer.

Tous les frères qui sont ici avec moi t'aiment. En fait, tous les Noirs à qui j'ai parlé de toi et qui s'intéressent si peu que ce soit au problème sont d'accord avec moi à ton sujet...

Il y a une chose qui me tracasse énormément. Sais-tu (bien sûr, tu le sais) que les polices secrètes (la C.I.A., etc.) vont jusqu'à tuer, et par conséquent font taire, tout Noir un peu actif dès qu'il tente d'expliquer au ghetto que nos problèmes sont historiquement et stratégiquement liés à ceux de tous les peuples colonisés. Cela signifie qu'ils te surveillent de près. Je me fais du souci. Si quelque chose t'arrivait, je ne pourrais pas ne pas comprendre.

Ce n'est pas une coïncidence si Malcolm X et M. L. King sont morts *quand* ils sont morts. Malcolm venait juste de voir la situation dans son ensemble. Je crois maintenant que tous deux savaient depuis longtemps à quoi s'en tenir et s'efforçaient de présenter la vérité de telle sorte qu'elle pût atteindre le plus grand nombre possible de gens — sans les mettre en danger de se faire tuer. Tu te souviens de ses dernières paroles. Le Vietnam et l'économie politique. Les tueurs professionnels auraient pu l'assassiner depuis longtemps. Ils ont laissé Malcolm se déchaîner à propos du nationalisme musulman pendant des années parce qu'ils savaient que c'était de l'idéologie creuse, mais dès qu'il a eu les pieds sur la terre, ils l'ont descendu. Nous mourons trop facilement. Nous pardonnons et nous oublions trop facilement.

Des gens doux et délicats, n'est-ce pas ce que nous sommes ? Nous ferions de bons communistes si quelqu'un menait pour nous le combat contre les fascistes.

Cette réflexion est un peu amère. Ne fais pas attention. J'ai plus de foi dans notre ressort qu'il n'est sain pour moi d'en avoir.

Si ce que je disais de M. L. King est vrai — et je vais faire comme si j'en étais certain —, il était vraiment avec nous (les milliards de justes) et nous pouvons utiliser son image. Je veux dire le revendiquer, utiliser ses dernières déclarations et son image... pour consolider nos positions. Et Malcolm aussi peut-être « adapté ».

Je travaille là-dessus en ce moment. Tout ce que tu as sur le sujet, ou tout ce que tu peux te procurer qui contienne des déclarations publiques de King, ou des études sur des personnages importants, peut m'être utile. Il me sera facile d'en tirer parti et de glisser, comme si c'était une chose bien connue de tous, que King était maoïste.

Je suis sûre que tu comprends, petite sœur, et que tu vas faire vite. L'aiguille des heures tourne aussi vite que la grande aiguille. Peu importe. Mon

credo est de saisir le sanglier par ses défenses et de le traîner jusqu'à ce que son cou se brise. Mais si, par l'effet de quelque circonstance fortuite, il venait à l'emporter sur moi — une fois de plus —, je voudrais que ce travail soigneusement mis au point soit prêt. Je voudrais que quelque chose de moi reste pour lui torturer les entrailles, pour le hanter, pour lui faire savoir, en termes clairs, qu'il a encouru la condamnation implacable de ce nègre. J'ai besoin de quelques faits précis et de quelques chiffres pour dresser ce réquisitoire — insister quand il faut et organiser chiffres et faits pour qu'ils aillent dans le sens qui nous est utile.

Les lampes se sont éteintes il y a une heure, peut-être une heure et demie. Il est minuit quarante-cinq, nous sommes le 5 juin, et je t'aime deux fois plus qu'hier. Mon amour redouble et redouble deux fois. J'utilise la veilleuse qui est devant ma cellule pour t'écrire cela. Tu ne pourras jamais arriver à le lire. J'ai passé ce contrat avec moi-même de ne jamais me laisser aller. Je ne veux pas être en paix avec le monde tant que les ennemis de l'autodétermination tiendront les rênes du pouvoir. Tu ne pourras peut-être jamais lire ce que j'écris et je ne pourrai jamais te toucher, mais je me sens mieux, pour toutes sortes de raisons. Tu sais vraiment que j'existe et j'espère que, d'une façon ou d'une autre, tu as compris que je t'aime profondément, que je voudrais te toucher tendrement, passionnément, farouchement, si je le pouvais, si mes ennemis n'étaient pas, *pour l'instant*, les plus forts. Je vais m'arrêter là et me mettre à quelque exercice physique, des appuis-avant, des équilibres sur les doigts, quelque chose qui me calme et m'épuise.

Mon amour.

George.

7 juin 1970.

Cher John⁽¹⁾,

Vous et votre secrétaire venez de partir. C'est dimanche.

J'espère que l'essai au magnétophone était satisfaisant. Cette sorte de chose ne me vient pas naturellement. Il faudra que je m'y mette. Je suppose que je peux, mais ce n'est pas dans mon caractère. Est-ce une timidité innée ? Je n'ai pas d'ego du tout. Il a été écrasé. Je me sens plus à l'aise dans une escarmouche qu'à présider au bout d'une table. Ce n'est pas le genre de chose qui me convient. Cependant, si vous croyez que cela peut être utile dans l'avenir, je m'y préparerai ; mais vous aurez besoin de me *convaincre*.

J'ai toujours pensé en termes de division du travail : John Huey, Angela Davis, etc., sur le front politique, et les types comme moi derrière, dans la foule, surveillant les guetteurs et les neutralisant. Alors que j'ai naturellement l'équipement nerveux qui convient pour le coup de main, pour les discours ce serait plutôt dur. Vous comprenez : la différence entre Fidel et Che. Fidel est chez lui derrière une

rangée de micros. Che est à son affaire avec une carabine. Ils peuvent tous deux, à l'occasion, intervertir les rôles, mais Che est vraiment un homme peu loquace. Et où en serait la révolution cubaine sans Che et Camilo Cienfuegos ?

Mais j'essaierai. C'est simplement une question d'assurance, de confiance en soi, vous comprenez. Mais est-ce que ces gens voudront entendre ou prendront la peine de comprendre ce que je dis ?

Cela me fait un drôle d'effet qu'Angela ait été renvoyée en ce moment et pour cette raison. Nous avons subi si souvent leurs assauts sournois, au cours de ces derniers siècles. Je sais qu'ils l'auraient renvoyée de toute façon, mais je me sens... responsable, et cela détériore encore plus ma confiance en moi. J'espère de toutes mes forces avoir l'occasion de me montrer digne des espoirs que l'on met en moi. Angela est un tel exemple... j'ai peur de ne pas l'égaliser.

Merci. Le Pouvoir au Peuple.

George.

12 juin 1970.

Chère Fay,

Vous savez que j'ai eu hier la visite d'une vieille amie, Joan. Ils lui ont dit qu'elle ne pourrait pas revenir, par mesure d'économie. Cela coûte trop cher à l'Etat de faire surveiller mes visites d'une demi-heure ; il semble bien qu'ils soient résolus à m'empêcher de communiquer avec l'extérieur. Ils ont renvoyé ma sœur aujourd'hui. Il faudrait que quelqu'un vienne qui ait vraiment du cran. Ces imbéciles doivent être mis à la raison. Le pouvoir absolu aux mains de ces idiots ! Cela me fait penser à Rome et à l'Angleterre. Savez-vous d'où vont venir les guérilleros et les barbares qui détruiront l'impérialisme américain : des colonies noires et de ces camps de concentration. Nous étions les trois seuls détenus de cette prison contraints de supporter chaînes et bracelets de fer et la surveillance d'un gardien particulier pendant nos visites d'une demi-heure. Il semble qu'on veuille nous enlever même cela. Ma sœur, mon frère, ne peuvent venir me voir en ces jours qui sont peut-être les derniers de ma vie. Cette expérience aura du moins un heureux résultat. Aucun doute ne subsiste dans l'esprit d'aucun des membres de ma famille sur le but vers lequel ils doivent orienter leurs énergies. Mon père aura chez lui toute une nichée de Panthères à nourrir.

Chaque fois que les flics essayaient d'attenter à ma vie, à San Quentin, j'envoyais un S.O.S. à mes parents. Ils ont toujours répondu à mes appels et ils écrivaient des lettres aux flics de la prison et aux traîtres de Sacramento, mais ils n'étaient pas tout à fait persuadés que je leur disais la vérité sur la mentalité du flic. Je m'attirais des regards dubitatifs quand je leur racontais que les lieutenants et les autres proposaient à certains des plus corrompus parmi les condamnés blancs : « Tue Jackson, et on fera quelque chose pour toi. » Vous comprenez, mon père voulait savoir pourquoi. Et tout ce que je pouvais lui dire, c'était que je me sentais proche de

⁽¹⁾ John Thorne, l'un des avocats de l'auteur.

Mao et que je ne pouvais pas courber l'échine. Mon père ne pouvait pas comprendre. J'ai utilisé toutes les méthodes, je me suis servi de tous les exemples que j'ai pu trouver dans l'histoire et dans la vie de tous les jours pour lui expliquer qu'il ne pouvait y avoir de bons flics. Mais la tâche était trop lourde, je me heurtais à ses habitudes de pensée et à sa peur de devoir admettre l'existence d'un ennemi identifiable qui nous opprimait, parce que reconnaître cet ennemi c'était engager le combat, ou alors convenir de sa propre lâcheté. Je me heurtais aussi à tout un système de relations publiques et de propagande. Toutes les prisons emploient, pour les contacts avec le monde extérieur, des flics au visage bénin et à l'expression loyale, ou bien des vieux à l'air inoffensif. Ces flics-là n'ont pas le droit de montrer les dents. Au sujet du racisme, mon père ne manquait pas de me rappeler qu'il y avait aussi des flics noirs. Mais, naturellement, cela ne signifie rien. Quand c'est nécessaire, ils écartent les flics noirs. Un ou deux gardiens agissant de concert, c'est tout ce qu'il faut pour tuer n'importe quel détenu dans l'enceinte de la prison. Et il n'est même pas nécessaire d'éviter la présence des flics noirs. Ils sont tout prêts à coopérer ou à détourner la tête.

Le policier noir pourrait jouer un rôle important dans la prévention du génocide total des nôtres. Mais il ne faut attendre aucune aide de ce côté-là. La stupidité et l'état de démoralisation qui l'ont conduit à accepter cet emploi l'empêcheront d'intervenir. La sécurité de l'emploi et le salaire comptent trop pour lui. Souvent, il éprouve le besoin de s'affirmer, de protester de sa loyauté envers l'autorité, de démontrer qu'il n'a pas de préjugés en notre faveur, qu'il est honnête. Son honnêteté l'empêche de nous passer des choses en contrebande comme font tous les flics blancs. Vous savez, j'ai passé sept années pleines à San Quentin. Je connais *tous* les trafics qui s'y font, et je sais qui les fait. Le flic blanc considère que c'est un privilège à lui réservé d'augmenter ses ressources en apportant et revendant de la drogue, des armes et, bien sûr, de la pornographie. Le flic noir s'en abstient, il a peur, il n'est pas assez sûr de lui pour être malhonnête.

C'est cette même peur qui le pousse à montrer plus de zèle encore que les Blancs au cours des séances de « massue-thérapie ». Si la victime est un Noir, il devient si fou furieux que les flics blancs doivent s'écarter pour le laisser taper. S'il n'est pas prévu que la séance doive s'achever par la mort de la victime, il leur faut finalement vous arracher aux griffes de ce nègre. Un salaud est un salaud.

Tous les éléments sont réunis. L'ensemble m'apparaît plus clairement maintenant. Je vois comment le fascisme a pris possession de ce pays, comment s'est fait l'enchaînement de la dictature, du niveau du propriétaire terrien à celui du Grand Dragon de Washington, D.C.

La solidarité entre la prison d'ici et le tribunal de Salinas, entre le juge et le grand jury, entre le juge et le district attorney et les autres fonctionnaires. Le système m'a coupé de tout secours. Ceux qui tiennent sous leur empire le comté, l'Etat, le pays

tout entier, sont des gens qui ignorent la clémence. Ils travaillent ensemble, tous poursuivent la même fin : exercer un contrôle efficace sur nos vies.

Je connaissais ces liens qui les unissent depuis longtemps, mais les voir à l'œuvre est assez effrayant. Quelle est la force qui les unit les uns aux autres ? Je veux dire : quel est l'intermédiaire, le lien matériel — je ne parle pas du lien idéologique ? Qu'est-ce qui unit si étroitement le gros porc qui possède une chaîne de magasins au flic en uniforme ? Le gros porc veut un pays et un monde policés, en ordre, pour que ses affaires marchent. Mais comment arrive-t-il à faire partager son idéal à l'homme qui doit assurer cet ordre ? C'est l'argent, je pense, qui constitue ce lien. Ils sont d'accord sur l'argent, ces flics et ces porcs. L'idéologie fasciste n'a pas réellement de prise sur l'homme tant qu'il n'a pas atteint un niveau élevé dans la pyramide du pouvoir. Mais pour celui qui est au sommet, toute idéologie conservatrice est bonne.

Le gouvernement du peuple décentralisera ce pouvoir par lequel ils maintiennent leur emprise. Il faut mettre fin aux agissements de ces hommes.

Le Pouvoir au Peuple.

George.

13 juin 1970.

Chère Fay,

Personne ici ne sait rien sur les dates et les heures des audiences. Ils disent que nous n'irons pas. La prison n'aime pas avoir à nous déplacer, alors ils se sont arrangés d'une façon ou d'une autre avec le juge pour *nous tenir à l'écart de notre propre procès !* Ou des débats du procès. Peuvent-ils nous juger *in absentia* (est-ce ainsi que l'on dit ?). Un flic vient de nous dire que le juge ne voulait sous aucun prétexte nous voir à son tribunal. En ce cas, ne feraient-ils pas mieux de laisser tomber toute l'affaire et de nous envoyer dans un autre comté ? A Berkeley, peut-être. Mais, d'après ce que vous avez dit, il est plus probable que ce soit à Orange.

Comment pouvons-nous nous résigner à des choses pareilles ? Nous avons la supériorité numérique — mais eux ont les fusils et l'argent. Et puis, le juste répugne à couper des gorges. Nous croupissons dans la misère.

Quand vous m'aurez finalement tiré de ce gâchis, il faudra m'envoyer quelque part pendant un certain temps, à Cuba ou en Chine, ou en Tanzanie, pour que je puisse voir clair en moi-même. Ma lucidité a été malmenée à l'extrême.

14 juin 1970.

Je ne pense pas que nous puissions nous permettre de pousser plus loin la patience. Les derniers restes de ce qui nous permettait de durer s'effritent sous nos pas. Il n'y a aucun moyen de savoir quand le dernier de nos droits sera aboli. Nous le saurons seulement quand ils commenceront à nous descendre. Il faudrait, entre aujourd'hui et ce moment-là, enrayer cette tendance à la dégradation, ou alors nous combattons dans une position de faiblesse, le dos au mur. (Je pense que nous avons

encore l'avantage maintenant.) Nous, de la colonie noire, nous connaissons ce genre de combat qui consiste à lutter le dos au mur. Ce n'est pas la meilleure façon d'en finir.

Ici, l'étau se resserre ; ils nous empêchent de recevoir des visites. On dirait qu'ils veulent nous empêcher de comparaître. En plus, ils ont fait une erreur concernant notre argent du mois. Cela signifie que nous serons privés même des plus petites choses.

Vous ne recevrez peut-être jamais cette lettre, notre courrier est retenu, nous est retourné, ou bien est jeté n'importe où. Ce sont des gens charmants, n'est-ce pas ? Ils méritent largement tout ce que nous pourrions leur faire. Ce type qui vient de passer devant ma cellule en comptant, il n'entendra jamais raison. Son esprit n'est pas construit de cette façon. Quand on lui parle idéaux ou idées, il n'écoute pas. Il se demande quel règlement lui permettra de se débarrasser de nous. Quand il s'éloigne, on peut voir le petit code qui gonfle la poche de son pantalon, sur sa fesse. C'est là qu'il met son esprit, sur sa fesse. Quand nous attaquons le problème sur le plan intellectuel, nous négligeons l'avantage que nous donne notre supériorité numérique.

Je pense comme Bobby ! Nous allons être forcés de le botter là où il met son cerveau, dans la région de son cul.

Le Pouvoir.

George.

17 juin 1970.

Chère Joan,

J'ai peut-être lu un article de revue ou une citation de Lévis-Strauss, mais c'est à peu près tout. Et *World*, je l'aime beaucoup, envoyez-le-moi. Je le partagerai avec tous ceux ici qui sont encore capables d'amour. Mais il faut faire vite. Le jour où je partirai, je vous enverrai une ligne ou deux. Vous le direz aux autres.

La culture occidentale s'est développée à partir d'un environnement très hostile. Des rochers, de la neige, de la glace, de longues périodes pendant lesquelles la terre était trop dure pour être cultivée, où le sol ne pouvait rien produire. La chasse a pris trop d'importance ; accumuler, entasser, cacher, protéger assez de choses pour durer tout l'hiver ; la désolation de l'hiver ; les regards de convoitise vers les biens du voisin. Trois ou quatre mille ans de cette forme de survie n'ont-ils pas influencé une culture ? Est-ce que la convoitise n'était pas partout présente ? Chasser, marauder, faire des provisions, entasser, cacher, défendre, pas d'autre enjeu ! Pas très favorable au développement de la sensibilité, de la tendresse.

Changez l'environnement, vous changez l'homme. C'est simple.

Considérez ce que seraient les approvisionnements dans un monde entièrement automatisé, imaginez la mise en application de la théorie de l'abondance économique. Vous pigez : plus de gaspilleurs, plus de restrictions à la production. Plus d'intermédiaires, plus d'argent. Des

magasins où serait stocké tout ce qui peut être utile au corps ou au foyer de l'homme. Pourquoi alors les gens n'entasseraient-ils pas, comment une telle opération serait-elle possible, comment les magasins d'approvisionnement pourraient-ils garder des marchandises si celles-ci étaient gratuites ?

L'homme amasse pour se prémunir contre le manque, contre le besoin, n'est-ce pas ? Ne lui a-t-on pas appris que demain recèle l'épouvante, qu'il doit entasser un surplus en prévision de cette épouvante, être cupide, accumuler des biens s'il veut réussir dans ce monde plein de menaces ? Amonceler des noix pour l'hiver à venir.

Changez l'environnement, éduquez l'homme, et l'homme sera différent. Le magasin d'approvisionnement fonctionnera aussi longtemps que les gens sauront qu'ils peuvent compter sur lui, qu'il y a en abondance les choses dont ils ont besoin, les choses qu'ils désirent (qu'ils désirent vraiment) ; lorsqu'ils sont *assurés* que l'effort commun produit et produira *toujours* l'abondance, ils ne se soucient pas d'entasser à la maison au-delà de leurs besoins.

L'eau est gratuite, est-ce que les gens boivent plus qu'il n'est nécessaire ? Il y a une raison à la vilenie de la culture occidentale, plusieurs raisons devrais-je dire, mais le fait qu'elle est fondée sur la cupidité, liée à l'âpreté au gain, au besoin d'entasser, et de travailler et de lutter si durement pour accaparer quelque chose, cette raison prévaut sur toutes les autres.

Cet homme avec qui vous travaillez, je connais des types comme lui. Ils ne prennent jamais plus qu'ils ne peuvent donner, aussi les rapports que l'on a avec eux sont presque parfaits. Si vous voulez faire plaisir à des gars comme ça, il faut leur demander quelque chose de difficile.

Je vous aime.

George.

27 juin 1970.

Cher G.,

L'homme qui n'a jamais reçu un message ou un geste d'amitié, qui n'a jamais rien possédé qui ait une valeur, matérielle ou autre, s'il est sain, je devrais dire s'il est resté sain (ma conviction présuppose qu'il était bon à l'origine), ne devient jamais assez détaché pour accepter vraiment de ne plus rien attendre. Il attend très peu, mais jamais rien.

Il souffre moins qu'un autre d'être repoussé et rejeté, mais il n'est jamais tout à fait insensible.

Et s'il est encore sain d'esprit, il sait qu'il ne peut être détaché, qu'il ne peut se permettre le détachement. Son état d'homme qui ne possède rien, qui n'a aucun moyen de contrôle sur quoi que ce soit, le prédispose à l'indifférence ; il ne peut jamais se sentir à l'aise dans le monde, il est ou devient l'homme désespéré. Et l'homme désespéré fait des choses désespérées, adopte des positions de désespoir. Lorsque éclate la révolution, il est le premier à y prendre part. Si elle n'éclate pas, il la provoque.

Mais le trait le plus significatif de l'homme désespéré se révèle lorsqu'il rencontre d'autres hommes désespérés, soit directement, soit par procuration ; alors, il fait pour la première fois l'expérience de la bonté humaine, il connaît quelqu'un qui est prêt à lutter avec lui, à faire un effort pour le voir tel qu'il est, comme il fait un effort pour se voir lui-même, quelqu'un à comprendre, quelqu'un qui est prêt à accepter l'amitié, l'amour, que le désespoir le forçait à tenir cachés.

Ce trait significatif de l'homme, de la femme, des gens désespérés, les rachète, rachète la révolution, transforme la coloration sanglante de la guerre et montre que le mobile de la révolution est l'amour.

Les hommes qui n'ont jamais reçu d'affection ou de témoignage de bienveillance et n'ont eu que de très rares occasions d'exprimer leur amour ou leur bonté réagissent très vivement à ce premier geste *réel, spontané, gratuit*, d'humanité. Ces sentiments, qui n'ont pas trouvé à s'exprimer au temps du désespoir, se sont accumulés, ont mûri, grandi, et ils repoussent de toutes leurs forces les murs de leur caveau ; là où l'esprit de bonté effleure ces murs, ils s'écroulent. Personne ne réagit autant à la bonté, personne n'y est plus sensible que l'homme désespéré.

J'essaie de dire merci.

Le Pouvoir au Peuple.

Camarade George.

30 juin 1970.

Chère Joan,

Vous avez parfaitement compris que je vis dans une précipitation perpétuelle. Tout ce qui vient de moi porte l'empreinte de cette précipitation (je prendrai cependant mon temps pour vous aimer mais, quand je viendrai vers vous, ce sera au sortir de quelque rencontre précipitée avec le Minotaure et avec les problèmes qui en dépendent).

Je ne suis pas non plus vraiment timide, quoique toujours un peu sur la défensive — mais personne ne voulait m'écouter ! C'est ce qui s'est passé avec moi. En un sens, cela me fut salutaire. Cela anéantit l'égotisme, la tendance à l'égoïsme (je ne souhaite rien d'autre que d'aider à lutter contre le Minotaure). La question qui se pose est de savoir si ces gens de bonne volonté ont vraiment envie d'entendre ce que j'ai à dire — à titre de victime exemplaire —, s'ils ne risquent pas, au pire, de mal l'interpréter, si ces merveilleuses et bienveillantes personnes peuvent comprendre que certaines situations extrêmes appellent des remèdes extrêmes ; que le seul moyen de venir jamais à bout d'une situation qui exige un bouleversement est de dépasser les autres et de les entraîner, non de faire le contraire !!! Se mettre en avant et tirer. Vous avez déjà entendu cette... excuse (?) « Ne cherche pas à dépasser les autres. » Sottises ! Les autres changeront si nous les tirons vers une situation qui exige des mises au point, des trouvailles nouvelles. Ce sera l'affaire de Théotis de reconstruire, quand j'aurai fait mon travail. Et vous, Minerve, lui donnerez des leçons.

Vous avez fait mention, un jour — oui, vous avez parlé de « l'instinct de la maman juive » — êtes-vous juive ? Et, d'après vous, qu'est-ce qu'un Juif ? (Voilà une question qui risque de vous occuper un bon moment.) Au cours de toutes ces années, je n'ai jamais accordé une pensée à ce sujet. Je veux dire que je n'ai jamais remarqué rien de particulier, aucune différence caractéristique. Sauf leur façon de témoigner leur affection et, naturellement, des traits physiques, personnels, si profondément agréables au cœur de l'homme.

Votre fille, je peux la respirer tout entière d'une seule haleine. Quant je parlais de sa santé, c'est à l'accident d'auto que je pensais ; je me suis fait du souci depuis que j'ai lu cette lettre. Des coupures au visage, les yeux pochés !!! Ce merveilleux petit corps pèse donc quarante-cinq kilos ? ? ? !!! Je la respire d'une seule lente, longue haleine. Dites-lui que je suis pour elle un admirateur fervent et que, bien que nous ne puissions être réunis maintenant, je souhaite qu'elle demeure aussi proche de moi que possible.

Ma chaleureuse amitié et toutes sortes de sentiments affectueux à Joan.

George.

28 juillet 1970.

Chère Joan,

Il est à coup sûr délicieux de tenir entre ses mains une femme merveilleusement pleine de vie et d'intelligence. Chacun de mes doigts vous remercie.

Je suis rentré dans ma cellule il y a dix minutes, après avoir attendu quarante-cinq minutes qu'un gardien m'escorte. Je vous ai vue partir avec Jon (vous êtes presque aussi grande que lui). Je ne peux m'empêcher de me faire du souci à son sujet, non un souci semblable à celui de ses parents ; en fait, un souci inverse du leur. Je ne voudrais pas qu'il soit retardé dans son développement. Notre proche famille se comporte à son égard exactement comme elle s'est comportée avec moi. Une amère expérience ne leur a rien appris. Il est clair qu'il a rejeté l'affection égoïste et les contraintes. Par leur attitude, ils sont en train de le forcer à choisir entre eux et l'idéal. Nous nous opprimons les uns les autres, nous sombrons dans la confusion, nous suffoquons sous le poids des contradictions entre l'acte et la parole. Ils sont en train de le pousser à s'éloigner d'eux. Vous savez qu'il est déjà d'un caractère renfermé. Réactions de peur... il disait qu'il voulait quitter la maison là-bas à Pasadena. Cela provoquerait un véritable raz de marée sur le plan affectif. Je lui ai conseillé de prendre ses décisions en fonction de la nécessité d'abord, et des sentiments ensuite. Je me demande, cependant, si j'ai eu raison.

Je me suis remis à fumer sans interruption.

Mais vous, vous m'apportez un soulagement énorme. Merci pour la confiance, l'amour, les larmes.

Nous gagnerons*.

George.

* « Celui qui ne ressent pas cette puissance fondamentale du peuple ne peut être un guérillero. »

28 juillet 1970.

Chère, chère Fay,

La possibilité d'un malentendu entre nous, en tant que personnes, proviendra toujours du fait que je suis un étranger. Ce sera toujours de ma faute. Les choses secrètes que je sache à presque tout le monde et surtout à ceux qui sont aimables et bienveillants, mais intellectuellement incapables de comprendre pleinement quelle épreuve c'est d'être chassé comme un gibier, rejeté comme un étranger, ces choses excluent *pour toujours* la possibilité d'une entente parfaite. Une fois que vous aurez admis cela, vous me comprendrez mieux. Ayez cette idée toujours présente à l'esprit et soyez patiente avec moi.

Je me sens menacé. C'est par là qu'il aurait fallu commencer. Rappelez-vous comment j'ai tenté d'expliquer ce sentiment, cette sensation singulière et envahissante. Ajoutez à cela que, même en mes jours de plus profond désarroi, lorsque tout en étant moi-même je n'étais plus moi-même, ma façon de réagir à cette impression (et je me suis toujours senti menacé), je la puisais dans les régions les plus archaïques de mon esprit. Etre un étranger ne m'a jamais rendu craintif, ou alors très rarement !

A partir de là, de cette attitude, vous reconnaîtrez tous les traits atypiques de mon caractère. Il se peut que je fuie, mais tout au long de ma fuite, je cherche une arme ! Une position défensive ! Il ne m'est jamais arrivé de me coucher pour recevoir des coups de pied. C'est stupide ! Quand je le fais, j'attends de saisir le moment où mon ennemi sera fatigué. La meilleure tactique est de lui tordre la jambe ou de tirer dessus si l'on peut. Engager une discussion avec un assaillant pour dénoncer la logique de la violence — ou une discussion avec moi-même sur la sagesse d'une attitude naturelle de contre-violence — frise, ou plutôt dépasse, les limites de l'absurde !

Je refuse net de souscrire à ces balivernes de surhomme, j'ai vu trop d'hommes pleurer, j'ai vu trop d'hommes dans toutes les postures de la misère commune — de la mort. Mon message au peuple noir et aux gens sensibles et bons, et bien-aimés, comme vous, sera le même que celui que j'ai reçu moi-même des profondeurs de mon esprit. Il sera le même aussi longtemps que nous aurons le même problème, il sera le même qu'il vienne d'un cerveau vivant, aimant, ou qu'il vienne de la tombe.

Ils ont placé un nouvel éclairage de nuit devant ma cellule. Je vais pouvoir diviser mes journées à mon gré. Ou ne pas les diviser, simplement continuer — continuer tant que je pourrai — droit devant moi — tout droit.

Vous êtes différente de tous les gens que j'aie jamais croisés sur ma route. Je pense vraiment beaucoup à vous et je suis sûr que vous essayez de comprendre nos problèmes. Ne vous méprenez pas : ceci n'est pas un message de George à Fay, c'est un message des Noirs fugitifs et traqués aux

gens de cette société qui déclarent vouloir changer les conditions qui détruisent la vie. Les Noirs se demandent encore si ces éléments qu'ils ont croisés sur leur route souhaitent ce changement avec assez de résolution pour accepter que, pour l'atteindre, les Etats-Unis soient physiquement dominés. Les *Weathermen*, ceux qui veulent changer quelque chose, seront-ils toujours une infime majorité ? Travaillant hors de la protection de *tous* leurs semblables au lieu de profiter de l'appui d'un encadrement politique actif. Ils me plaisent, et je vous aime.

Affectueusement et toujours.

Le Pouvoir au Peuple.

George.

9 août 1970.

Date réelle : 2^e jour A.D.

Chère Joan,

Nous compterons à l'avenir le temps à partir du jour où est mort l'enfant-homme.

L'enfant-homme, l'enfant noir, la mitrailleuse à la main, a eu son moment de liberté. Je suppose que c'est plus que la plupart d'entre nous ne peuvent espérer.

Je voudrais que les gens se demandent quelles forces l'ont poussé, terrible, froid et calme vengeur, armé de son courage et d'une mitrailleuse — fléau de ceux qui ignorent la justice — « un bœuf pour porter le peuple » !!!

Revoyez toutes les lettres que je vous ai envoyées : toute allusion à Georgia pouvant faire croire qu'elle était autre chose qu'une parfaite mère de révolutionnaire doit être supprimée. Faites-le maintenant ! Je ne veux laisser à personne la possibilité de se tromper à son sujet. Elle n'a pas versé une larme. Elle est, comme moi, très fière. Elle a su reconnaître, dans la fureur de Jon, deux choses : l'amour et la loyauté.

Je ne peux en dire davantage, ce ne serait d'ailleurs qu'une histoire d'amour au sujet du pire frère que le monde ait eu le privilège de connaître, et il ne serait ni bien vu ni prudent de ma part de dire que je l'aime.

Calme et froid quand même. « Ca suffit, messieurs. Maintenant, c'est moi qui décide⁽¹⁾. »

Révolution.

George.

TABLE DES MATIERES

Préface

Introduction de Jean Genet

Autobiographie et une lettre de l'aile O

Lettres 1964-1970

(1) L'auteur cite les paroles de son frère au tribunal de San Raphael.